

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La criminalité de demain
Promenade musicale
De la supériorité du Nord sur le Midi
Une politique désastreuse
Jean Bart
La proscription de l'école chrétienne au Mexique
Le siège de Paris
Le plan quinquennal a-t-il réussi ?

Docteur Etienne DE GREEFF
Joseph RYELANDT
Paul HAZARD
Hilaire BELLOC
Henri MALO
Giovanni HOYOIS
Pierre DOMINIQUE
Xavier RYCKMANS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le premier successeur de Don Bosco, Mgr J. Schyrgens.

La criminalité de demain

La peine de mort, de moins en moins appliquée, ne résistera plus longtemps dans les pays civilisés. A mesure qu'une connaissance plus parfaite de l'âme humaine et de la vie organique multiplie les cas où l'on doit admettre que le libre arbitre de l'individu n'a pu s'exercer pleinement, le législateur hésite devant la répression et, bien plus, la primitive idée de punition se transmue en intentions thérapeutiques. Malheureusement, la ferveur avec laquelle on invoque cette formule nouvelle ne peut suppléer à l'indigence des moyens directs de traitement et le résultat général se traduit par une moyenne qui porte le nom moderne d'adoucissement des peines. Non seulement on supprime la peine de mort, mais on raccourcit la durée de l'emprisonnement et cet emprisonnement lui-même, loin de constituer encore une torture, se réduit à une confortable privation de liberté, laquelle, à son tour, tend à devenir toute relative.

Pendant ce temps, à travers la majestueuse sérénité des statistiques, on voit s'avancer régulièrement les colonnes noires de la criminalité.

Telles sont les deux grandes données du problème. A la condition de ne pas entrer dans la vie des prisons plus avant que le journaliste qui en sort après une heure avec le schéma d'un article révolté contre l'humanitarisme béat de la répression d'aujourd'hui, à la condition aussi de ne regarder que la grande tache sombre que fait le nombre des délits, sans se demander pourquoi, comment, à cause de qui, le problème reste simple : on adoucit les peines et la criminalité augmente. La conclusion à en tirer s'impose : il faut retourner sur ses pas, rétablir des sanctions sévères, redonner au peuple les saines et puissantes notions de justice et de bon sens. La plupart des journaux se sont ainsi réjouis que l'entourage du président Doumer ait tuméfié vaillamment Gorguloff après son crime; si on l'avait tué sur place le meurtrier eût sans doute pu en tirer une certaine variété. Cependant, si on transporte ce fait dans le domaine moral, on se trouve devant un groupe d'hommes, honorables sans doute, mais qui ont suivi leur réaction instinctive de colère, de ressentiment, voire de peur, en lynchant ce misérable. Ce n'est pas une réaction de civilisé et c'est exactement la situation qu'on rencontre fréquemment dans des rixes de cabaret ou autres, lorsque, devant une injustice criante ou une lâcheté, ou même uniquement par peur, l'un ou l'autre roturier sort un couteau. Seulement, dans ce cas, son geste viendra grossir la statistique...

Toutefois, il faut bien le dire, c'est assez souvent sans le moindre esprit de jungle, mais par amour pour l'ordre social, la sécurité de tous que la plupart des partisans des peines cruelles ne voient de salut qu'en une justice élémentaire. C'est toujours par ignorance. D'autre part, lorsqu'ils nous accusent de nous laisser aller, envers le criminel à une sensiblerie « qui tue », sont-ils certains de ne pas nourrir la même sensiblerie envers les droits de l'honnête homme? Lors d'un crime récent perpétré sur un enfant, assassiné et violé aux

environs de Liège, ne vit-on pas la plupart des journaux libéraux (avec d'autres) subir un accès aigu de puritanisme et revendiquer la peine de mort pour l'ignoble brute qui avait de telles mœurs? On les vit-même, eux qui se gaussent si généreusement de toute retenue sexuelle, parler de la propreté de la rue et des vitrines! Ignorent-ils, donc, ces indignés, qu'ils n'ont pas acquitté leur dette ou épuisé tout le risque en payant leur place au cinéma ou au théâtre, et en se bornant à goûter calmement le spectacle? Oublient-ils que ce spectacle a été fait expressément pour eux, qu'on y a mis autant de nudités qu'il en faut pour satisfaire la clientèle; qu'on y a dosé l'érotisme jusqu'à la dose voisine de la saturation psychique (qu'on sait supportable par la plupart des hommes) et que, chez des individus plus jeunes ou moins bien équilibrés, on doit se trouver fatalement au delà de la proportion soutenable et déclancher des réactions d'autant plus difficiles à réprimer qu'elles s'adressent à un instinct plus puissant? Et voilà comment nous jouons brutalement avec la résistance du plus faible qui doit certainement succomber. Il tombe, parce qu'il nous faut ce spectacle-là, parce que nous payons notre place au cinéma, parce que nous achetons des revues, entretenons une atmosphère douteuse dans toute une zone de la littérature; *il tombe à cause de nous*. Nous risquons ainsi dans une mesure qui, pour chacun des individus de la société, est infime, mais nettement positive — que nos enfants soient victimes d'individus bouleversés par ce que nous savons supporter. Et de quel droit la société ainsi constituée va-t-elle donc punir de mort un de ses membres enivré et affolé par elle? Avant donc de parler de la sécurité de la rue, de la défense des honnêtes gens, il faut regarder ce qui est. Avant de punir avec une aveugle hypocrisie, pourquoi ne pas se demander si, réellement, on n'a pas attendu de tel coupable plus qu'il ne pouvait donner? Et l'on s'aperçoit tout de suite que punir plus fort le délit sexuel n'aurait, en dernière analyse, d'autre raison que la dépravation « dirigée » d'un grand nombre de non-délinquants...

Or, si tout homme de la rue est d'accord sur le principe des sanctions fortes, bien peu iraient jusqu'à admettre qu'il leur appartient d'exiger un peu moins d'érotisme dans ce qui constitue leurs distractions. C'est leur droit, diront-ils, de vivre librement leur vie. Et comme il s'agit là du raisonnement du plus grand nombre, cela devient pratiquement un droit tout court. Ce droit, et surtout l'exercice de ce droit, comporte en lui-même la chute certaine d'une proportion donnée de la population dans une délinquance sexuelle variée. Cette chute certaine est la rançon de ce droit, et si le coupable reste toujours, en dernière analyse, l'auteur du délit commis, il n'en est pas moins vrai qu'une série innombrable d'autres personnes, ou bien ont donné à ce coupable les occasions de chute, ou bien ont porté atteinte à sa résistance : bien plus, ils lui ont démontré qu'il avait le droit de se rechercher librement. Et c'est cet homme qui n'a fait que se conformer à des théories courantes, invoquées et défendues par le plus grand nombre, que

vous allez punir avec une rigueur sauvage? En tant que criminologiste il ne m'appartient pas d'apprécier l'évolution des mœurs; je ne puis que la constater et l'enregistrer comme un phénomène sérieux, comme une expression de la civilisation contemporaine. Et voilà qui est autrement important que la question de l'adoucissement des peines! Il apparaîtrait monstrueux que pour permettre au reste de la société une sexualité plus libre encore, on allât jusqu'à frapper davantage le faible ou l'anormal qui dépasse la barrière de la luxure légale.

Si la société veut, malgré tout, se comporter avec une certaine dignité, il ne lui reste que l'indulgence pour celui qu'elle a intoxiqué; et un traitement approprié, si c'est un malade ou un anormal qu'elle a atteint.

* * *

Cet exemple nous fait comprendre qu'il existe, dans la question de la criminalité, bien autre chose que les facteurs *crime* et le facteur *châtiment*. Ceux-ci ne se touchent pas; ce sont deux phénomènes parallèles qui évoluent pour leur propre compte à côté de bien d'autres facteurs encore, expressions diverses des ressorts obscurs de notre évolution. Des causes identiques, ou du moins agissant en même temps, déterminent à la fois, et l'augmentation de la criminalité, et la modification de la formule répressive. Et ce que nous venons de dire succinctement pour la criminalité sexuelle est aussi vrai que la criminalité contre la propriété ou celle contre la vie humaine.

Au point de vue propriété, il se passe actuellement un phénomène bien instructif: la modification du sens du mot *voleur*. La notion de propriété a, certes, beaucoup varié depuis l'aube de la civilisation. Bien que la propriété ait été de tout temps reconnue comme un droit, l'objet de ce droit s'est constamment modifié. A un certain stade de civilisation, le droit allait jusqu'à la possession de personnes humaines, les esclaves. Actuellement l'esclavage, droit de jadis, est aboli comme une honte (bien qu'il soit encore reconnu comme un droit pour l'Etat) et le droit à la possession des richesses matérielles est à son tour attaqué, n'étant plus reconnu non plus, en U. R. S. S. par exemple, qu'à l'Etat. Dans ces conditions, selon qu'elle appartient à l'un ou l'autre des groupes sociaux opposés, une partie de la population considère l'autre comme voleuse. Le communiste considère le propriétaire comme un usurpateur qu'on a le droit de voler (et du coup toute une forme de délinquance est supprimée: voler est un droit), tandis que le propriétaire regardera le communiste comme un être éminemment dangereux et pervers. Quel que soit le droit dans cette question, il faut bien reconnaître qu'en fait, le délit contre la propriété est fixé par l'opinion du groupement le plus puissant ou le plus nombreux dans une société donnée. Et pas plus pour l'évolution de l'idée de propriété que pour celle de la domination sexuelle, il n'est possible de reculer: ceux-là même qui font les lois sont ceux qui, en partie, veulent modifier la situation actuelle. Le résultat en est qu'en même temps, dans un même peuple, des personnes les mieux intentionnées et de même valeur morale peuvent avoir des opinions contradictoires au sujet de choses essentiellement importantes. Que l'un des deux groupes supplante l'autre dans l'exercice du pouvoir et voilà que le délit contre la propriété, qui aura occupé les juristes et les criminologues pendant si longtemps, cesse *ipso facto* d'exister.

Pas tout à fait, toutefois. Alors qu'aujourd'hui la probité envers l'Etat est plutôt considérée comme une sottise et que des aphorismes comme: voler l'Etat ce n'est pas voler, servent de prétexte ou d'excuse au grand nombre, dans une société communiste l'Etat deviendra sacré, exigera le respect total de la part de ses administrés; le frustrer de quelque valeur deviendra un acte antisocial grave, et moralement très mauvais. Et les mêmes hommes qui protestent aujourd'hui contre quelques mois de prison pour un vol banal demanderont la peine de mort pour un vol à l'Etat, ainsi qu'on vient de l'établir en U. R. S. S.

Bref, à prendre la société dans son ensemble, le crime et le châtiment apparaissent comme étant séparés par tant d'éléments qu'on ne peut pas les réunir. Ni aujourd'hui, ni hier, ni demain.

Nous n'étudierons pas ici le châtiment. Il est hors de doute que la thérapéutisation des peines (qu'on excuse ce mot), aussi bien pour l'enfant que pour l'adulte, s'avère une excellente formule. L'étude individuelle du délinquant, la sériation, ou mieux la sélection des éléments, avec un traitement approprié, donnent des résultats insoupçonnés de ceux qui ne lisent que les faits divers. Chaque jour de nombreux délinquants sont remis dans la société sans qu'elle

s'en doute et ils s'y reclassent parfaitement. Le pourcentage des récidives diminue rapidement. Et si la criminalité augmente, c'est parce que de nouveaux venus surgissent continuellement de l'ombre et non parce que la société n'a pas été assez sévère pour ceux qui furent soumis à la répression. Certes, la sélection même oblige à tenir enfermés des individus qui, non examinés profondément, fussent sortis, mais ce droit qu'exerce la société pour se défendre sert la sécurité de tout le monde.

Devant les résultats acquis, devant l'efficacité des méthodes employées, on peut se demander si ce système ne fera pas diminuer réellement la criminalité et, dans cet ordre d'idées, naissent, çà et là, des cercles d'hygiène mentale, où l'on s'occupe du traitement préventif de la criminalité, l'hygiène mentale se substituant peu à peu au confessionnal, le médecin prenant la place du prêtre. Certes, cela fait un peu sourire. Mais il faut regarder les faits. Dans toutes les villes de Belgique fonctionne maintenant, à heures déterminées, un bureau d'hygiène mentale, dirigé par un médecin. Il y reçoit, non seulement des névropathes, mais des criminels anormaux libérés; il les surveille, il les soutient, il les protège; au besoin il les fait réinternier. Ainsi l'hygiène mentale étend lentement un réseau réel dans tout le pays, y répand, par l'influence directe, par ses revues, par ses conférences, une « religion » nouvelle, dont la criminalité est un point de vue. A celui qui est mêlé à son activité, l'influence de ce courant semble loin d'être négligeable. Il s'immisce dans la vie familiale, dans la vie sexuelle; il instaure les examens et l'éducation pré-nuptiaux. Il propose la stérilisation et la réalise déjà. Certaines de ses propositions, le plus grand nombre, sont encore facultatives; quelques autres même, comme la stérilisation, sont encore illégales. Qu'un changement de régime survienne, les conseils deviendront des ordres et des pratiques punissables aujourd'hui seront obligatoires.

Il est certain, du reste, que, de même que son action est favorable comme thérapeutique, elle le sera, dans une mesure difficile à apprécier, mais réelle, dans la prévention du crime. Mais il est intéressant de noter que dans les discussions qui se passent au sein de ces sociétés très actives, le médecin catholique n'est pas autorisé à exprimer son point de vue de catholique. C'est dire que les procédés de prévention ou d'hygiène émanant du courant scientifique contemporain et les mesures tolérées par la morale catholique ne se superposent pas. Il est impossible de dire jusqu'ou les prétentions de l'hygiène mentale représentent la véritable science, d'autant plus que l'hygiène mentale est en quelque chose une manœuvre d'avant-garde ou se sont installés un certain nombre de « scientifiques » qui ne paraissent pas difficiles en fait de vérité; mais il s'agit d'un mouvement important décidé à l'action.

On peut penser toutefois que l'action d'hygiène mentale sera limitée aux névropathes, du moins pour la prévention du crime, et, dans ces conditions, son action ne pourra pas être décisive dans la lutte contre la criminalité, celle-ci étant surtout le fait de normaux.

* * *

Quels que soient les efforts préventifs ou curatifs, la lutte paraît donc devoir être inégale et la criminalité doit mathématiquement augmenter, si l'évolution sociale continue à se faire dans le sens actuel.

Nous allons nous efforcer de projeter dans l'avenir quelques éléments objectifs.

S'il est vrai, comme l'a soutenu Bergson, que l'homme ne peut penser qu'en réduisant tout objet de pensée à des formes spatiales, il est plus vrai encore qu'il ne peut vivre et se regarder vivre qu'en réduisant tout, même l'espace, à des formes temporelles. L'homme vit dans le Temps et c'est contre le temps qu'il lutte. Lorsque nous étudions la géographie nous pensons en kilomètres; lorsque nous parcourons le même pays en auto ou en avion nous réduisons l'espace en durée. L'aviateur pris dans une tempête de sable au Sahara et qui regarde monter la température de l'huile et de l'eau ne dit pas: Encore 60 kilomètres, mais pense: Si je puis encore tenir dix minutes! La seule chose qui compte pour lui ce sont les instants; la seule réalité dans laquelle se meut notre vie affective, c'est la durée. Pourvu qu'elle soit infiniment courte, une souffrance infinie me sera à peu près indifférente: je réalise seulement d'elle quelle sera infiniment courte. Une souffrance très atténuée mais très longue sera bien plus appréhendée: j'en réalise surtout que je souffrirai pendant des semaines et des mois.

Georges Sorel a dit, exagérant sans doute un peu, que l'homme n'a jamais fait qu'inventer des machines à aller plus vite. Il

s'agit pour l'homme de réduire à un minimum, qui finit encore par sembler très long, tout ce qui est désagréable, ou tout ce qui empêche d'éprouver, pendant ce temps, un bien-être qui est ainsi définitivement perdu. Il est expérimentalement certain que la tendance naturelle de l'homme est donc de lutter contre tout ce qui allonge ou maintient les durées perdues ou désagréables et qu'il n'acceptera librement un présent douloureux que dans la mesure où ce présent lui fait entrevoir une période prochaine plus heureuse. Encore essaiera-t-il toujours de diminuer le plus possible la longueur de ce présent, et l'idéal de vie lui apparaît celui où les moments pénibles sont réduits (non pas nécessairement en intensité de souffrance, mais en durée) au profit des moments de satisfaction. Mais il se fait que, non seulement chaque moment de bonheur ou de simili-bonheur doit être payé par une chasse pénible plus ou moins longue, mais encore qu'en vue de maintenir des périodes de bonheur possibles au delà de celui dont nous allons jouir tout à l'heure, nous devons mordre, d'une manière plus ou moins importante, sur le moment de joie que notre chasse de tantôt vient de nous procurer. De sorte que la vie non seulement demande de nous une certaine quantité de moments pénibles, mais elle exige une certaine quantité d'actes de renoncement. L'homme qui a trouvé son repas peut se reposer jusqu'au repas suivant, si la nature du pays où il habite est telle qu'il trouvera toujours facilement un repas au moment où il aura faim. Cet homme restera toujours un enfant, un être aux réactions instinctives.

Mais si le climat est différent, l'homme, même en possession de son repas, devra employer de longs moments où il n'aura plus faim à préparer sa nourriture pour de nombreux mois. Il renonce au repos actuel parce qu'il veut vivre pendant l'hiver. Cet homme acquerra une forme de pensée s'étendant sur une durée plus ou moins grande, dominera des événements à longue échéance. A intelligence égale il sera supérieur au nègre du Centre africain paresseux et imprévoyant. Celui-ci restera totalement absorbé dans le présent et vivra en fonction de l'immédiat ; l'autre n'appréciera le présent qu'en fonction de l'avenir et vivra en fonction du futur. C'est-à-dire, en dernière analyse, que deux événements identiques seront perçus différemment par les deux hommes : comme absolu par le premier, comme relatif par le second. Et leurs réactions seront différentes.

Mais cette supériorité de l'homme qui pense dans l'avenir n'est une supériorité que si cette forme de pensée est nécessaire ou utile. Au point de vue alimentation, un nègre transplanté brusquement en Europe et laissé à lui-même sera mort de faim après le premier hiver. Si par hasard il y survit, il mettra à profit l'expérience acquise et se comportera déjà mieux dans la suite, en acquérant un mode de pensée nouveau. Un Français transporté au cœur de l'Afrique commencera par se fatiguer à prévoir et à faire des réserves, pratiquant ses habitudes de pensée et de raisonnement. Mais dès qu'il aura remarqué que la peine qu'il s'est donnée est vaine et inutile, il abandonnera sa façon de penser et se laissera rapidement rapetisser dans un présent restreint.

Supposons maintenant que notre Français ait pu réaliser, chez lui, un ordre de choses qui rende la prévoyance inutile, et nous verrons cet homme retourner rapidement à la pensée courte du nègre à l'état naturel.

* * *

La civilisation chrétienne a été la première civilisation viable qui ne fût pas basée sur l'esclavage absolu. Parce que tout en libérant les esclaves elle leur imposa le mariage indissoluble et monogame, c'est-à-dire imposa d'office à ses membres une forme de pensée s'étendant sur plusieurs dizaines d'années en avant. Ces habitudes de pensée déterminent, à leur tour, de quoi achever le renoncement partiellement acquis et stabiliser complètement l'individu en transposant dans une vie future cet idéal de vie à bonheurs continu et éternel, sans intermédiaires de moments désagréables. De la sorte, les périodes les plus pénibles de la vie, et même une vie entièrement pénible, n'apparaissent que comme des choses négligeables, comparées à l'éternité.

L'indissolubilité du mariage, l'obligation de mener à bien l'éducation des enfants, la nécessité de pourvoir à leur besoins présents et futurs en même temps que l'obligation de préparer sa propre existence pour les jours de vieillesse ou de maladie, et, par delà ces préoccupations déjà à longue échéance, la préparation de la survie (en admettant avec Taine que si, en fait, la foi est peu vive, on ne peut nier que le cadre de civilisation donné par le christia-

nisme ne soit à trois dimensions et n'exige un conformisme approprié, quel que soit le degré de foi concomittant), tout cela donne une importance énorme à l'avenir de l'individu, avenir tout peuplé de projets, de souffrances, d'obligations, de joie aussi. L'individu abandonné à lui seul pour mener à bien ce qu'on demande de lui ne peut pas ne pas songer à cet avenir ; c'est lui qu'il invoque pour accepter les souffrances et les renoncements présents ; c'est lui qui exige une somme considérable de travail et d'abnégation ; c'est uniquement en fonction de cet avenir que cet homme pense et vit.

Mais, en même temps, cet avenir, étant affecté d'un exposant infini, prenait une valeur affectée d'un exposant du même ordre. Le prix de la vie se confondait nécessairement avec la valeur de cet avenir et, dans ces conditions, la vie de l'individu avait une importance inestimable. La pensée à longue échéance crée ainsi une personnalité supérieure.

Pour ce qui est de la criminalité, l'habitude du renoncement et du sacrifice aidait naturellement l'individu à supporter les maux du moment et même les injustices. Dans l'ensemble, la disposition à l'insurrection est en raison inverse de la disposition à la souffrance.

Mais l'accroissement des richesses nationales et leur répartition progressive entre tous les individus, la venue du machinisme, la rapidité des transports, laissent entrevoir brusquement (peu importe que ce soit ou non un mirage) le repas lorsqu'on a faim, sans avoir à prévoir l'hiver ou la maladie.

La fameuse nécessité du travail continu, de la sueur au front paraît vaincue par l'homme. Plutôt que de travailler seize heures, il peut ne plus le faire que huit heures par jour et déjà il apparaît que huit heures sont encore de trop. Des millions d'hommes, après le premier désespoir d'être inutiles, retournent tranquillement à l'état du nègre dont chaque repas est assuré sans effort.

Mais la famille est là, les enfants, la vieillesse, la maladie. La richesse nationale prend à sa charge la maladie et la vieillesse. Le besoin de prévoir disparaît ; l'avenir cesse d'être une préoccupation, l'homme s'accoutume à ne penser que dans le présent. Le lui reprocher ? Pourquoi et de quel droit lui reprocherait-on de ne pas se préoccuper en vain ? Se créer de quoi vivre plus tard ? Economiser ? Pourquoi ? Pour être privé des secours dont jouiront libéralement les imprévoyants ?

Il reste la famille et les enfants qui obligent malgré tout à une certaine stabilité, qui laissent à l'homme une certaine force de résistance au milieu. Seulement, la famille elle-même comporte de la souffrance et des sacrifices. L'adaptation de deux personnalités différentes ne se fait pas sans heurts et certes il serait plus facile de changer de femme ou de mari chaque fois qu'après la première ivresse on en arrive au contact des âmes. Auparavant il fallait assassiner pour se libérer ; le divorce vient tout arranger. Restent les enfants. Non seulement l'Etat les prend à sa charge, mais dans l'ordre nouveau il les exige.

Ainsi une ère nouvelle s'instaure autorisant l'homme à s'abandonner à sa paresse et à son imprévoyance naturelles. Il a vaincu partiellement le Temps ; il n'a plus à s'occuper de la durée. Tous les instants peuvent lui appartenir. Il peut entrevoir vingt heures à lui sur vingt-quatre. Il n'a plus besoin de remettre à une autre vie une félicité qu'on lui offre dans celle-ci. L'avenir ne saurait plus l'intéresser énormément puisqu'il possède le présent.

L'idée de vie future et d'immortalité lui apparaissait hier comme un besoin, un espoir. Aujourd'hui, qu'il est devenu incapable de penser quelques années devant lui, de telles conceptions lui semblent incompréhensibles et dérisoires. Vous ne ferez jamais agir en vue de l'éternité quelqu'un qui est incapable d'agir en vue de l'année prochaine. Ainsi les modifications apportées à l'humanité par la civilisation occidentale introduisent directement en elle tous les facteurs nécessaires et suffisants de régression morale. Il n'y a pas à discuter : nous retournerons à l'état négroïde — moralement — parce que le machinisme nous le permet.

La préoccupation d'avenir étant nulle ou tendant à l'être, notre vie n'y sera représentée par rien et perdra de son importance dans la même mesure. La notion de la valeur de la vie humaine subit un grand assaut. Elle devient abstraite, se transforme en élément économique. Dans la dernière guerre, la vie humaine participait aux opérations au même titre que l'or et l'acier. La valeur individuelle est descendue à zéro et du coup la mort n'a plus d'importance. L'homme contemporain ne se révolte pas contre cette déchéance : les esclaves bien soignés de l'antiquité n'aimaient-ils pas leurs chaînes?...

Mais l'aspiration vers l'infini ne cesse pas d'exister au cœur de l'homme parce qu'il a vaincu le Temps. La lutte d'hier contre lui, et qui entraînait, indirectement sans doute, mais infailliblement, une certaine différenciation morale, devient la lutte pour la possession la plus pleine et la plus riche du présent. Luttés d'hommes qui n'ont pas le temps d'attendre et qui possèdent des banques, des autos blindées, des avions, des mitrailleuses, des bombes. Hier ils étaient l'exception, ces hommes : leur commerce était maudit, leurs vies réprouvées. Aujourd'hui ils incarnent les aspirations de la masse qui se conforme en petit à l'existence de ces héros auxquels Chicago sait faire de fulminantes funérailles.

Et déjà il semble bien qu'étant donné les moyens d'action dont peut disposer un individu ou un groupe d'individus, et compte étant tenu de l'impossibilité absolue de faire intervenir des inhibitions psychiques (puisque c'est par la lutte contre ces inhibitions qu'est né l'état de choses actuel), *la vie sociale ne sera plus compatible avec la liberté individuelle*. Ainsi, le stade ultime de notre civilisation actuelle sera la domestication totale de l'homme par la collectivité, domestication tyrannique et absolue — de la nutrition à la reproduction — seule compatible avec l'Etat-bananiar.

Ce que sera la criminalité à cette époque, nous n'en savons rien : et du reste nous n'en sommes pas encore là. Mais nous y courons et dès maintenant nous pouvons prévoir une certaine période d'exacerbation de la criminalité, période qui est en plein épanouissement aux Etats-Unis et qui, avec la nouvelle génération, débute en U. R. S. S. Il est possible que la formule gouvernementale en ce dernier pays — où est déjà réalisée, temporairement sans doute, la domestication de l'homme — soit une réelle protection : l'expérience l'établira.

J'ai seulement voulu établir que toute l'activité de l'homme se réduisant à une lutte pour la possession totale du Temps, ou si l'on préfère à une lutte contre la durée des instants pénibles, il est incapable, laissé à lui seul, de résister aux tentations du machinisme et à l'usage utilitaire, fût-il inhumain, de la médecine, devenue machine elle aussi. J'ai voulu montrer qu'en soustrayant la grosse partie de l'humanité à l'obligation de penser dans l'avenir, on tend à créer un type d'humanité à pensée courte, exclusivement préoccupée du présent immédiat ; un type d'humanité savante, peut-être, mais à mentalité primitive et, par rapport à nous, régressive.

Le lecteur croira certainement, devant ce tableau assez sombre, qu'il s'agit d'un essai imaginaire volontairement poussé au noir. La seule hypothèse mise en jeu est de supposer réuni à un même endroit et à un même moment ce qui existe actuellement sous nos yeux. Cela, certes, c'est un léger effort d'imagination. Mais la criminalité américaine existe ; l'U. R. S. S. avec son régime d'esclavage (aimé des foules), l'amour libre et l'encasernement des enfants n'est pas un mythe ; le *Birth-Contrôle* et l'Eugénisme ont leurs registres prêts. La stérilisation des individus est un fait, et, chose plus grave encore, *des individus sont stérilisés sans même le savoir et cela en Belgique !* Le nudisme, si laids que puissent être un grand nombre de ses adeptes, invite, du haut de la Tour Eiffel, tout le monde à se déshabiller et sans doute pourra-t-il servir à mesurer l'allure de notre évolution...

Quelle résistance nos forces morales, et particulièrement le christianisme, opposeront-elles à ce mouvement ? Parviendront-elles à enrayer la déchéance, à utiliser ces tendances en vue de buts plus nobles ?

En attendant, la déliquescence de la vie familiale est certaine, ce qui, au point de vue criminalité, est le point immédiatement angoissant. Car il est bien établi que les particularités psychiques qui font d'un homme un criminel lui viennent (chez les normaux, et ce sont les plus nombreux et ceux qui font trembler le plus) de son éducation et particulièrement de l'insuffisance de l'éducation familiale. Or, l'éducation défectueuse — milieu familial inexistant, éducation étatiste ou mercenaire — semble devoir devenir la normale et se multiplier d'autant plus que la famille se désagrège davantage. C'est une éducation à deux dimensions ; elle ne développe l'individu qu'en surface étant trop pauvre pour le former en profondeur, c'est-à-dire pour développer progressivement chez l'enfant l'aptitude à agir en s'adaptant à un temps de plus en plus long. L'absence de vie de famille normale conduit directement au même résultat.

Qu'on ne se y trompe pas ; c'est par le domaine affectif, par les sentiments, par les passions, par les désirs que l'homme apprend

à se projeter dans l'avenir, acquiert cette formation particulière qui le rend capable de vivre aujourd'hui en fonction de choses qui n'existeront que plus tard et peut-être jamais. Ce sont les événements affectifs à longue échéance, à échéance d'autant plus éloignée que l'enfant grandit, qui lui apprennent, au moyen de ses acquisitions intellectuelles, à projeter démesurément son « présent » sur des semaines, des jours, des mois. Il ne s'agit pas d'aptitude à raisonner, mais d'habitude de pensée.

Cette habitude de penser, en s'adaptant naturellement à plusieurs années devant soi, est tellement naturelle à l'adulte normal occidental, qu'il lui paraît impossible de penser autrement et qu'il escompte inconsciemment qu'à travers tous les avatars de la famille et de l'éducation on continuera à penser de la sorte.

Il n'en est rien : un tel mode de penser est pénible. Sacrifier le présent à l'avenir toujours incertain, renoncer parfois gratuitement au plaisir du moment, se voir contraint vis-à-vis de soi-même d'accepter de temps à autre l'action désintéressée, corollaires fatals de la pensée à trois dimensions, tout cela reste quelque chose de douloureux, uniquement créé par la pression de la vie en famille, de la vie religieuse, de la vie sociale. Que la famille s'écroule et c'en est fait de cette participation par l'enfant à un genre de vie et de pensée étendu sur une vingtaine d'années. On ne le dit sans doute pas, mais dans toute famille normale on vit avec quelques dizaines d'années devant soi. Et la participation de l'enfant à ce mode de penser et de vivre (sans comprendre, mais en s'adaptant sans comprendre, ce qui est bien plus éducatif parce que plus inconscient), son imprégnation constante et saturante par cette expérience même de la vie sérieuse, il faudra une bien magnifique pédagogie pour les remplacer. Je ne sache pas qu'elle existe à l'heure actuelle. Au point de vue psychologique, toute notre civilisation repose sur le fait que, dans l'ordre établi par la formule du christianisme, tout homme mûr doit penser de dix à trente ans devant lui — sans parler de sa préoccupation d'éternité — et agir en conséquence. Le christianisme a pu, sans danger, libérer les esclaves parce qu'il a donné à tous ces hommes émancipés l'obligation de s'enchaîner moralement en pensant en termes d'éternité ; et la société, établie peu à peu sur ces données, est telle que cette façon de voir ait pu sembler n'être qu'une disposition naturelle de l'esprit humain. Maintenant que la vie contemporaine libère rapidement l'homme de l'emprise de la durée, nous voyons ces mêmes hommes se rapetisser dans le présent objectif, palpable, riche, facile à prendre. L'homme redevient, en abandonnant le moule austère de sa civilisation, l'enfant imprévoyant et raisonneur, incapable de renoncement, acharné au présent, essentiellement instable et amoral. Dans une société constituée de la sorte, les valeurs s'apprécieront à la baisse : les plus courageux, les héros seront ceux qui pourront vivre le plus somptueusement dans un temps minimum, c'est-à-dire les pirates. La sécurité, le renoncement, la loyauté deviendront l'apanage des débilés mentaux. Les films américains nous l'enseignent et nos auditoires ne se révoltent plus...

Dans la lutte engagée entre l'*homo sapiens* et l'*homo faber*, la pensée catholique a sa place prédéterminée. Avec ou sans usines, il n'est pour l'homme qu'une forme possible de civilisation vraie : la liberté individuelle la plus complète, coexistant avec l'exercice maximum de son intelligence. Il est certain que l'acte d'intelligence le plus parfait est celui qui adapte l'individu au laps de temps le plus long ; il est certain aussi qu'une telle liberté ne peut se concevoir que sous-tendue par une vie morale parfaitement différenciée. Une telle conception n'est opposée en rien aux plus audacieux progrès.

Si l'*homo faber* devient seul maître de l'humanité, l'homme n'aura vaincu le Temps que pour déterminer un retour vers la mentalité et la criminalité primitives.

* * *

Il existe, chez les sauvages de la Polynésie, une coutume à l'usage des vieux. Lors de certaines fêtes, pour montrer leur jeunesse et leur résistance à tout le peuple, ils grimpent sur un arbre qu'on secoue. On les excite, on les admire, on secoue plus fort et ils tombent...

Aujourd'hui déjà dans certains de nos milieux, pour retrouver la jeunesse et prouver qu'ils ont encore le droit de prendre leur part au festin de la vie, des vieux passent à la table de Voronoff.

Ils reviennent rajeunis, ardents; on les félicite, on les excite; on les admire; on les fait boire, en s'amusant de voir saillir leurs artères durcies, à la coupe des ivresses. Et ils tombent, eux aussi...

Nous sourions alors, sans songer à l'arbre des Polynésiens.

Et la Société Protectrice des Animaux plaint le singe qu'on a sacrifié.

D^r ETIENNE DE GREEFF,

Professeur d'anthropologie criminelle
à l'École des Sciences criminelles de l'Université de Louvain.

Promenade musicale

Je me suis promené longtemps dans le jardin enchanté de la musique du temps passé, celle qui chante de Bach à César Franck, et cette promenade — je vous l'affirme — n'est pas banale. On y fait des rencontres surprenantes. Le vulgaire prend ce jardin pour un cimetière où dorment les grands hommes du passé. Or en les voit s'y promener encore bien vivants. Non, ce ne sont pas des morts que le père Bach, ou le père Haydn, ou le père Franck. Ce sont des hommes palpitants de vie : j'ai vu leur bonne et honnête figure, je leur ai serré la main et leur voix m'a parlé au cœur.

Le beau jardin est orné de statues; car les artistes remarquables, qui n'ont pas eu le don de se survivre, ont droit néanmoins à notre souvenir respectueux. Je reconnus (pour n'en citer qu'une) en bonne place la statue de Hummel, celui que bien de ses contemporains estimaient à l'égal de Beethoven... et combien d'autres!

Mais les vrais grands, ceux-là restent bien vivants; ce qui veut dire que les multiples évolutions de la musique n'ont pas affaibli l'attrait et l'émotion que peuvent exciter en nous les œuvres des grands maîtres du passé. Il est incontestable que notre critique est plus clairvoyante quand elle s'exerce sur l'œuvre d'un artiste prise dans son entier avec le recul voulu pour dominer toute son évolution, parallèlement à la vie de son auteur. Alors nous ne craignons plus de reconnaître des défauts chez ceux qui suscitent en nous la plus grande admiration. Ainsi nous constatons que certains auteurs ont abusé de leur facilité à produire : Schubert, ce beau génie, en est le prototype; que d'autres qu'on traite d'épigones, comme Brahms, conservent une singulière grandeur; que Mendelssohn, quoi qu'on en ait dit, est un maître immortel ne fût-ce que par le *Concerto* de violon, la *Symphonie italienne* et même... par quelques-unes de ses romances sans paroles trop décriées; que Mozart et Chopin, qui ont eu la vie si brève, auront la vie longue dans la mémoire des hommes; que la grandeur de Beethoven reste unique dans l'évolution de l'art; que le romantisme de Schumann n'est pas près de nous laisser froids. Liszt, en dépit de son emphase, nous éblouit par la richesse de ses combinaisons sonores. Wagner, le magicien suprême, nous bouleverse encore et son *Tristan* est un des sommets de l'art universel; nous osons toucher du doigt ses défauts, ses longueurs, qui passent à force de génie, et le manque de mesure de cet art où la puissance et la grandiloquence se confondent comme chez Rubens.

Quant au père Jean-Sébastien, son art, qui pourtant porte bien la marque de son époque, est le seul que les irrespectueuses générations contemporaines n'aient pas osé dénigrer. Tous ses descendants dans la musique lui doivent quelque chose; la force de sa technique et la sève ardente de son génie le mettent au-dessus des conventions de son temps et de toutes les évolutions qui l'ont suivi jusqu'à nos jours.

On se sent tout naturellement porté à se demander lesquels,

parmi les modernes, se promèneront vivants dans le beau jardin, et lesquels seront changés en statues... (marbre, plâtre?) Questions assez vaines... Que pouvons-nous juger de la valeur réelle d'artistes, même admirables, mais dont l'évolution n'est pas achevée; ou bien — s'ils sont morts — dont l'œuvre est trop près de nous pour pouvoir y faire la part de l'immortalité?...

Pourtant Debussy semble être entré vivant dans l'histoire : il est le point de départ d'une trop grande révolution, son métier fut si neuf et la séduction de son génie trop ensorcelante pour que l'immortalité ne semble lui devoir être départie.

Vincent d'Indy, à peine mort, semble aussi naître à la gloire : peut-être se produira-t-il du déchet dans cette œuvre grande et austère, et il est possible que ce seront les productions de sa puissante jeunesse qui lui donneront l'immortalité. N'est-il pas du nombre de ces grands maîtres qui ont atteint tous les sommets du talent sans parvenir à ceux du génie?... Question à laquelle le temps répondra.

Toi, Gabriel Fauré, repose en paix : tu vivras de plus en plus dans la mémoire des hommes! Ton génie réservé mais profond, ta forme sobre mais d'une telle séduction, l'abondance de tes œuvres exquises et discrètes te vaudront une place de choix, à côté de Chopin, dans le cœur reconnaissant des hommes.

Finiissons ces prophéties qui pourraient s'étendre sur trop d'autres. Je crois au génie réel mais inégal de Honegger, à la force tempétueuse de Richard Strauss, au talent incomparable de Ravel, et de bien d'autres encore en tous les pays sans en excepter le nôtre.

L'artiste doit avoir l'esprit attentif à tous les courants contemporains même s'il les croit mauvais. Mais il doit œuvrer sans autre préoccupation que celle de faire du bon travail dans la sincérité de son cœur et dans la mesure des moyens que Dieu lui a départis. Cinquante ans après ta mort on ne s'inquiètera pas de savoir si tu étais du dernier ou de l'avant-dernier bateau. Ton œuvre est-elle bonne ou mauvaise? Voilà, seule, la question qui importe.

JOSEPH RYELANDT,

Directeur du Conservatoire de Bruges.

De la supériorité du Nord sur le Midi

Nous sommes heureux d'offrir en primeur à nos lecteurs ce chapitre d'un volume intitulé : *Les Livres, les Enfants et les Hommes*, qui paraîtra bientôt chez Flammarion, à Paris, dans la collection « Education ».

J'accorderais volontiers au Midi toutes les supériorités, sans discussion; toutes, sauf une : en fait de littérature enfantine, le Nord l'emporte, et de beaucoup.

Pourquoi?

* * *

L'Espagne, pour commencer, est singulièrement dépourvue. Chez un Lope de Vega, chez un Calderon, quelle profusion magnifique! Depuis le roman picaresque jusqu'aux effusions sublimes d'une sainte Thérèse, quelle force toujours originale! L'Espagne a la passion de la couleur, le sens du mystère, le don inné de la poésie; elle s'enivre d'imagination. Comme elle ne s'embarrasse ni du préjugé des genres, ni du souci de la règle, son goût reste parfaitement libre et son âme est proche de la spontanéité primitive. Or elle ne possède pas de littérature pour enfants. Ses fils et ses filles hier lisaient de Foë, Jules Verne ou Salgari; aujourd'hui

d'hui, ils lisent les récits de voyages et les romans d'aventures qui leur viennent de l'Amérique du Nord. Ils ont dérobé pour leur usage, autrefois *Don Quichotte* et aujourd'hui les simples, les émouvants tableaux du plus délicat des poètes, le *Platero y yo* de Juan Ramon Jiménez. « Mon livre est allé vers les enfants », dit l'auteur, et il s'en réjouit, car il pense avec Novalis que partout où il y a des enfants existe un âge d'or, une île fortunée où il fait si bon vivre qu'on voudrait ne plus l'abandonner... Mais c'est une autre affaire. D'auteur espagnol qui ait écrit expressément pour ses frères puérils et qui, ce faisant, ait trouvé l'expression du génie, il n'y en a pas.

L'Italie a ses *ninne-nanne*, doux chants faits pour accompagner le balancement du berceau; elle a ses rondes, ses chansons à jouer, ses cantilènes; elle possède des livres qui traduisent fortement l'esprit de la race, nous le verrons tout à l'heure; elle compte quelques écrivains qui sont devenus populaires au royaume des petits. Mais quand on a tout récolté, la moisson reste pauvre, en comparaison de ses autres richesses : tant celles-ci sont magnifiques. Toutes les fois qu'un critique, là-bas, est en mal de copie, il se demande pourquoi la littérature italienne n'est pas populaire; et il développe des raisons vingt fois reprises, plus des raisons nouvelles, *ad libitum*. Caractère aristocratique du génie national? Longue tradition d'un art savant? Goût des ciselures raffinées? Prédilection accordée à la forme? Toujours est-il que la littérature enfantine a étrangement tardé à se produire en Italie et que ses deux chefs-d'œuvre, *Pinocchio* et *Cuore*, ont attendu des siècles pour se manifester; ils ne datent que du Risorgimento. Supposons-nous, je ne dis pas un Dante, un Pétrarque, un Boccace, je ne dis pas un Machiavel, un Arioste ou un Tasse, mais pour ne parler que des temps plus proches, un d'Annunzio, un Carducci, occupés des âmes enfantines? Ce qui les intéresse, c'est d'exalter l'homme, c'est de pousser jusqu'aux extrêmes limites du possible ses facultés de jouissance esthétique ou sa violence conquérante. Même un Manzoni, le plus sereinement humain de tous les auteurs, le plus tendrement penché sur la vie des humbles, n'a pas laissé de récit pour les petits enfants.

Le cas de la France est plus complexe; c'est un pays où le Pour et le Contre s'affrontent volontiers. Elle se vante justement de posséder Perrault; pendant toute la fin du XVII^e siècle, elle s'est enjoupée des contes de fées; nous avons rappelé des écrivains aujourd'hui déçus, autrefois célèbres et traduits dans le monde entier, M^{me} de Genlis, Berquin; si l'on voulait établir une liste complète, elle serait longue; il faudrait évoquer Nodier, Paul de Musset, George Sand et tant d'autres, qui nous mèneraient jusqu'à nos contemporains; aujourd'hui même, que de femmes distinguées, que d'auteurs de talent se penchent sur les petits pour écouter ce qu'ils disent et leur rendent leurs confidences en beaux récits souples et colorés!

Sans prétendre au premier rang, du moins ne sommes-nous pas les derniers. Mais d'abord, notre nation n'est pas exclusivement latine; et même chez nous, le Nord réclame des droits. Les Erckmann-Chatrin n'étaient pas des félibres; Jules Verne, qui a su traduire l'instinct d'invention et de découverte qui est au cœur des enfants des hommes, et qui n'a pas cessé d'être un auteur favori des garçons, n'a pas connu de soleil plus vif que celui d'Amiens. M^{me} de Ségur est devenue nôtre par droit de préférence et d'affection, comme il arrive...

D'autre part, nous aimons surtout les œuvres qui traduisent la pleine conscience du « moi »; et si nous partons à la recherche de richesses obscures, c'est pour les analyser et les ramener au jour; le confus, l'incertain ne nous plaît point. Dans notre amour du verbe, nous avons dédaigné, jusqu'à Rimbaud, les œuvres qui ne s'organisent pas sur un plan logique, qui ne s'expriment pas sur une cadence oratoire. Il est bien rare que nous donnions un plein essor à nos rêves; dès que notre imagination s'échappe, nous lui mettons la bride; nous la ramenons vers les coteaux modérés, notre séjour. De sorte que pour toutes ces raisons, notre art se détourne un peu du primitif, qu'il confond avec le puéril. Je connais beaucoup de Français qui ne peuvent entendre parler de littérature enfantine sans un haussement d'épaules; et ce seul adjectif appliqué à la littérature, *enfantin*, la diminue et l'abaisse, pensent-ils. Les livres pour enfants n'ont pas plus d'intérêt que les poupées ou les polichinelles, et peut-être un peu moins. Ces gens graves rougiraient d'être surpris à feuilleter une bibliothèque bleue ou rose, comme s'il leur arrivait de fouetter une toupie, ou d'exercer leurs jambes vénérables à courir après un cerceau.

Si, par quelque fantaisie, on devait choisir le prince des écrivains de l'enfance, ce n'est pas à un Latin qu'irait mon suffrage, mais à Hans-Christian Andersen.

Il est né à Odensee, en Fionie, le 7 avril 1805; village de pêcheurs, au bord des flots gris de la Baltique. De son père, le cordonnier si pauvre qu'il fabriqua son lit nuptial avec les débris d'un catalfalque; de sa mère, qui lui chantait les vieilles chansons danoises, il tient un esprit de terroir dont rien n'altérera le goût. Quand il a quatorze ans, Copenhague l'accueille; et si jamais ville se pencha tendrement sur l'un de ses fils d'adoption, lui fit crédit, devina le génie qui s'agitait obscurément dans son âme, ce fut celle-là. Le métier de tailleur ne lui convient pas, il veut devenir danseur, chanteur, acteur : il trouve des protecteurs pour l'aider, le soutenir, l'envoyer au collège : garçon dégingandé, trop long, trop maigre, grand nez, grandes mains, grands pieds, ridicule parmi les petits de la classe, comme un affreux jeune cygne parmi les jolis canards. On le fait entrer à l'Université, il obtient un pécule pour voyager, et achever sa formation à travers le monde. Et lorsqu'après de multiples essais, récits, poésies, romans, il donne en 1839 ses *Aventures pour les enfants*, que suivront tant de contes admirables, tout son peuple tressaille de joie.

J'ai fait le pèlerinage; j'ai retrouvé son souvenir vivant. La vieille dame qui me reçoit, émaciée par l'âge, agite les mains comme pour appeler et grouper les débris du passé; elle lui sourit à travers l'ombre. « Il s'asseyait dans ce coin, près de la fenêtre; et chaque fois qu'il avait écrit un nouveau conte, il venait nous le conter, à nous les enfants, j'étais sa petite Louise. Pour nous, il découpait du papier avec des ciseaux : rois et reines, dames à crinolines, bouffons, paysages, arabesques. Comme ses mains nous semblaient grandes! Elles étaient adroites, ces grandes et lourdes mains, et jamais leur coup de ciseaux ne se trompait. Regardez ce portrait qui le représente; l'écriture que vous voyez dans le bas est la sienne : *la vie est la plus belle des aventures*. Regardez ces éventails, sur chaque lame un autographe d'homme célèbre, c'est une idée qu'il a eue. Ce paravent, c'est lui qui l'a fabriqué pendant une maladie; il prenait des images dans les journaux, dans les revues et il les collait de façon à faire des ensembles, une feuille de paravent par pays : voici la France... » Dans le grand salon aux panneaux blancs, dont les fenêtres donnent sur le marché aux fleurs, sur le marché aux poissons, sur le château, au cœur de Copenhague, rien n'est changé. Andersen pourrait frapper à la porte, coiffé de son haut de forme, portant à la main son parapluie, son inséparable; il reprendrait sa place familière et commencerait l'histoire du rossignol ou de l'intrépide soldat de plomb. On suit, en parcourant les rues où il a erré, en dévisageant les vieilles maisons sur lesquelles il aimait à poser son regard, en franchissant les seuils qu'il a franchis, en l'accompagnant pas à pas, une des plus belles existences qu'homme au monde ait vécues : elle commence par la misère, elle connaît l'effort désespéré et vain, elle se remplit de belles images exotiques, d'amours passionnées et toujours déçues, de grandes amitiés consolatrices; elle aboutit à la gloire, et elle se couronne d'immortalité.

* * *

Il est roi, parce que dans le cadre menu des contes, il a su faire entrer tous les décors de l'univers : ce n'est pas trop pour les enfants. Vous n'y trouverez pas seulement Copenhague et ses maisons de briques, et ses grands toits rougeâtres et ses dômes cuivrés, et la croix dorée de Notre-Dame que fait reluire le soleil; le Danemark avec ses marais, ses bois, ses saules que courbe le vent, sa mer partout présente; la Scandinavie, l'Islande neigeuse et glacée; mais l'Allemagne, mais la Suisse, mais l'Espagne inondée de soleil, le Portugal, Milan, Venise, Florence, et Rome, Paris, ville des beaux-arts, ville des révolutions. Vous y trouverez l'Égypte, la Perse, la Chine, l'Océan jusque dans ses profondeurs où vivent les sirènes; le ciel où passe la blancheur des grands cygnes sauvages. C'est un merveilleux « Livre d'images » que compose la lune en racontant ce qu'elle a vu dans les montagnes, sur les étangs, à travers les fenêtres des habitations humaines, partout où sa lumière mélancolique et bleue doucement se glisse, se joue et meurt. Si le présent ne suffit pas, évoquez le passé, villas pompéiennes ou palais barbares des Vikings. Si le réel ne suffit pas, regardez les décors magiques que construisent les fées. Si vos yeux ne sont pas rassasiés des innombrables spectacles de la nature, fermez-les; dans vos rêves apparaîtra l'ombre lumineuse

du vrai, changeante, mouvante, et plus belle que les beautés du jour.

Dans ces fêtes de l'imagination, d'autres peut-être seront capables de l'égaliser; mais il est des valeurs qu'il a pour ainsi dire révélées, qui lui appartiennent en propre : don somptueux, présent original qu'il a fait à l'enfance; tableaux enchantés qu'ils ne trouveront que chez lui, et dont le souvenir les enchantera pour toujours. La neige, nos enfants ne la connaissent guère; ceux de Naples ou de Grenade ne la voient jamais que de loin, tout en haut des montagnes; à peine apparaît-elle aux regards des petits Parisiens qu'elle se transforme en suie, en boue. Et où prendraient-ils la vision de l'immensité glacée? Andersen leur a ouvert les féeriques domaines du gel. Quelle étrange beauté, dans sa peinture de l'océan Glacial où les icebergs flottent comme des monstres marins! Quel spectacle se révèle à la cinquième sœur Sirène, qui apprend à connaître le monde sous l'aspect de la mer hivernale! « Vint le tour de la cinquième sœur. Son jour de naissance tombait justement en hiver. Aussi vit-elle des choses que les autres n'avaient pas vues. La mer semblait toute verte; il y flottait de grands blocs de glace ressemblant à des perles, disait-elle, mais à des perles grosses comme les clochers des églises bâties par les hommes; ils apparaissaient sous les formes les plus extraordinaires et étincelaient comme des diamants... » L'hiver sur la ville, mettant aux vitres ces rideaux que les enfants doivent trouver de leur souffle s'ils veulent voir la maison d'en face, l'hiver qui bleuit les doigts, qui engourdit les membres de la petite marchande d'allumettes, qui fait passer Knoud, l'amoureux, de son rêve à l'éternel sommeil; l'hiver qui enorgueillit le bonhomme de neige, pensant que son regard suffit à précipiter le soleil derrière l'horizon; l'hiver sur les dunes, que la tempête semble repousser vers l'intérieur, vagues sablonneuses qui recouvrent la chapelle du village; l'Hiver-Roi, tel qu'il règne en Laponie, ensevelissant presque les animaux et les hommes, Seigneur de l'immensité nue, voilà quelques-uns des spectacles qu'Andersen offre et prodigue aux enfants.

Grâce à lui, nous avons vu, de nos yeux vu, la Reine des Neiges tout en glace; ses yeux brillent comme de claires étoiles. Avec le petit Kay, nous avons attaché notre traîneau à son traîneau tout blanc; elle nous a fait asseoir à côté d'elle; nous avons glissé sur la nappe ouragée et puis nous nous sommes élançés dans les airs; nous avons passé par-dessus les forêts et les lacs, les terres et les mers; au-dessous de nous soufflait un vent glacial, les loups hurlaient, la neige scintillait; au-dessus volaient de noirs corbeaux, en croassant; et tout là-haut brillait la lune grande et claire. Ainsi nous sommes arrivés au palais de la Reine.

Heureux du moins si, comme dans le conte, quelque petite Gerda nous a suivis jusqu'au bout du monde, jusque dans le Palais de la Reine des Neiges, et de ses chaudes larmes a fait fondre le bloc de glace; heureux si, par l'amour, elle nous a permis de déchiffrer le puzzle et de retrouver le mot perdu...

* * *

Andersen est roi, parce que personne, comme lui, n'a su pénétrer l'âme des êtres et des choses.

Que les animaux aient un langage intelligible, voilà ce qu'Andersen et les enfants savent mieux que tous. Lorsque le chat dit au petit Jacques : « Viens avec moi sur le toit; pose une patte ici, une autre un peu plus haut; allons, hisse-toi; regarde comme je fais, rien n'est plus facile », petit Jacques comprend parfaitement le chat. Et le langage du chien, qui, non content d'aboyer, s'exprime aussi par ses yeux, ses oreilles, sa queue et tout son corps, n'a pour lui aucun secret. Que les plantes parlent, d'accord; après tout, pourquoi la Mère Sureau et le Père Saule n'échangeraient-ils pas leurs confidences, comme tout le monde? Les feuilles sont très bavardes, elles murmurent pour un rien.

Mais ce qui est plus rare et plus beau, c'est de voir s'animer les objets et d'entendre leurs voix. Non seulement les jouets, non seulement la danseuse de porcelaine qui est sur la cheminée et qui fait des grâces, non seulement le magot chinois qui s'est installé sur la console et qui hoche la tête en vous regardant. Mais ce peuple innombrable que les indifférents appellent « les choses » s'agite, s'émeut, prend la parole et remplit l'air de ses plaintes ou de ses chansons. Tout est vivant : le rayon de soleil qui danse à travers la fenêtre, la branche du pommier dans sa

robe du printemps, les meubles du salon, les outils du jardinier, les ustensiles de cuisine, le seau, le balai, le panier, les assiettes et jusqu'aux allumettes, bien qu'elles soient un peu guindées. Des objets que vous pouvez imaginer, il n'en est aucun qui ne désire causer avec ses voisins et se divertir en compagnie, la nuit vous croyez qu'il n'y a plus rien, c'est le moment au contraire où les êtres muets sont à leur aise pour parler; où les êtres immobiles sentent leurs jambes les démanger et gambader gaiement. Le problème d'arithmétique s'agite sur son ardoise, les lettres s'agitent sur le cahier d'écriture et se plaignent d'avoir été si mal tracées.

Lorsqu'on est enfant, et qu'on sait à peine parler, on comprend de merveille le langage des poules et des canards, des chiens et des chats. Ils nous parlent aussi distinctement que père et mère. On entend même alors hennir la canne du grand-père dont on a fait son cheval et on lui voit une tête, des jambes et une queue. Mais une fois qu'on grandit, cette faculté se perd. Cependant il y a des enfants qui la gardent plus longtemps que d'autres; on dit de ceux-là qu'ils restent de grands dadais...

De grands dadais — ou des génies. A ce dernier compte, remarquons le Ciel de ce qu'Andersen soit resté enfant.

Si d'autres dessèchent tout ce qu'ils touchent, en analysant, en disséquant, Andersen, au contraire, anime et vivifie. Au sommet des montagnes, sur les plus hauts pics, il sent le Vertige qui pose sur lui ses regards pour le faire vaciller et le précipiter dans l'abîme. Au fond des crevasses habite la Reine des Glaciers; elle demande ses victimes, on entend sa voix. Jamais il n'est seul : il est entouré d'une foule de petites vies, d'une foule d'êtres qui l'observent et qui l'épient. Il n'est qu'un acteur, peut-être un peu mieux doué dans une immense comédie à laquelle prend part un fourmillement d'autres acteurs. Tous les autres, le chêne, la maison, le papillon, la vague, le morceau de bois, la pierre du tombeau, comme lui, avec lui, se réjouissent ou souffrent. Hallucination qui n'est peut-être pas entièrement volontaire et qui n'est peut-être pas entièrement fausse, si elle ne fait que traduire le mystère de l'être et la constante vibration des choses.

Comme l'on sent, ici même, la puissance de l'imagination du Nord, toute saturée de sensibilité! Comme elle est différente de l'imagination du Midi, de celle qui découpe chaque chose en silhouette arrêtée, dans l'éclat pur du soleil! Sous ce ciel chargé de brumes, dont la lumière reste timide et grise, même dans les jours les plus heureux; on comprend la valeur des incertitudes et des confusions. La cruauté d'une vision trop nette ne vient pas démentir l'homme lorsqu'il croit apercevoir de grimaçantes figures dans les racines des bois, lorsqu'il peuple la mer de fantômes doucement estompés sur une étendue grisâtre. S'il se projette au dehors, comme le veut la loi de notre être, il le fait avec moins d'orgueil et d'autorité. Il n'est pas tout à fait sûr que les jeux de son imagination ne sont rien d'autre que lui-même. Il lui plaît d'accueillir, comme venant d'ailleurs, les appels qu'il prête à l'univers. Indécis, il laisse aux choses leur caractère comme pour les élever jusqu'à lui, comme pour trouver des amis dans son horizon pâle et vide. Il hausse les animaux à son propre niveau, respectueux de la vie. Pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'être eux-mêmes? Les cigognes, en apparence toutes semblables, vêtements de blanc et de noir, et portant des bas rouges, pourquoi n'auraient-elles pas leur personnalité? Pourquoi les oiseaux, dans le bois ou dans la plaine, n'auraient-ils pas un caractère différent comme ils ont un différent plumage?

Et par une transition qui passe de la vie manifeste à la vie cachée, pourquoi n'essaierait-on pas de surprendre l'âme individuelle de chaque objet? Si ce n'est qu'un divertissement, au moins est-il généreux et pitoyable. Cette vieille lanterne qui a participé à l'existence des humains, qui leur fut utile en écartant d'eux les dangers de la nuit, semble avoir une volonté; elle s'obstine à lutter contre le vent, contre la pluie; une intelligence, car elle s'intéresse aux aventures des passants auxquels elle prête son reflet; une sensibilité, car elle souffre lorsqu'elle voit le malheur autour d'elle. Son ambition est de durer, de persister dans son être; elle a l'horreur du néant. Ainsi de suite, en continuant le rêve, en le multipliant jusqu'à l'infini. Le faux-col est orgueilleux de sa splendeur glacée; la théière fait la dégoûtée et ne prétend chanter que lorsqu'elle a chaud; et le schilling d'argent, si on lui dit qu'il n'est qu'une pièce fautive, vibre d'indignation.

Quand on sort de la lecture des *Contes*, on n'est pas tout à fait le même homme qu'au moment de les aborder; on deviendrait

volontiers, comme dit Rimbaud, un opéra fabuleux. Les blés qui ondulent, quelle émotion les fait frissonner? Où vont ces nuages blancs qui passent? Se rendent-ils en atours légers à quelque fête céleste dans les palais du prince Azur?

* * *

Mais de tous ses titres à la royauté suprême, le plus beau, le plus noble, le voici.

Il y a beaucoup de douleur dans le monde, pense Andersen. Les femmes que vous aimez ne vous aiment pas; elles disent qu'elles veulent bien être votre sœur, ce n'est pas la même chose; elles deviennent de grandes chanteuses, ou bien partent pour l'étranger, ou bien se marient à un autre: elles vous oublient. Il y a aussi la mort, qui est bien mal inventée. Les parents meurent jeunes, et voilà ces petits laissés seuls sur la terre, comme ils vont souffrir! Nous nous sentons toujours instables, à chaque seconde nous périssons; tout passe, les palais des Césars et les livres des poètes. Les animaux ne sont guère plus heureux que nous et, comme dit le chien qu'on a mis à la chaîne, «les choses en ce monde ne sont raisonnablement disposées, ni pour les chiens, ni pour les hommes».

Si encore on savait pourquoi, ce serait une consolation, mais le livre de la vie est difficile à lire. Le sage arrive à en déchiffrer quelques chapitres, non pas le dernier, celui qui traite du départ vers l'inconnu. Il faudrait la pierre philosophale pour éclairer les lignes d'une plus vive lumière; où la trouver? On dit que tout le mal vient de la faute de nos premiers parents, mais comment expliquer qu'ils l'aient commise?

A ces doutes qui vous travaillent l'esprit quand vous vous promenez seul, ou quand vous ne pouvez dormir, vient s'ajouter la sottise des hommes; car le nombre des imbéciles est trop grand. Chacun se croit au-dessus de sa condition et se gonfle d'orgueil. Le bonhomme de neige, quand vient le soir, s'imagine que son regard impérieux a forcé le soleil à s'enfoncer sous terre; le charbon prétend descendre d'une illustre famille d'Ecosse; la cane portugaise se croit d'une essence supérieure et méprise tous ceux qui ne sont pas portugais; l'ortie proclame qu'elle est une plante distinguée puis qu'on tire d'elle une délicate mousseline. Ainsi de suite, de proche en proche, jusques et y compris les sots qui admiraient les habits invisibles du roi.

L'excès du travail ne rend pas seulement les mains calleuses, il risque d'aigrir l'âme. Ceux qui n'ont pas à travailler risquent d'être égoïstes et cruels. Il y a des filles qui marchent sur le pain pour éviter de salir leurs souliers, comme la petite Inger. Et comme pour la fille du roi des marais, cette double nature qui est en nous. «Un affreux charme pesait sur la petite. Le jour elle était ravissante comme une elfe, comme une fille du soleil, mais elle avait un caractère méchant et sauvage. La nuit elle devenait une horrible grenouille et alors elle était douce et humble, elle gémissait, ses yeux étaient remplis de chagrin. Il y avait là deux natures qui, au dehors comme au dedans, alternaient suivant le cours du soleil.» Bref, tout cela ne ferait pas un très beau spectacle si l'on s'en tenait là, et pour le dire avec le marchand de pain d'épices: «J'avais à la montre de ma boutique deux jeunes gens de pain d'épices; l'un était un homme avec un chapeau, l'autre une demoiselle sans chapeau. Ils n'avaient de figure humaine que d'un côté et il ne fallait pas les considérer de l'autre. Du reste, les hommes sont de même et il n'est pas bon de regarder leur envers».

Voilà ce que pense le conteur épris de la nature, l'animateur des choses qui a lui-même traversé la douleur. Andersen n'est pas de ces béats qui affirment qu'il fait toujours chaud sur la terre, en grelottant; il sait ce que vivre veut dire. Le problème du mal, le problème de l'être, il les pose résolument. Mais loin d'être découragé par la vérité, il cherche à la mieux dégager, à la voir en face; la vérité afflige quand on ne la connaît qu'à demi.

La considération de notre être, en effet, lui fait comprendre que nous sommes dans un état transitoire dont nous ne pouvons sortir que par la volonté, par la foi, par l'amour. Le monde des humains n'est qu'un devenir; à nous de nous hausser jusqu'aux réalités supérieures qui nous attendent et tout au moins de nous préparer à elles. L'amour, valeur idéale, est plus fort que l'absence, plus fort que la douleur: il accomplit tous les miracles, et celui de la résurrection. Il est élan vital, présage de la vie éternelle. Par l'amour cessent les enchantements. Par l'amour que lui porte sa fille, le roi d'Égypte est revenu des portes du tombeau, l'oracle l'avait prédit: «L'amour produit la vie, du plus vif amour naît la vie la

plus élevée, ce n'est que l'amour qui peut sauver la vie du roi». Par l'amour, par le sacrifice total, et sans retour, la petite Sirène a gagné l'immortalité. Le vrai mal, ce sont les fautes contre l'esprit, le manque de bonté, d'humanité. Le vrai bien, c'est l'aspiration à un état supérieur auquel les hommes de bonne volonté seront admis et les animaux, oui, les animaux eux-mêmes. «L'animal est, comme l'homme, une créature de Dieu, et je le crois fermement, aucune vie ne sera perdue, chaque créature recevra le bonheur qu'elle est susceptible de recevoir.»

Il y avait une fois un affreux crapaud qui avait dans sa tête un diamant splendide; toujours il tendait vers le mieux. «Cette pierre précieuse, cherche-là dans le soleil, si tu peux l'y distinguer. Tu ne le pourras pas, la lumière de l'astre est trop vive. Nous n'avons pas encore la lumière qu'il faut pour nous reconnaître au milieu des merveilles que Dieu a créées. Mais nous l'aurons un jour. Et alors ce sera le plus beau de tous les contes; il sera vrai...»

C'est de cette vie intérieure que vient la densité des Contes; c'est d'elle que vient cette vibration qui se propage dans l'âme des lecteurs, c'est d'elle que vient, enfin, un caractère frappant de sérénité. Je ne connais qu'un auteur qui, toutes différences déduites, procure une impression semblable. Manzoni, comme Andersen, ne laisse passer qu'à l'état de traces pathétiques le trouble où le jette la constatation du mal, surpasse cet état de doute, et par la foi arrive à la sérénité. Tous deux, devant le spectacle du monde, restent paisibles; ils se permettent même l'humour, même la gaieté, parce qu'ils tiennent le secret: «Ayez la foi et l'espérance, elles ne vous tromperont point.» Tous deux vont de préférence vers les humbles, parce que la hiérarchie établie en ce monde passerait n'est qu'une illusion destinée à être remplacée par une plus haute loi de justice. «L'amour du Créateur est infini et embrasse également tout ce qui vit et se meut en lui.» «Toutes les créatures sont égales devant l'amour infini du Tout-Puissant et une même justice gouverne tout l'univers.» Chez tous deux on sent passer la même inspiration biblique.

L'homme aux contes se met à sa fenêtre; il écoute les hirondelles et les cigognes revenues au Danemark pour les beaux jours d'été, il écoute son ami le vent. Ou bien, il se mêle à la foule et il écoute encore: ce que raconte le marchand de pain d'épices, ce que raconte le vieux pêcheur d'anguilles, de tout il fait profit. Il les redit à sa manière, ces histoires qui excitent son sourire ou son émotion; il leur donne un tour lyrique, dramatique et toujours simple qui n'appartient qu'à lui. Il les pare des couleurs les plus vives ou les plus tendres; et leur prêtant des ailes, il les envoie jusqu'aux confins du monde. Mais il les charge aussi d'un sentiment intense et c'est là sans doute, s'ajoutant à tous les autres, le mérite décisif qui explique leur grand pouvoir.

Les enfants ne s'y trompent pas; dans ces beaux contes ils ne trouvent pas seulement leur plaisir, mais la loi de leur être et le sens du grand rôle qu'ils ont à remplir. Ils sont soumis, eux aussi, à la douleur: est-il plus gros chagrin que celui qu'on éprouve pour la mort d'une poupée? Le mal, ils le sentent confusément autour d'eux, en eux; mais cette vive souffrance n'est jamais que passagère, ce soupçon ne trouble pas leur sérénité. Ce qu'ils sont chargés d'apporter au monde, c'est un renouveau de foi et d'espoir. Si l'esprit humain n'était chaque fois rafraîchi par ces jeunes forces confiantes, que deviendrait-il? Arrivent nos remplaçants; voici que les petits recommencent à parer la terre, tout reverdit, la vie retrouve ses raisons de vivre. Andersen, imprégnant la poésie de ses contes d'une invincible croyance en un avenir meilleur, s'appareille à l'âme des enfants, s'accorde avec leur nature profonde, s'associe à leur mission; il maintient, avec eux et par eux, les forces idéales qui empêchent l'humanité de périr.

* * *

Ces soins attentifs, ces sacrifices, cet empressement amoureux, cette abondance de grands auteurs qui ont écrit pour l'enfance (à ne parler que des très grands), Goldsmith, Charles et Mary Lamb, Walter Scott, R. L. Stevenson, Dickens, Ruskin, Kipling; Washington Irving, Hawthorne, Marc Twain; Pouschkine, Gogol, Cecof; pour tout dire en un mot, cette supériorité du Nord sur le Midi, comment l'expliquer?

V a-t-il, sous les ciels brumeux, plus de tendresse? L'affection va-t-elle plus volontiers aux faibles, aux humbles, aux simples? Les enfants sont-ils une denrée plus rare à Tornea qu'à Naples?

Quelle que soit l'hypothèse qu'on préfère, il faut tenir compte d'une différence de perspective qui serait à peu près celle-ci.

Dans les pays latins, les enfants ne sont que de petits candidats au métier d'homme. De même qu'on voit passer par les rues de Rome des séminaristes de dix ans, qui portent la soutane et le chapeau velu; de même chacun de nos enfants est affublé de son avenir. Le présent ne compte pas; les premières années sont absorbées par celles qui suivront; elles n'ont pas de valeur en elles-mêmes, elles ne sont utiles que comme préparation. Du plus loin que je me souviens, j'ai toujours préparé quelque chose : des compositions, des examens; la première communion même prend un aspect de concours, avec des places et des rangs. Ne pas laisser libre, surveiller, c'est l'idéal de l'éducation latine; surveillant d'internat, surveillant général, externe surveillé. Les promenades surveillées, cette file de prisonniers qui s'en allait sur les grandes routes le dimanche et le jeudi, quel cauchemar! Dans les familles mêmes, les recommandations maternelles les plus tendres se traduisent encore par des ordres et par des défenses. « Ne marche pas sur le gazon, ne t'éloigne pas, ne te salis pas les mains, ne tache pas ta robe blanche... » Ce n'est pas que nous ne gâtions pas les petits; avec des airs d'autorité, nous leur passons volontiers leurs fantaisies. Mais il en est une que nous ne tolérons pas, celle d'être eux-mêmes.

Chez les Anglo-Saxons l'enfance a le droit d'exister, c'est elle qui projettera sur la vie la nostalgie d'un paradis perdu. Pourquoi se hâter de sortir d'un état si heureux? Avec leur façon de s'installer commodément partout où ils se trouvent, ils s'installent dans la jeunesse. Elle possède une valeur en soi, une valeur stable. L'arrivée compte moins que le voyage, le voyage au printemps. Joie du corps qui se développe au grand air sur les pelouses; joie paisible d'un esprit qui ne connaît guère les surcharges, les lassitudes; joie d'une volonté qui n'obéit qu'à elle-même, au code de la camaraderie, au code de l'honneur; joie profonde de l'être qui se laisse bercer par la douceur des jours et qui, à l'âge où le temps n'a pas encore pris sa course précipitée vers un terme dont on sentira anxieusement l'approche, ignore comment l'avenir attaque et dissout le présent.

Aucun être n'est plus heureux qu'un jeune Anglais d'Eton ou de Rugby, en veston noir, coupé à la taille, ou qu'un undergradué en knickerbockers, qui se promène sur le campus de quelque Université américaine, Yale, Princeton, ou Harvard. Même en dehors de ces îles heureuses, les enfants disposent de leur personne. Ils se détachent de leurs aînés, les laissent continuer leur chemin sans se croire obligés de les suivre à la remorque, ainsi qu'il arrive de ce côté-ci de l'eau. Que ces gens-là (ceux qui vieillissent, ceux qu'ils méprisent un peu) aient leurs amis, leurs relations, soit; mais il est juste aussi que nous ayons les nôtres, pensent-ils. Chacun de son côté. Il s'agit de deux tribus différentes que les années séparent; elles ont des relations de bon voisinage, mais chacune à part s'occupe de ses affaires, de ses plaisirs.

— Notre fils va venir à Paris le prochain été.

— Vous nous l'enverrez, n'est-ce pas?

— Assurément.

Nous le recevrons, nous lui ferons fête, c'est un garçon délicieux, et ses parents sont des amis véritables, c'est tout dire. Ils nous ont si bien reçus en Amérique que nous serons heureux de leur montrer notre reconnaissance à Paris.

Nous l'attendons vainement; il est arrivé, nous le savons, mais il ne vient pas sonner à notre porte. Il va voir à Paris des amis de son âge, il vit avec eux; les amis de ses parents, c'est une autre affaire. Il regagnera Chicago sans songer à nous voir.

S'il est un domaine qui empiète sur l'autre et marque sa supériorité, ce n'est pas celui des grands. Cette fois, la scène se passe à Boston; il s'agit encore d'amis très chers, avec lesquels nous sommes assez intimes pour que nous allions les voir à toute heure du jour si l'envie nous en prend. Nous arrivons, et chose étrange, on nous invite à monter au premier étage; les parents se sont réfugiés dans leur chambre à coucher, c'est là qu'ils se sont fait apporter leur dîner. Les enfants reçoivent; aussi la salle à manger et le salon leur appartiennent-ils : des parents discrets, des parents bien élevés ne les embarrassent pas de leur présence. Ils ne se montreront même pas, ils comprennent parfaitement que les deux royaumes doivent rester distincts, celui des jeunes, celui des vieux.

Si, chez les peuples du Nord, la littérature enfantine est supérieure à celle que peuvent offrir les peuples du Midi, cette supériorité vient certes d'une qualité différente de l'imagination :

chez les premiers, plus intime et plus profondément nuancée, comme leurs paysages moins brillants sont pourtant ceux que les peintres préfèrent, parce qu'ils offrent une gamme plus délicate de couleurs; imagination plus voisine du rêve, ayant besoin de moins de matière pour s'exprimer; moins coordonnée, moins logique, moins détachée de la vie affective à laquelle elle revient toujours, et, dans l'ensemble, plus apte à séduire les jeunes âmes. Chez les Latins, imagination plus extérieure, plus habituée à s'exprimer dans des formes corporelles et plastiques; plus soumise à la raison, jusque dans ses caprices, jusque dans ses grotesques qui sont encore des formes géométriques; plus éclatante, moins poétique, plus difficilement contentée, en ce sens qu'elle ne trouve pas une complète satisfaction dans ses propres jeux, mais s'inquiète de traduire par la beauté cette promesse de bonheur que les enfants ignorent et qui s'appelle la volupté.

Mais la supériorité du Nord vient surtout de ce qu'il manque aux Latins un certain sentiment de l'enfance, de l'enfance comprise comme une île fortunée dont il faut protéger le bonheur, comme une république digne de vivre en elle-même, selon ses lois, comme une caste aux privilèges glorieux. Les Latins commencent à s'arrêter, à respirer, à vivre une fois parvenus à l'âge d'homme; auparavant, ils ne font que traverser une crise de croissance, que les enfants eux-mêmes ont hâte de voir finir. Si vous regardez, à âge égal, la physionomie d'un jeune Espagnol, d'un jeune Italien, d'un jeune Français, d'une part, et d'autre part, la physionomie d'un jeune Anglais, d'un jeune Américain, vous remarquerez combien la première est déjà plus marquée. Et, de même, l'esprit des premiers est plus avancé, comme ils disent; plus avancé sur la route de la vie. Dans les pays où un soleil plus pâle fait pousser plus lentement les tiges, dans les pays aussi où les adultes s'usent plus vite à partir du moment où ils commencent la lutte, on laisse volontiers se prolonger la période des fleurs. On juge heureux le premier âge, non parce qu'il ignore la réalité, mais parce qu'il vit dans une réalité mieux adaptée à la conscience qu'il a de lui-même. L'idéal de la vie n'est pas un avenir inaccessible, mais un simple bonheur, immédiat, tangible; la jeunesse le possède, ce serait un crime que de le lui enlever. Bref, pour les Latins, les enfants n'ont jamais été que de futurs hommes; les Nordiques ont mieux compris cette vérité plus vraie, que les hommes ne sont que d'anciens enfants.

PAUL HAZARD,

Professeur au Collège de France.

Une Politique désastreuse

J'ai souligné ici, la semaine dernière, l'ignorance et l'hypocrisie de la presse anglaise en matière de politique internationale. Il y a plus grave et plus dangereux que cela : la poursuite d'une politique désastreuse.

Alors que les millionnaires de la presse quotidienne ne sont que d'ignorants vilains, et que les politiciens professionnels ne sont que des fantoches effarés et embarrassés, il y a, derrière le mouvement poussant le grand état-major prussien à menacer la paix européenne, une politique nationale anglaise très définie et parfaitement voulue. Il y a, en Angleterre, un certain nombre d'hommes très intelligents, occupant des situations officielles permanentes et exerçant une influence sur la politique étrangère du pays, des hommes qui sont même les vrais auteurs de cette politique, et qui, sachant très bien ce qu'ils font, sont tout prêts, dans le privé, à défendre leurs convictions.

Que si on pouvait les contraindre à mettre leurs raisons noir sur blanc, leur plaidoyer serait à peu près le suivant :

« Nous savons très bien que le grand état-major prussien est toujours vivant. Nous savons très bien que ses plans sont prêts pour une guerre nouvelle, si cette guerre s'avère nécessaire. Mais cet état-major ne veut pas la guerre pour la guerre, évidemment; et s'il lui est possible d'obtenir ce qu'il veut par une simple menace de guerre et sans recourir à la guerre, il en sera fort content.

» Nous savons très bien que le premier objectif de cet état-major prussien est le partage de la Pologne, politique sur laquelle fut basée, pendant un siècle et demi, la fondation de sa grandeur et qu'il ne cessa de maintenir depuis. Nous savons très bien que le premier pas dans ce partage sera de couper les Polonais de la mer par l'annexion des populations polonaises qui séparent le gros de la Prusse de la colonie isolée de Germains à Dantzig et à l'Est de cette ville. Nous voyons clairement que le pas suivant demandera un nouveau démembrement de la Pologne plus au Sud et l'annexion de la Silésie polonaise.

» Nous savons également que le grand état-major prussien se propose, quand cela sera acquis, de défier les gouvernements slaves gouvernant des minorités allemandes en Bohême. Il se propose aussi d'occuper militairement le territoire neutralisé le long du Rhin et, probablement, de demander la révision de la frontière franco-allemande par des annexions correspondant à ce qu'il aura obtenu à la frontière orientale du Reich.

» Nous croyons que la première partie de ce programme est réalisable sans guerre. Nous n'avons, nous Anglais, qu'à soutenir l'état-major prussien contre la Pologne, à l'exciter pour exiger un démembrement polonais sous le couvert de « l'égalité » ou du « désarmement », et les Polonais devront bien céder car ils seront abandonnés par les Français. Certes, ils ne seraient pas abandonnés par les Français si la crise était précipitée et si l'opinion publique française était alertée et mise en garde; mais nous nous proposons de jouer les Français comme on joue un poisson, accordant et retirant tour à tour notre appui jusqu'à ce que nous les ayons excédés et épuisés. Et nous pouvons compter sur les politiciens professionnels français — corrompus et nuls comme dans tous les pays parlementaires — pour achever la besogne.

» Mais si, tout de même, la guerre éclatait? L'état-major général prussien est, comme la plupart de ceux qui organisent un plan dans le détail, très stupide et capable d'aller plus fort et plus vite que nous ne souhaitons, nous Anglais. Supposons qu'ils précipitent les choses et que l'on se batte en Europe orientale. Nous pouvons miser sur l'armée du Reich, bien outillée, bien exercée, coûtant infiniment plus cher, par soldat, que n'importe quelle autre armée européenne. Elle entrera en Pologne et s'installera en territoire polonais. Les Français protesteront mais se borneront à protester...

» Supposons le pire, supposons que l'attaque prussienne contre la Pologne déclenche une guerre générale: l'Angleterre ne pourra qu'y trouver son avantage. La Grande-Bretagne ravitaillera les belligérants, elle restera neutre et, avant la fin, elle prendra parti, décidant de l'enjeu et dominant la victoire et ce qui en résultera. Personne n'attaquera l'Angleterre parce qu'elle refusera d'entrer en lice tout de suite, car elle jouira de la puissante protection des Etats-Unis auxquels nous avons maintenant consenti de payer tribut.

» En cas de victoire prussienne, le Reich exigera des colonies. En matière coloniale il y a toujours le Congo. L'Angleterre l'offrit à l'Allemagne aux dépens de la Belgique, avant la guerre, et elle monta, dans ce but, la *Congo Reform Agitation*. Berlin fut assez fou pour repousser l'offre anglaise, faite en contre-partie pour obtenir une réduction du programme naval allemand. Mais l'Angleterre peut renouveler son offre, et nous proposons de dépouiller la Belgique à l'avantage des Allemands. Au besoin, si nécessaire,

nous pourrions également appuyer l'acquisition violente, par l'Allemagne, de colonies portugaises.

» Parlons enfin de la revendication allemande d'une flotte de guerre. Elle pourra toujours être tenue en échec par une action concertée anglo-américaine. Grande-Bretagne et Etats-Unis sont capables de s'opposer à l'accroissement d'une nouvelle flotte prussienne.

» Voilà les grandes lignes d'une politique anglaise qui se recommande d'elle-même aux quelques hommes qui, par leur situation et leur intelligence, comptent dans la direction de la politique étrangère de l'Angleterre. Telle est leur vue de l'avenir probable et de la manière dont les événements peuvent être tournés à l'avantage de leur pays. Telles sont les données générales d'après lesquelles se développera la politique anglaise... JUSQU'A CE QU'IL SOIT TROP TARD...»

* * *

Plan désastreusement erroné! Comme beaucoup de travaux d'experts, il est d'une courte vue désespérante, ignorant les facteurs les plus importants et les plus agissants, précisément parce qu'il connaît si bien les éléments immédiats plus petits.

Si une aussi tragique erreur de jugement s'appliquait à l'autre hémisphère, nous pourrions la traiter académiquement. Mais, hélas! ses conséquences toucheront individuellement chaque Anglais. Si, en exécution de cette politique, exécution déjà très avancée, l'Europe est poussée dans une guerre nouvelle, nous, Anglais, nous en souffrirons dans une mesure encore inimaginable...

HILAIRE BELLOC.

Jean Bart⁽¹⁾

Jean Bart a quarante-sept ans. Il descend d'une longue lignée de marins. Depuis deux siècles, les Bart pullulent dans la marine du Nord. Ils s'illustrèrent dans la course, et s'allièrent aux familles des plus fameux corsaires de Dunkerque.

Michel Jacobsen, que les Hollandais baptisèrent le Renard de la Mer pour tous les tours qu'il leur joua, est le bisaïeul de Jean; le roi d'Espagne lui chargea le cou de deux chaînes d'or, en fit un vice-amiral, et lui ordonna en Espagne de somptueuses funérailles.

Pour grand-oncle Jean Bart a Jean Jacobsen, qui commandait le *Saint-Vincent*. Le 2 octobre 1662, Jacobsen sort d'Ostende en compagnie de deux capitaines espagnols. Les Hollandais bloquent la côte; neuf de leurs vaisseaux tombent sur le *Saint-Vincent*, que les Espagnols ne soutiennent pas; ils s'enfuient. Jean Jacobsen coule le vaisseau-amiral de Herman Kleuter, qui se sauve à la nage. Un second amiral hollandais, Moy-Lambert, accourt à la rescousse. Après treize heures de lutte, le *Saint-Vincent* foudroyé par l'artillerie adverse, fait eau de toutes parts; quarante combattants survivent, cent quarante ont péri. Les Hollandais montent à l'abordage et promettent bon quartier à qui se rendra. Trente-deux l'acceptent; il n'en seront pas moins pendus. Jean Jacobsen et les huit braves qui restent groupés à ses côtés chargent l'épée à la main les soixante Hollandais qui ont pris pied sur son navire. Bientôt, les Dunkerquois ne sont plus que quatre, puis que trois. Leur capitaine crie aux siens réfugiés sur les navires ennemis: « Amis, si quelqu'un d'entre vous échappe et qu'il retourne un jour à Dunkerque, qu'il dise à nos compatriotes comment nous nous sommes défendus et que

(1) Chapitre d'un ouvrage consacré aux *Corsaires et flibustiers*, à paraître chez Flammarion, à Paris, dans la collection *Hier et Aujourd'hui*, dirigée par M. Octave Aubry.

nous avons généreusement répandu notre sang pour la cause de Dieu et du roi. »

Il donne l'ordre de mettre le feu aux poudres, et vole en l'air avec son navire. Un mousse, qui ne l'a pas quitté, saute aussi, et échappe miraculeusement à la mort : c'est Gaspard Bart, oncle de Jean. De nombreuses années plus tard, il mourra de ses blessures après un combat naval. Un autre capitaine Bart est tué en Méditerranée, le 27 août 1652, comme il jetait ses grappins sur le vaisseau de l'amiral anglais Badiley. Le 22 novembre 1644, la frégate de Michel Bart, avec six autres, attaque trois gros vaisseaux hollandais qui convoient vingt-trois navires marchands. Michel Bart meurt de ses blessures : il est l'oncle de Jean. Cornil Bart est tué dans un combat de mer : il est le père de Jean. Magnifique ascendance ! Et après lui, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, cette héroïque famille continuera à donner des héros à la France.

Après avoir participé à la fameuse attaque de Ruyter contre la Tamise, Jean Bart, âgé de seize ans, navigue en corsaire pour son propre compte, et ses actions d'éclat sont telles qu'en six ans il conquiert la célébrité. Louis XIV le gratifie d'une chaîne d'or, et, le 5 janvier 1679, en fait un lieutenant de vaisseau. Il croise contre les Barbaresques, reprend la mer contre les Espagnols en 1683, reçoit un éclat à la cuisse, et obtient, le 15 août 1686, un brevet de capitaine de frégate légère. En 1689, il livre en compagnie de Forbin une lutte épique contre des forces écrasantes, sauve le convoi de marchands qu'il avait pour mission de protéger, mais est conduit prisonnier à Plymouth. Son évasion est célèbre : il rame, avec des avirons de grandeur inégale, jusqu'à la côte bretonne, soit soixante-quatre lieues sans désespérer, et emmenant dans sa yole Forbin, un chirurgien et deux mousses. Voilà qui donne idée de son extraordinaire force musculaire. Forbin et lui sont nommés capitaines de vaisseau.

En 1690, Jean Bart prend part à la bataille de Béziers. En 1691, il fait une descente sur la côte de Newcastle, brûle un château et deux villages. A la fin de l'année 1692, une brève expédition contre la flotte de la Baltique rapporte au roi plus de six cent mille livres, des prisonniers, et une abondance de brai, goudron et de chanvre dont les arsenaux de la Marine ont le plus grand besoin. En janvier 1693, Jean Bart conduit à bon port en Suède et en Danemark les ambassadeurs du roi, le comte d'Avaux et M. de Bonnepos. Puis, commandant le vaisseau le *Glorieux*, il prend part à l'expédition de Lagos sous les ordres de Tourville. Fin septembre, le voici de retour à Dunkerque.

Le roi a immédiatement besoin de ses services dans le Nord pour une mission de la plus haute importance, et va lui confier une escadre plus puissante qu'aucune de celle qu'il lui destina jusqu'alors.

La situation est grave. En dépit des splendeurs de Versailles, des victoires retentissantes et des armadas immenses voguant orgueilleusement sur les mers, un spectre se lève sur le royaume, le spectre blême et terrifiant de la famine. Dans les ports on guette anxieusement les navires chargés de blé qu'envoient de temps à autre les corsaires, pour en distribuer le chargement aux femmes et aux enfants des marins qui meurent de faim. Dans le pain frais des équipages on introduit moitié de farine de seigle. Au Louvre, on distribue au peuple « le pain du roi ». Les signes abondent, et cette misère s'étend.

Comment se procurer le blé qui manque en France ? Il en existe dans l'Est deux immenses réservoirs : la Russie et la Pologne.

Comment le transporter ? La voie de terre est impraticable. Reste la voie de mer : le chargement à Dantzig, Tonningue et autres ports ; la route par la Baltique, les détroits de Scandinavie et la mer du Nord. Mais combien d'embûches, que de dangers pour la flotte qui apporte en France les grains précieux !

Le Roi prescrit à ses corsaires de s'emparer de tous les navires de blé qu'ils rencontreront, amis ou ennemis. On indemnifera les amis ; quant aux autres, ce sera, c'est le cas de le dire, pain bénit. Les Anglais et les Hollandais nous rendent la pareille pour les navires, même les neutres, à destination d'un port de France ; en réplique, on masque ces navires, c'est-à-dire qu'on les destine apparemment pour un autre port que la France. On transborde les cargaisons de bâtiment en bâtiment afin que l'ennemi ne puisse s'y reconnaître ni découvrir la destination véritable. Le truquage des papiers de bord va si loin que l'on voit des corsaires d'Ostende donner des copies imprimées de leurs lettres de marque à des bâtiments français, pour que ces derniers, munis par surcroît de précaution de passeports français de manière à n'être pas in-

quiétés dans les eaux françaises, puissent à l'occasion se transformer en prises espagnoles, au cas où des vaisseaux de guerre anglais ou hollandais les visiteraient !

L'ennemi poursuit ardemment son but : empêcher les navires de blé de parvenir en France. Pour y réussir, il mobilise de puissantes escadres qui établissent leurs croisières, comme autant de barrages, sur la mer du Nord. Il s'avise aussi de procédés d'un autre ordre. On assiste à ce curieux spectacle de navires qui chargent à Dantzig des blés pour la France, passent le Sund, puis, sans motif valable, reviennent sur leurs pas et prennent leurs quartiers d'hiver à Copenhague ou dans d'autres ports danois. En fait, ils reculèrent devant une charge de la célèbre cavalerie de Saint-Georges. Le blé qu'ils portent n'arrivera pas en France de longtemps.

Le Roi s'enquiert de vaisseaux de guerre neutres capables de les escorter. Des danois prennent l'engagement de les protéger : à la première rencontre de corsaires ennemis, ces étranges protecteurs contraignent leurs protégés à se séparer d'eux. Il faut de toute nécessité confier le soin de leur sécurité à des gardiens plus sûrs. Voilà pourquoi le Roi jeta les yeux sur Jean Bart. Il connaît ton infailible coup d'œil de marin, son courage éprouvé, son esprit de décision, trois qualités essentielles pour remplir avec succès la difficile et dangereuse mission dont il va le charger.

Après la campagne, l'armée navale a regagné les ports du Ponant. Au Havre, à Brest, à Rochefort on arme les vaisseaux qui, réunis à ceux de Dunkerque, composeront l'escadre du Nord. On concentre à Dunkerque les hommes qui les monteront. Jean Bart prévoit une campagne très dure dans ces parages où le froid et les gros temps sévissent durant la mauvaise saison, et réclame la double ration pour ses équipages.

Les ordres lui arrivent de Versailles, vagues et conçus en termes généraux au début, parce que le Roi veut activer les préparatifs sans dévoiler encore le secret de sa pensée, puis net et précis lorsque l'heure a sonné.

Le *Comte*, le *Tigre*, et la corvette la *Galante* prennent la mer le 20 novembre et très rapidement atteignent Vleker, où Jean Bart s'attire une observation de l'ambassadeur M. de Bonnepos, pour avoir, en mouillant sous le fort, fait le salut d'usage sans s'assurer de celui qu'on lui rendrait. La *Galante* file sur Tonningue et Brandebourg, et prévient de son arrivée les navires qui y chargeaient du blé, avec lesquels elle reviendra.

On a répandu à dessein le bruit que les vaisseaux destinés à rejoindre Jean Bart, armés à Rochefort et à Brest et placés sous le commandement du chevalier de Saint-Clair, feront route par le Nord-Ecosse. Les Anglais les y attendent. Mais le gros temps retarde leur sortie, et, une fois en mer, ils passent tout bonnement par la Manche et le Pas-de-Calais. A la traversée du détroit, ils enlèvent un paquebot, où ils mettent un équipage de prise chargé de le mener à Dunkerque. Plus loin, ils rencontrent une flotte venant de Norvège avec des munitions de guerre pour Guillaume d'Orange ; ils attaquent les vaisseaux qui la convoient, le *Milford* de vingt-quatre canons, le *Torrington* et une flûte anglaise de seize canons, le *Prince-de-Galles*, chargée de saumons, de plomb et de harengs saurs pour Lisbonne. Le chevalier de Saint-Clair s'en empare, et, avec ses trois prises, mouille triomphalement sous le fort de Vleker, à côté des autres vaisseaux de l'escadre du Nord.

Jean Bart a désormais sous ses ordres le *Comte*, de cinquante-quatre canons, le *Tigre*, de trente-six, l'*Adroit*, de quarante-quatre, le *Fortuné*, de cinquante-six, le *Jersey*, de cinquante, le *Mignon*, de cinquante, le *Maure*, de cinquante-quatre, et l'*Aurore*, de dix-huit.

Afin de ménager ses vivres, il débarque les marins anglais qui montaient les prises du chevalier de Saint-Clair ; quant aux officiers, il leur permet de se rendre à terre, prisonniers sur parole. Il ordonne le transbordement de la cargaison du *Prince-de-Galles* sur ses propres vaisseaux, après avoir pris soin d'entrelacer et d'ancrer les vaisseaux anglais parmi les français, de telle sorte que l'on ne puisse y toucher contre son gré.

La précaution est sage : les officiers anglais ont profité de la liberté qu'il leur a laissée pour se rendre auprès du gouverneur de Christiansand. Ils lui demandent de les remettre en possession de leurs vaisseaux, en vertu d'un traité passé entre le feu roi Guillaume, la Hollande et le roi de Danemark. Bien que la Cour de Versailles ait toujours refusé de souscrire à ce traité, le gouverneur prétend l'exécuter. Il envoie des soldats danois avec des sous-officiers tenir garnison à bord des prises anglaises.

Jean Bart ne s'y oppose pas, mais il se rend à son tour à Christiansand. Il s'entretient avec le gouverneur. Comme, à son gré, ce personnage le prend de trop haut avec lui et, de toute évidence, veut absolument favoriser les Anglais, il ordonne au commissaire dont il s'est fait accompagner de retourner immédiatement à Vleker, d'achever le transbordement des saumons de plomb et des harengs saurs du *Prince-de-Galles*, puis d'incendier ce bâtiment.

Le commissaire obéit, retourne à Vleker, monte une chaloupe armée, s'approche du navire anglais, et somme de déguerpir le sergent et les dix soldats danois qui l'occupent. Ils refusent. Sans plus s'en soucier, le commissaire fait couper les amarres qui retiennent le *Prince-de-Galles*, le remorque à une portée de pistolet sous le vent de l'escadre, et y met le feu. Charitablement, il reste le long du bord, prêt à recueillir les garnisaires danois au moment où il leur prendra envie de se jeter à l'eau, ce qui ne tarde pas.

Dès ce moment, Jean Bart ne garde plus aucune mesure envers le gouverneur de Christiansand. Il ordonne de transporter à son bord les canons du *Torrington*, puis des agrès et des mâts qu'il emploie à regréer le *Miljord* à dessein d'utiliser cette prise, après l'avoir équipée d'hommes tirés de ses équipages; il en fait ensuite saborder la coque. En même temps, il adresse sa plainte à l'ambassadeur de France, M. de Bonrepos, qui intervient énergiquement auprès du roi de Danemark. Cette fois, ce monarque envoie à Christiansand des ordres nets pour qu'on laisse la libre disposition de ses prises au commandant de l'escadre française. Et Jean Bart met en vente la coque du *Torrington* : il en tire encore 4,000 livres qu'il applique aux besoins de ses vaisseaux.

Pendant ce temps, les navires de blé, leur chargement complet, se sont mis lentement en route, ceux du moins que les glaces ne bloquaient pas. Ils passent le Sund. Quelques-uns, dont les maîtres se laissèrent toucher par les arguments sonnants des Anglais, rebroussement chemin sous prétexte de gros temps qu'ils n'osent affronter. Jean Bart, dès qu'il en put réunir une trentaine, n'attend pas davantage et prend la mer, à la fin du mois de janvier 1693.

Une escadre anglaise de quatorze vaisseaux et une escadre hollandaise se lancent à sa recherche sur la mer du Nord. Il leur glisse entre les mains. Une frégate anglaise, la *Coronation*, s'en détache et force de voiles pour Folkestone. Elle avertit les lords de l'Amirauté que Jean Bart est en mer, leur indique la composition exacte de ses forces et prévient aussi les vaisseaux anglais mouillés à la rade des Dunes. Ces derniers fondent sur l'escadre du Nord dès qu'elle arrive à portée; ils la pourchassent jusqu'à la passe de l'est de la rade de Dunkerque, demeurent quelque temps sur leurs ancres devant la passe de l'ouest, mais, voyant leur coup manqué, lèvent l'ancre la nuit suivante et regagnent leur mouillage des Dunes.

A Dunkerque, le guetteur, du haut de la Tour, n'a pas perdu un seul de leurs mouvements. L'intendant de la marine Patoulet en personne monta sur une barque d'avis et courut en mer au-devant de Jean Bart l'informer du péril menaçant. En fin de compte l'escadre du Nord entre en sûreté dans le port avec les trente navires de blé qu'elle escortait. A l'entrée, il se produit bien quelque bousculade; les jetées en souffrent; il en coûte quelque 5,000 livres de dégâts; qu'importe? L'essentiel est sauvé.

La campagne fut extrêmement dure. Les équipages supportèrent de cuisantes fatigues; la mauvaise nourriture aidant, et les pitoyables conditions de la vie à bord à cette époque, l'escadre ramena de nombreux malades. Ils encombrèrent les hôpitaux. Ils débordèrent jusque dans les magasins de la Marine où on les installe vaillamment, sans souci des récriminations possibles du financier Samuel Bernard, auquel on a promis ces magasins pour y loger ses grains, car c'est un grand spéculateur. Les jeunes gardes de la Marine qui prirent part à l'expédition reviennent dans un tel état d'épuisement qu'on ne peut songer à les rembarquer. On les dirige sur Brest pour se refaire, et d'autres les remplacent.

* * *

Quant à Jean Bart, sur l'ordre du Roi, il prend la poste pour Versailles. La bonne nouvelle de son retour avec les navires de blé se répand instantanément dans tout le royaume, et son nom vole de bouche en bouche. Le 4 avril, il paraît à Versailles.

Quinze jours plus tard, le 19, il est introduit dans la chambre à coucher du Roi par la porte du salon de l'Œil-de-Bœuf. A sa gauche, il voit le lit royal, imposant avec les touffes de plumes blanches sommant le baldaquin, avec ses rideaux qui tombent droit, masquant les colonnes mais permettant de voir le lit séparé du reste de la pièce par une barrière basse faite d'une colonnade

de bois doré. En face de lui, Louis XIV, portant en sautoir le grand cordon du Saint-Esprit sur son habit couleur tabac d'Espagne, la tête couverte du feutre noir et les mains gantées de gants blancs à crispins, se tient debout. Derrière le monarque, le ministre de la Marine et plusieurs officiers en justaucorps bleu et rouge pris parmi les plus hauts gradés de l'armée et de la marine, dignitaires de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis fondé l'année précédente, et dont la première distribution de croix eut lieu dans cette même chambre du palais de Versailles. Quelques grands seigneurs, debout également, assistent à la cérémonie : Louis XIV va faire à Jean Bart l'honneur de lui conférer personnellement la croix de chevalier de Saint-Louis, dont il vient de lui signer le diplôme.

Jean Bart s'agenouille à deux genoux sur le parquet devant le monarque. Il prête le serment de vivre et de mourir dans la religion catholique, apostolique et romaine, de demeurer fidèle à son Roi, de lui obéir et de défendre son honneur, ses droits et sa couronne envers et contre tous, de ne jamais quitter son service pour entrer à celui d'un prince étranger, de révéler tout ce qu'il pourra connaître de contraire à la personne de Sa Majesté et à l'Etat, enfin d'observer les règlements de l'ordre en bon, sage et loyal chevalier.

La formule prononcée et le serment reçu, Louis XIV, avec cette imposante majesté qui, chez lui, semble naturelle, d'un geste noble et fier, tire son épée du fourreau et en touche le récipiendaire sur chaque épaule. Il lui accroche sur la poitrine la croix que lui a tendue le personnage qui se tient à sa droite. Jean Bart se relève. Cette fois, les marquis de Molière ne se moquent plus de lui : il n'est plus question de l'ours mené par M. de Forbin.

Jean Bart reprend la poste pour Dunkerque. Il active le réarmement de ses vaisseaux. Il sait l'urgence du départ.

Mais il sait aussi fort précisément que les croiseurs et les corsaires anglais profitent de ce que le gros des forces navales françaises combat dans le Levant pour écumer les Mers Étroites, c'est-à-dire la Manche et la mer du Nord. Il apprend que l'ennemi vient de demander à Nieuport, qui est sous la domination d'Espagne, vingt pilotes côtiers, indice certain d'opérations projetées sur les côtes de la Flandre maritime. Ses amis les corsaires, toujours prêts à le seconder, lui signalent seize vaisseaux de force qui croisent sans répit entre l'embouchure de la Tamise et la Zélande pour l'empêcher de passer : pareil obstacle ne l'arrêtera pas à l'aller, parce qu'avec ses vaisseaux rapides et légers il saura bien dérouter les prévisions de l'adversaire, mais au retour? Qu'advient-il lorsque la flotte qu'il escortera embarrassera sa marche et lui ôtera la liberté de ses manœuvres?

Il sait encore que les lords de l'Amirauté ne perdent pas de vue un seul de ses mouvements. Maladroitement, l'Amirauté de Dunkerque a élargi de ses prisons le capitaine d'un paquebot anglais qu'on y tenait enfermé : cet homme fournira sûrement des informations sur ce qu'il a vu. D'autre part, un corsaire hollandais a l'audace de débarquer sur la grève, non loin de Dunkerque, douze hommes qui enlèvent de vive force deux habitants et les conduisent en Écosse. Comment ces prisonniers ne bavarderaient-ils pas? On leur tirera sans difficulté les vers du nez.

Barques de découverte, avisos se tiennent à l'affût, rôdant en quête de nouvelles. Jean Bart, impatient, attend leur retour et les interroge avidement à l'arrivée.

De leur côté, les lords de l'Amirauté expriment à leur gouvernement le désir qu'une escadre protège les côtes d'Angleterre spécialement contre les entreprises de Jean Bart. Le souvenir de son expédition de Newcastle, toujours cuisant, les hante, et, en fait, Jean Bart pense à recommencer le coup. Malheureusement, il ne reste pas une escadre disponible pour ce service. On vient d'envoyer au large celle de l'amiral Thomas Hopson contre « celui qui s'intitule arrogamment l'amiral des mers du Nord », ainsi que disent les documents anglais, sans que l'on puisse découvrir où, ni dans quelles circonstances Jean Bart a jamais pris ce titre ronflant. Hopson doit joindre deux escadres hollandaises que MM. les États Généraux des Provinces-Unies mettent en mer pour rechercher et combattre l'escadre de Dunkerque, et l'on espère que les trois réunies parviendront à écraser cette dernière.

Jean Bart est soucieux surtout du jour où la nouvelle de l'arrivée d'un envoyé du roi de Pologne se répand dans le public : le secret de la mission confiée par le Roi au grand corsaire est percé à jour. L'ennemi sait maintenant que les cent vingt navires de blé réunis au port de Vleker attendent son escorte pour mettre à la

voile et se diriger vers les ports de France, où leur venue est si anxieusement espérée.

Les bâtiments qui composent l'escadre du Nord passent du port à la rade; ce sont le *Maure*, que Jean Bart commande en personne; il a pour premier lieutenant de Court de La Bruyère; son fils François, garde de la marine, est embarqué à son bord, ainsi qu'un excellent corsaire flamand, Joris van Crombrughe, récemment nommé par le roi lieutenant de frégate légère; puis, le *Fortuné*, capitaine de La Peaudière; le *Jersey*, capitaine de Pontac; le *Comte*, capitaine d'Oroigne; le *Mignon*, capitaine de Saint-Pol Hécourt; l'*Adroit*, capitaine de Salaberry de Benneville; la corvette de six canons la *Biche*, capitaine du Mesnil de Chamblaye. Plusieurs de ces capitaines, qui appartiennent à la marine royale, s'illustreront dans la guerre de course. Jean Bart les forme, leur inculque ses méthodes. Il fera un héros du chevalier de Saint-Pol, qui, lui disparu, commandera l'escadre de Dunkerque et périra en pleine jeunesse et en pleine gloire au cours d'un brillant combat. Quant à Salaberry de Benneville et de Court de La Bruyère, ils parviendront au grade de vice-amiral, ainsi que le jeune François Bart qui mourra octogénaire.

Un bon vent souffle sur la rade, Jean Bart hisse le signal d'appareillage. Par suite d'une négligence inconcevable, le capitaine de La Peaudière n'obéit pas. Le vent tourne, et la sortie est manquée! Jean Bart est « fort fâché », et le ministre fait savoir à de La Peaudière que s'il ne répare pas sa faute au premier combat, de sa vie il ne commandera plus de vaisseau. Enfin, le 26 juin, le vent redevient bon; au signal, les six vaisseaux, la corvette et les deux flûtes hissent leurs voiles et peu à peu disparaissent à l'horizon du nord.

* * *

Le 29, à la pointe du jour, qui commence à se montrer à 3 heures du matin, l'escadre découvre, à une douzaine de lieues à l'ouest du Texel, une flotte voguant à pleines voiles. Combien compte-t-elle de vaisseaux? Dans l'aube matinale, impossible d'en déterminer le nombre. Sûrement plus de cent. Elle se dirige sur le Texel. Jean Bart donne l'ordre de porter dessus. Au bout de deux heures de cette manœuvre, il constate que huit vaisseaux de guerre hollandais, dont l'un bat pavillon de contre-amiral, deux vaisseaux de guerre danois et un suédois escortent le reste, qui sont des bâtiments marchands.

Parvenu à deux portées de canon de cette flotte, il hisse le signal de conseil. Ses capitaines mettent leur canot à l'eau et se rendent à son bord. En même temps, il envoie la *Biche* en reconnaissance pour savoir à quels navires on a affaire. Dans son opinion, toutes les probabilités sont pour qu'il s'agisse de ceux que le Roi l'envoie chercher à Vleker.

Les vaisseaux de guerre hollandais manœuvrent pour se masser à l'arrière-garde de la flotte, afin d'en assurer la protection. Du Mesnil de Chamblaye, le commandant de la *Biche*, n'hésite pas à passer au travers en essayant leur feu. Il ne peut aborder le commandant des vaisseaux de guerre danois, mais il réussit à lui parler, et voici ce qu'il apprend: Guillaume d'Orange a donné à la marine de guerre anglaise comme à la marine de guerre hollandaise l'ordre exprès de s'emparer de tous les navires de blé qu'elles rencontreront. Même si ces navires ont pour escorte des vaisseaux de guerre des rois du Nord, c'est-à-dire de Danemark ou de Suède, elles devront les combattre au cas où ils résisteraient.

Ainsi, depuis le début du mois de juin, l'escadre du contre-amiral Hidde de Vries croise entre le Texel et Goedereede, à l'affût de la flotte des blés destinés aux ports de France: la veille même de ce jour, sans l'ombre d'une difficulté, elle s'en est emparée; les vaisseaux de guerre danois et suédois servant d'escorte n'ont opposé aucune résistance. L'amiral Hidde de Vries passa la journée à examiner les papiers de ses prises, au nombre de cent vingt.

Telles sont les nouvelles que Du Mesnil du Chamblaye rapporte au conseil de guerre tenu à bord du *Maure*.

Jean Bart s'écrie :

— Il faut combattre et reprendre la flotte, ou y rester!

Ses capitaines opinent du bonnet. Il leur communique l'ardeur qui l'anime. A son exemple, tout à l'heure, ils attaqueront l'ennemi avec un vigueur extraordinaire.

Les Hollandais bénéficient de l'avantage du nombre. Pour leur opposer une unité de plus, Jean Bart extrait cent vingt hommes de la *Biche* et du *Bienvenu* pour en équiper l'une des deux flûtes, le *Portejaix*. Il lui donne pour capitaine son premier lieutenant, de Court de La Bruyère. Après quoi, il fixe l'ordre de bataille.

Il fait procéder à la distribution aux équipages des menues armes, sabres et haches d'abordage, piques, demi-piques, pistolets, coutelas. Il entend ne pas s'arrêter à la canonnade. Il brusque l'attaque. Il fait à ses capitaines le signal d'abordage et « d'aller le sabre à la main ». Tous obéissent aussitôt, et chacun fond sur le vaisseau ennemi qui lui revient, conformément à l'ordre de bataille.

Quant à leur commandant, il arrive vent arrière sur le vaisseau amiral hollandais, le *Prince-de-Frise*. « Il avait même dessein que moi, écrira Jean Bart, il ne tarda pas à s'en repentir ». Le *Maure* et le *Prince-de-Frise* se lancent leurs grappins et s'accrochent. Jean Bart se poste à l'endroit le plus favorable pour sauter sur le pont de l'ennemi. Il a revêtu sa tenue d'apparat. Il a coiffé sa tête de la perruque à longues boucles. Le ruban de la croix de Saint-Louis rutilé sur sa poitrine. A sa ceinture il a passé deux pistolets chargés dont il ne se servira que pour tirer à bout touchant. Dans la main droite il brandit un sabre court, légèrement recourbé, large du bout comme un ciméterre, arme excellente pour les corps à corps. Ainsi se dresse, terrible, sa haute silhouette au moment de l'attaque, car Jean Bart est un colosse. Au près de lui, un matelot chargé d'un sac de grenades va les lui tendre une à une; Jean Bart tient entre ses dents une mèche allumée, avec laquelle il mettra le feu aux grenades, au fur et à mesure que son matelot les lui passera. De toute sa force herculéenne, il les lancera pour déblayer le terrain et préparer un espace libre où prendre pied. Son fils François se tient à ses côtés et ne le quittera pas d'une semelle pendant l'action.

Du geste et de la voix, il excite, il exalte son équipage.

Il a promis dix pistoles à qui lui apportera le pavillon du *Prince-de-Frise*, et six pistoles pour l'enseigne de poupe. Un jeune contre-maître, un Provençal, prend pied des premiers sur le vaisseau-amiral hollandais. Il grimpe au grand mât avec l'agilité d'un singe. Le contre-maître hollandais devine son dessein et lui tire deux coups de fusil: l'un traverse sa main, l'autre sa cuisse. Le Provençal noue sa cravate autour de sa cuisse pour arrêter le sang, s'entoure la main de son mouchoir en guise de bandage et continue à grimper. Il décroche le pavillon et s'en entoure les reins comme d'une ceinture. Il dégringole du haut du mât, puis court à la dunette où il s'occupe à décrocher l'enseigne. Son adversaire se précipite et lui lance un coup d'esponton dans la fesse. Le Provençal se retourne, et décharge sur la tête du Hollandais un tel coup du pic de sa hache d'armes qu'il le renverse, l'œil crevé. Il achève alors de décrocher l'enseigne et, fièrement, présente à son commandant les deux trophées si bravement et si lestement conquis.

Sur le pont, la lutte se déchaîne, furieuse. Sur cet étroit espace, long de cent vingt pieds, large de trente, sept cents hommes s'entremêlent dans l'horreur du combat corps à corps. Après la décharge des pistolets, ils s'écharpent à coups de sabre, s'éventrent à coups d'esponton et de hallebarde, se transpercent à coups de piques, s'assomment et se mutilent à coups de grenades. Les bordées de canons ébranlent l'atmosphère et font trembler les membrures des vaisseaux. Les cris des mourants, les hurlements des blessés déchirent l'air. Des flammes montent dans la fumée. Les éclats de bois causent d'épouvantables blessures.

La puissante stature de Jean Bart domine les combattants comme sa voix domine le tumulte. Il fait le vide autour de lui. En moins d'une demi-heure, il se rend maître du vaisseau ennemi. A ce moment, Hidde de Vries a six blessures dont trois sont mortelles: le bras gauche cassé d'un coup de mousquet, trois coups de sabre sur la tête et un coup de pistolet dans l'estomac. Son capitaine en second, deux de ses lieutenants sont tués, son troisième lieutenant blessé. Le *Maure* n'a perdu que trois tués et vingt-sept blessés; mais, ses agrès hachés, il reste sur place, entièrement désarmé. Le *Prince-de-Frise*, dans l'impossibilité de soutenir la lutte, se rend. Cette rapide victoire personnelle de Jean Bart décide du sort de tout le combat.

Les Hollandais s'avouent battus. Les cinq vaisseaux de leur escadre qui ne sont pas pris se sauvent à la débânde. Le *Jersey*, le *Comte*, l'*Adroit* et le *Portejaix* se lancent à la chasse des fuyards. Le *Maure*, le *Fortuné*, le *Mignon* sont trop délabrés pour pouvoir participer à la poursuite. De plus, Jean Bart estime plus urgent de ramasser les cent vingt navires de blé. Il arrête la chasse. Il reprend toute la flotte marchande ce jour même, à l'exception d'un écossais qui s'est sauvé et que la *Biche* rejoint et ramène le lendemain.

Les vaisseaux endommagés se raccommoient sur place par leurs propres moyens, dans la hâte de remettre à la voile au plus tôt. Ils sont en état le lendemain. L'escadre du Nord rentre à Dunker-

que le 3 juillet avec ses trois prises de guerre et trente des navires de blé. Le reste défile en vue du port, traverse le Déroit et arrive heureusement à Dieppe et au Havre, sauf un léger accro : les deux vaisseaux de guerre danois et suédois qui laissent prendre la flotte par Hidde de Vries, puis par Jean Bart, sans s'émouvoir autrement et en demeurant paisibles spectateurs de l'action, continuent leur escorte après que l'escadre du Nord les a quittés. Ils la continuent avec le même détachement des intérêts qui leur sont confiés : à la traversée du Pas-de-Calais, un vaisseau anglais de quarante canons leur enlève sans opposition quatre navires de Stettin. Pour avoir l'air d'esquisser un semblant de résistance, d'ailleurs purement moral, le vaisseau suédois les accompagne jusqu'en Angleterre, sous prétexte d'y porter sa réclamation. Agacé, le ministre Pontchartrain demande à l'ambassadeur, M. de Bonrepos :

— Quels ordres a-t-il donc reçus ? Si ce n'est pas pour empêcher les navires d'être pris, son escorte est inutile !

Les cinq vaisseaux hollandais échappés aux serres de Jean Bart se réfugient au Texel dans le plus grand désordre. Pour la première fois leur Amiral, si fière de sa prééminence sur mer, enregistre la perte d'un pavillon-amiral. Sur son ordre, les capitaines passent en jugement. La populace assaille deux d'entre eux dans la rue et les lapide. Ils se réfugient dans un cabaret, où ils se retranchent et subissent un siège en règle. L'affaire prend les proportions d'une véritable sédition. Il faut l'intervention de la troupe pour les dégager. Un autre se sauve en Angleterre, rentre en Hollande, est jeté en prison et s'évade. Il se vante d'avoir bravement combattu Jean Bart deux ans auparavant, grâce à quoi il bénéficie d'un acquittement sous caution. Quant aux autres, ils sont destitués, condamnés à la prison, à 1,000 ducats d'amendes chacun, et aux frais du procès.

La fureur des ennemis se mesure encore à ceci : à Londres, on apprend qu'un capitaine anglais, nommé Kiggin, envoyé avec six vaisseaux pour se réunir à trois vaisseaux hollandais, passa à proximité du lieu du combat et se garda d'y participer. A son retour en Angleterre, celui-là aussi passe en jugement.

Quant aux vainqueurs, ils débarquent sur le quai de Dunkerque aux acclamations de la population, et pénètrent triomphalement dans la ville par cette porte du Nord qui, lors de la démolition des fortifications, fut transportée dans la cour de l'Hôtel de Ville, où l'on peut toujours la voir. Leurs vaisseaux, terriblement maltraités, ne peuvent plus tenir la mer. Ils remettent aux mains de l'Amirauté quatre cent quarante-cinq prisonniers, plus quatorze officiers-majors. Les prisons, déjà bondées, n'en peuvent recevoir que trente et un ; on en évacue deux cent quatre-vingt-quinze sur Calais. On en soigne cent vingt-neuf, blessés, à l'hôpital, puis, comme ils commencent à y répandre l'infection, on les installe « presque aussi bien » dans des granges. Tous les officiers sont blessés, et l'amiral si grièvement qu'il n'en réchappera pas. Les chirurgiens l'amputent d'un bras. Il avoue galamment :

— Je n'ai jamais été à une si belle fête, ni vu des hommes se battre avec tant d'ardeur et faire un si grand carnage.

Il ne tarit pas d'éloges sur le compte de Jean Bart et écrit en Hollande : « La consolation que j'ai eue d'avoir été vaincu par des héros ».

Le jour où l'escadre rentrait au port, l'intendant s'en revenait de Boulogne, et, en cours de route, s'était arrêté à Gravelines. Un sien neveu, qu'il avait placé sur le *Maure* en qualité de commissaire à la suite, accourut au grand galop lui annoncer la victoire. Il le réexpédia aussitôt au ministre de la Marine, pour lui en faire un récit complet : « Y ayant été présent, il en fera mieux le détail de bouche ». Quant à lui, pressé d'aller aux informations, il se hâte vers Dunkerque.

Jean Bart vient de sauver la France de la famine. Instantanément, le prix du blé tombe de 30 à 3 livres le boisseau. Un retentissement immense, une allégresse générale dans toutes les provinces du royaume saluent la victoire. Dangeau note sur son *Journal* : « Cette action est très glorieuse pour Bart, très utile à l'Etat et a fait grand plaisir au Roi ». Que fera Louis XIV ?

A peine le *Maure* a-t-il touché le quai que Jean Bart expédie son fils à Versailles pour déposer aux pieds du Roi le pavillon-amiral du *Prince-de-Frise* et lui remettre un premier et bref rapport de son action. Le jeune homme brûle les étapes et arrive bon pre-

mier, devant le neveu de Patoulet. Botté et couvert de poussière, le voilà d'un bond dans le cabinet de Pontchartrain, auquel il remet le rapport rédigé par son père. Le ministre ne lui laisse pas le temps de se débarrasser de la poussière de la route ni de changer de costume. Il le fait monter dans son carrosse et, fouette cocher ! en route pour Saint-Germain-en-Laye, où le Roi se trouve ce jour-là. Introduit devant Sa Majesté, François Bart dépose à ses pieds les pavillons conquis sur l'ennemi, glorieux trophée qui bientôt se balancera aux voûtes de Notre-Dame de Paris.

L'audience terminée, le garde de marine se retire. Botté et peu accoutumé à évoluer sur un parquet frotté, il glisse et tombe. Louis XIV pousse un cri et fait un mouvement comme pour l'aider à se relever. Mais le jeune Bart se remet sur pieds aussi promptement qu'il est tombé. Et le Roi de rire et de dire :

— On voit bien que Messieurs Bart sont meilleurs marins qu'écuyers !

La nouvelle de l'arrivée du messager se répand immédiatement dans toute la Cour, mettant les courtisans en émoi. La princesse de Conti veut entendre de sa bouche les détails de l'action et se le fait présenter. Lorsqu'il a fini son récit, elle tire une fleur d'un bouquet qu'elle tenait à la main et la lui tend en disant :

— Monsieur, présentez cette fleur à monsieur votre père, et dites-lui de ma part de la mettre à sa couronne de lauriers.

« C'était Vénus qui couronnait Mars. La princesse de Conti était la plus belle femme de son temps : Jean Bart était l'homme le plus courageux que l'on connût alors. »

Et maintenant, voici venir les grâces du Roi. Il adresse des lettres exprimant sa satisfaction aux capitaines de l'escadre et aux officiers qu'on lui signala comme s'étant particulièrement distingués. Il nomme enseigne de vaisseau François Bart, qui monta à l'abordage avec son père et ne le quitta pas durant tout le combat, et le petit garde Dailly de Saint-Vidal, qui se battit bravement en combat singulier avec un officier hollandais et en sortit sérieusement blessé. Il décerne une médaille d'or au Provençal, contre-maître du *Maure*, qui dérocha le pavillon-amiral et l'enseigne de poupe du *Prince-de-Frise*; ce brave guérit rapidement de ses blessures; l'intendant lui remet à l'hôtel de la Marine cette médaille d'or que le ministre vient d'expédier.

Quant à Jean Bart, il a reçu de Pontchartrain la demande fort administrative d'un *cursum vitae*, un résumé des exploits qu'il accomplit jusqu'à ce jour, et quelques renseignements sur ses ascendants. Il dicte à un secrétaire une note qui, pour la partie généalogique tout au moins, ne va pas sans quelque fantaisie. Un lieutenant-enquêteur reçoit les dépositions de plusieurs témoins et envoie son rapport. C'est le prélude de la magnifique récompense que le Roi réserve à Jean Bart, ce quelque chose d'extraordinaire réclamé par l'intendant. Elle mesure l'importance du service rendu au pays : le Roi lui accorde des lettres de noblesse.

Jean Bart ne signera plus : *Jan Bart*, mais : *le chevalier Bart*.

Pontchartrain ne veut pas le laisser s'endormir sur ses lauriers, et termine par ces mots la lettre d'envoi qui accompagne les glorieux parchemins : « Cependant vous devez compter qu'en continuant à bien servir vous n'en demeurerez pas là ».

En effet, cette année-là et l'année suivante Jean Bart coopère à la défense de Dunkerque attaquée par l'ennemi, occupe les postes les plus dangereux, et entretemps fait deux expéditions sur la mer du Nord. Celle qu'il dirige en 1695-1696, à la tête de la plus belle escadre qu'il ait encore commandée, est, au point de vue marin, un chef-d'œuvre. Le 1^{er} avril 1697, Louis XIV le nomme chef d'escadre. C'est à lui que le Roi confie le soin de mener en Pologne le prince de Conti qui va quérir un trône et revient désabusé. Et puis, c'est la paix jusqu'en 1702, où éclate la guerre de la Succession d'Espagne. Jean Bart s'y prépare avec une ardeur sans pareille. Il s'active si bien à armer le magnifique vaisseau que le Roi lui destine qu'il contracte une pleurésie. Il meurt le 27 avril 1702, à cinquante-deux ans.

HENRI MALO,
de l'Académie de Marine.

La proscription de l'école chrétienne au Mexique

La solennelle protestation émise par l'encyclique *Acerba enim* contre la violation des libertés catholiques au Mexique et la réaction d'insolence que le geste du Pape a rencontrée de la part du gouvernement mexicain ont attiré une fois de plus l'attention du monde civilisé sur la terrible situation qui est faite au catholicisme dans un pays de l'Amérique Centrale.

On s'était fait en Europe, depuis quelques années, à l'idée que les choses avaient pris au Mexique un cours satisfaisant du jour où fut conclu, entre le président Portes Gil et deux évêques approuvés par le Saint-Siège, une sorte d'arrangement. L'Eglise n'avait-elle pas renoncé, dès ce moment, aux moyens de pression qu'elle exerçait sur le gouvernement persécuteur? Le culte public, interdit par l'Episcopat en 1926 à cause des conditions vexatoires que lui faisaient les lois Calles, ne fut-il pas immédiatement rétabli? Les évêques n'ordonnèrent-ils pas aux catholiques soulevés en armes dans beaucoup de régions de renoncer à une guérilla que jusque-là ils n'avaient pas condamnée?

Il a été rappelé à diverses reprises, dans la *Revue catholique*, que les « accords » de juin 1929 n'ont provoqué en réalité qu'une immense illusion. L'évolution des événements s'est rapidement chargée de montrer que, si l'Eglise avait changé de tactique, le Gouvernement, de son côté, ne modifiait nullement la sienne et qu'il entendait donner pleine vigueur aux lois antireligieuses dont pas un iota n'avait bougé. Cette politique s'est manifestée à maints égards, et surtout par la faculté consentie aux législatures des divers Etats de limiter arbitrairement le nombre de prêtres autorisés à exercer le culte. On a moins parlé de la situation faite à l'enseignement religieux : c'est sur ce point que nous voudrions donner aujourd'hui quelques éclaircissements.

* * *

Tout d'abord, quels sont les principes légaux décrétés en cette matière par le gouvernement révolutionnaire? Ils sont très nets. La Constitution de 1917 proscribit, par son article 3, l'enseignement religieux de toutes les écoles primaires, quelles qu'elles soient. Les écoles libres sont expressément mises à cet égard sur le même pied que les établissements officiels. A l'école, même privée, ni cours de religion, ni indice confessionnel, tel est le précepte légal.

Cette agression envers les consciences faisait l'objet de l'un des principaux griefs de la résistance catholique et l'on escomptait qu'il serait dans l'esprit des « accords » de 1929 de la faire cesser pratiquement, ne fût-ce qu'en laissant dormir la loi, chose toujours si aisée sous un régime dictatorial.

On n'avait en effet pu obtenir à cet égard rien de formel. Dans la déclaration qui fait toute la base de l'arrangement — rappelons encore qu'il ne s'agit nullement d'une convention, mais d'une manifestation unilatérale du président — M. Portes Gil se bornait à dire : « En ce qui concerne l'enseignement religieux, la Constitution et les lois en vigueur prohibent formellement qu'il soit donné dans les écoles primaires et supérieures, officielles ou particulières, mais cela n'empêche que, dans l'enceinte des églises, les ministres de n'importe quelle religion puissent exposer leurs doctrines aux personnes majeures ou aux enfants de celles-ci qui y viendraient à cette fin ». Il n'y avait évidemment, dans de pareils propos, aucune concession, loin de là. On n'en espérait pas moins que sous ce texte draconien flottait une intention moins intransigeante et que le sort des écoles libres en sortirait amélioré.

Il ne fallut pas longtemps pour se rendre compte que le vent de tolérance que le baromètre officiel avait un moment annoncé ne se mettait nullement à souffler. Et l'on vit bientôt qu'au lieu de l'apaisement au prix duquel 20,000 catholiques avaient renoncé aux armes, la tempête se déchainait de plus belle.

Le 11 avril 1930, le président de la République, Ortiz Rubio, faisait officiellement connaître ses intentions par une circulaire aux gouverneurs des Etats qui composent la République fédérale. Il y était enjoint de rappeler aux présidents municipaux (les bourgmestres) leur devoir de « prendre toutes mesures utiles pour assurer le contrôle de l'application des lois sur les cultes ». Et le Président stipulait tout spécialement ceci : « Il a été souvent observé qu'un enseignement de caractère religieux était donné dans certaines écoles privées, et le ministère de l'Intérieur s'est vu forcé, pour ce motif, d'ordonner la fermeture de plusieurs établissements. C'est pourquoi les gouvernements des Etats et, dans son ressort, le ministère de l'Éducation devront recommander aux inspecteurs scolaires d'exercer la plus grande surveillance sur les écoles incorporées ou particulières, afin d'éviter pareille transgression ».

Si l'on a pu attribuer aux autorités locales maints excès envers les catholiques, sans pouvoir en conclure de façon certaine à la mauvaise volonté du gouvernement central, les dispositions du décret que nous venons de citer dissipent à cet égard toute incertitude. En fait d'enseignement, quand il s'agit de laïciser, le centre sait prendre désormais ses responsabilités et déclarer hautement que c'est lui qui opprime.

La tendance ainsi manifestée n'a fait que se confirmer, malgré les changements survenus dans l'équipe ministérielle de M. Ortiz Rubio. A la tête du département de l'Éducation est apparu un certain Narcisse Bassols, qui n'était pas une grande figure du parti régnant. La raison en est assez simple : c'est que Bassols est un renégat de fraîche date. Son père dirigeait jadis à Puebla de los Angeles une publication catholique; marchant sur ces nobles traces, Bassols fils commença à se distinguer par une campagne énergique contre le parti révolutionnaire; Obregon et Calles trouvèrent en lui un adversaire lors de leur candidature à la présidence. Depuis lors, ce beau champion s'est ravisé à suffisance pour être admis à l'honneur et au profit de siéger à côté de Calles dans un gouvernement révolutionnaire. Dans sa profession de foi, ce nouvel élève fait voir qu'il s'est assimilé à la perfection le langage en cours dans les milieux officiels du Mexique. « La religion, dit-il, n'est qu'un préjugé ». Et « la mort de ce préjugé est une conséquence automatique de l'éducation des masses; il suffit de montrer au peuple, par les rudiments de la culture, l'absurdité du préjugé religieux, pour qu'il tourne le dos à ses exploiters d'autrefois ». Le catholicisme, selon M. Bassols deuxième manière, est d'ailleurs le grand « obstacle qui s'oppose au salut des paysans et des prolétaires mexicains ». (Déclarations du 16 décembre 1931, citées par la *Epoca* du 4 mai 1932.)

M. Bassols s'est montré digne de la confiance mise en lui par ses patrons politiques. Devant la pastorale indignée de Mgr Diaz, rappelant aux pères de famille leur devoir, il a très officiellement haussé les épaules. « Nous ne tiendrons aucun compte, a-t-il déclaré, de la lettre pastorale par laquelle l'archevêque de Mexico engage les pères de famille à s'abstenir d'envoyer leurs enfants aux écoles secondaires dépendant du ministère de l'Éducation. Nous regardons cette pastorale avec une indifférence absolue ». (*Epoca*, 3 février 1932.)

D'un homme ainsi disposé, on pouvait s'attendre à la réglementation qui parut ensuite par décret présidentiel du 19 avril. Ce règlement, qui vise uniquement les écoles privées, déclare avec la plus entière franchise la guerre à toute instruction chrétienne. Quiconque doute encore de la volonté du gouvernement mexicain et de son énergie dans la poursuite de la déchristianisation n'a qu'à se pénétrer des principes de cet acte gouvernemental. Retenons un paragraphe de l'exposé des motifs : « Considérant que, pour garantir le caractère laïque de l'enseignement primaire particulier, il est nécessaire d'interdire aux ministres des cultes et aux membres des corporations religieuses d'y avoir aucune ingérence; qu'à cette fin il convient de réviser le règlement de 1926 en ce sens que ne pourront donner l'enseignement primaire les ministres des cultes ou les membres des corporations religieuses; qu'à défaut de semblable disposition, en effet, il est impossible que s'accomplisse le paragraphe 2 de l'article constitutionnel qui, pour garantir dans sa pureté l'orientation de l'éducation primaire, leur interdit d'établir ou de diriger des écoles primaires particulières, puisqu'il est évident que la disposition constitutionnelle tend à empêcher que ces personnes n'exercent une activité dans le domaine de l'éducation primaire élémentaire et supérieure... »

On ne s'étonne pas, après un tel préambule, de voir le décret

descendre jusqu'à des précisions comme celles que voici. Non seulement aucun ministre du culte, aucun membre d'une congrégation religieuse ne pourra faire partie du personnel enseignant, mais l'établissement ne pourra « avoir reçu, recevoir, ni se proposer de recevoir », pour son entretien, des fonds de la part de corporations religieuses (art. 4). De plus, la dénomination de l'école « ne pourra contenir aucune mention de caractère religieux » (art. 5). Tout est prévu : « Les écoles primaires privées ne comporteront aucun local destiné au service d'un culte; dans les salles de classe et autres dépendances de l'établissement il n'y aura ni inscriptions, ni décorations, ni peintures, gravures ou sculptures de caractère religieux » (art. 13). Un huissier fera-t-il avec plus de soin un état des lieux ?

Afin de museler plus efficacement encore l'enseignement libre, il est ensuite prescrit que les études faites dans les écoles privées et les certificats émanant de celles-ci n'auront de valeur officielle qu'à la condition que ces établissements sollicitent leur « incorporation ». Or, pareille faveur ne sera accordée que s'il est satisfait à quantité d'exigences administratives et si « les programmes, méthodes d'enseignement, systèmes d'épreuves finales, graduations de notes et manuels sont les mêmes que dans les écoles officielles » (art. 16).

Naturellement, le ministère de l'Éducation est chargé de veiller avec soin à ce que ce règlement ne reste pas lettre morte. Ce ministère, sans passer par aucun intermédiaire judiciaire, pourra frapper les délinquants d'une amende de 10 à 500 pesos et, dans les cas graves, l'établissement sera fermé. Ajoutons, pour l'intelligence complète de ce document, que outre la laïcité, il a pour objet la valeur pédagogique de l'enseignement et l'hygiène. Il exige notamment du personnel enseignant des écoles privées qu'il ait reçu la même préparation que celui des écoles officielles. Faut-il de satisfaire à des conditions préalables de ces divers ordres, l'autorisation d'ouvrir une école n'est pas accordée. Il y a là un vaste champ pour l'arbitraire ministériel. Cela n'empêche que, « à part cela », comme dit en termes délicieux l'article 3, les écoles privées « fonctionneront en toute liberté ». Qui songerait à en douter !

Voilà donc le régime instauré pour Mexico et le district fédéral par le gouvernement d'Ortiz Rubio. Il en est fier, si fier même qu'il le revendique ouvertement comme une œuvre collective. A une protestation fortement motivée de l'Union nationale des Pères de famille, qui contestait la légalité du règlement, le ministre Bassols répond qu'il est inutile de recourir à cet égard au président de la République, puisque celui-ci a signé le décret après ample examen; que les « éléments catholiques » mécontents « doivent comprendre que le Gouvernement fédéral dans son ensemble est l'auteur de la réglementation et qu'il la maintiendra jusqu'à ce qu'elle entre en pleine vigueur ». Sans doute, un recours resterait ouvert auprès de la Cour suprême de justice, mais que les catholiques le sachent une fois pour toutes : si le règlement était déclaré inconstitutionnel, l'Exécutif aurait immédiatement à sa disposition le concours du Congrès — le Parlement — pour assurer le plein accomplissement de l'article 3 de la Constitution. « Il y a deux moyens de lutter contre cet article, termine M. Bassols : c'est, ou bien de demander son abrogation, ou bien, chose plus facile, de faire mine de s'y conformer, tout en cherchant un moyen d'en éviter l'application. Le Gouvernement fédéral, comme il l'a dit maintes fois, ne contribuera d'aucune de ces deux manières à empêcher que s'accomplisse un précepte qui constitue un pas en avant dans l'œuvre de la rédemption spirituelle du Mexique. » (*El Universal*, Mexico, 28 juillet 1932.)

Tous les ponts sont donc coupés.

* * *

C'est dans cet esprit de guerre officielle et nullement de la tolérance prévue lors des « accords » de 1929 qu'il faut considérer les multiples attentats auxquels l'école chrétienne s'est trouvée en butte dans ces derniers temps. Citons-en quelques-uns, à titre d'échantillons.

C'est la fermeture, le 29 janvier 1932, à Maravatio (Michoacan) de deux écoles privées, parfaitement en règle avec la loi, décision qui laisse sur le pavé plus de cinq cents enfants. (*La Prensa*, Mexico, 2 février). C'est la fermeture, à Hermosillo, de dix-neuf écoles privées, à cause des exigences de la laïcité (*Época*, Mexico, 13 janvier); à Saltillo, du Collège de la Purísima, établi depuis

un demi-siècle, tandis que, dans la même ville, les autorités favorisent le Collège Robertson, un établissement protestant qui, grâce à cette protection, acquiert un grand édifice de quatre étages. (*Época*, 20 mars.) A Comitán (Chiapas), clôture forcée également d'un établissement de plus de trente années d'existence, où la plupart des hommes de la bourgeoisie avaient reçu leur éducation. A Queretaro, le 18 janvier dernier, c'est le Séminaire épiscopal qui tomba victime du caprice anticlérical et cela pour la bonne raison qu'il « s'était converti en un centre de propagande séditionnaire, puisqu'on y vendait des cigares du centenaire de la Vierge de Guadeloupe » !

* * *

Le venin antireligieux a-t-il cessé un seul instant de trouver libre cours dans l'enseignement public au Mexique? Probablement pas, mais une chose est aussi claire que le jour : c'est que cette passion se déchaîne à présent avec frénésie, sous le couvert des autorités les plus hautes.

Ceux qui donnent là-bas le ton, ce sont des personnages du calibre de ce Jenaro Angeles, chef du Département universitaire de l'Etat de Vera-Cruz, dont il faudrait reproduire en entier la circulaire aux directeurs des écoles secondaires, tant elle paraît dictée par un Homais de première souche. « Vous n'avez pas été, insiste-t-il, sans remarquer l'importance de la réglementation de l'article 130 de la Constitution; elle constitue une avance vers la libération de la conscience nationale, en anéantissant le fanatisme religieux qui a causé dans notre patrie des maux, si nombreux, si graves, si définitifs. Comme une haute marque du civisme et du libéralisme qui inspirent certainement tous vos actes, ceux du corps enseignant et des élèves de votre institution, vous devez organiser dans cette école, par tous les moyens en votre pouvoir, des conférences, des débats, des séances littéraires, en un mot, tout ce qui dépend de vous pour informer l'âme étudiante de toute l'importance que revêt cette réglementation. C'est à l'école, vous en êtes convaincu, que se modèle d'abord et dans ses bases l'intelligence de la jeunesse, afin que, parmi les siens et au delà, elle répande ensuite la bonne nouvelle; c'est ainsi que la conscience nationale, endormie et égarée par les conseils néfastes de la cléricaille (*sic*), réagira et entrera dans le cadre des aspirations populaires; nous offrirons ainsi le beau spectacle de l'Etat de Vera-Cruz, libéral de vieille date, donnant définitivement le coup de grâce au clergé, qu'il mettra à la place qui lui revient, c'est-à-dire parmi les choses oubliées, inutiles et nuisibles ». Pareil lyrisme serait d'un superbe vaudeville, s'il ne fallait y trouver, en réalité, une décision officielle de l'un des Etats du Mexique, en pleine année 1931. (*La Palabra*, 19 juillet 1931.)

Vera-Cruz marche visiblement, en effet, à l'avant-garde de la civilisation. Qu'on en juge par la littérature des maîtres d'école de Papantla : « Nous, maîtres libéraux de Papantla, nous associant à l'idéal du gouvernement de l'Etat qui a à sa tête cet astre de première grandeur, l'illustre citoyen Adalberto Tejeda, nous avons la foi inébranlable d'arriver à réaliser l'idéal géant de la défanatation nationale, moyennant l'action ample et résolue que nous nous proposons d'exercer à l'école, même si nous sommes la cible de fanatiques récalcitrants d'un modèle périmé... La vie que nous menons aujourd'hui est l'aube d'une ère nouvelle. Cette lumière, à son midi, nous permettra de voir clair et dans leur relief les traits de la sage nature. Notre campagne ne va point à emprisonner les cerveaux; elle est dirigée par un libéralisme bien compris; elle a pour base irréfutable le raisonnement scientifique et la psychologie la plus pure... » (*Omega*, 23 octobre 1931.)

Ne croyez pas que ce soient là trompettes creuses et cymbales retentissantes. Un homme positif comme le gouverneur de Vera-Cruz ne se paie pas de mots. Ce n'est pas pour rien qu'Adalberto Tejeda fut le bras droit de Calles durant la grande persécution de 1926. Ces exercices lui ont laissé un excellent souvenir. « Donnez des ordres, écrit-il au chef du bureau de l'Instruction publique, pour que, dans les écoles de votre département, on procède à faire écrire aux élèves dix articles anticléricaux par mois; ces articles seront publiés dans l'*Action révolutionnaire*, qui est annexée à la *Voix du Paysan* et qui aura une ample diffusion dans tous les centres scolaires ». C'est à cette injonction que correspond le factum du docteur Jenaro Angeles que nous venons d'admirer. Et c'est à cette besogne que sont attelés 90 % des instituteurs de l'Etat : mis en demeure de choisir entre leur emploi et la propagande irréligieuse, ils se sont engagés résolument dans les cohortes de

l'athéisme. (*La Palabra*, 9 septembre 1931.) Ils « travaillent » avec acharnement, et les journaux se font parfois l'écho des plaintes douloureuses de pères de famille qui voient leurs enfants forcés de subir constamment les harangues antireligieuses des maîtres et d'exercer leur fraîche orthographe et leur grammaire inexperte sur le thème de l'inexistence de Dieu.

Voilà qui dépasse la simple règle de laïcité que prescrit et sanctionne le gouvernement fédéral. Mais dans pareille voie, avec un peu d'enthousiasme, on est vite emporté!

Voyez donc, pour terminer, où en sont les maîtres d'école de l'Etat de Tabasco (celui qui oblige les prêtres à se marier, et où, par conséquent, aucun d'eux n'est autorisé). Ils s'en expliquent avec toute la netteté désirable dans la revue *Redencion*, l'organe du gouverneur Garrido Canabal. Voici, selon ces pédagogues éclairés, quel est le but de « l'école rationaliste » dont ils font déjà l'expérience :

« Premièrement, disparition des religions, c'est-à-dire du surnaturel. Guider l'homme, dans le domaine de ses facultés mentales, par la seule raison et organiser son existence d'une manière adéquate pour manier ses forces naturelles et les mettre au service d'une vie toujours plus parfaite et élevée, au profit de la société.

« Deuxièmement, destruction de toutes les superstitions et des vices qui diminuent la volonté, mutilent l'intelligence et atrophient le dynamisme des organes vitaux.

« Troisièmement, éduquer l'enfant pour la lutte dans le domaine de l'action, d'accord avec l'idéal social de l'époque où il vit.

« Quatrièmement, pratiquer la morale sous ses aspects multiples et faire de la fraternité universelle la dynamo qui pousse les intelligences vers une vie plus juste, plus humanitaire, où il n'y ait ni exploités, ni exploités. »

Nous avons tenu à citer ce programme en entier pour faire ressortir l'identité d'idéal et même d'expression que ce primarisme bouffi manifeste avec la propagande bolcheviste des sans-Dieu. Ici et là, c'est la même libération, à la fois, de la croyance en l'au-delà et de la morale familiale, le tout sous le couvert d'une bonté sans limite.

Du moins saura-t-on, après les quelques exemples que nous venons de retenir des décisions et arrêtés les plus officiels, les plus récents, les plus effectifs du gouvernement mexicain, ce qu'il faut penser des diplomates qui répondent aux protestations du Saint-Père en assurant que jamais il n'est entré dans les intentions de la République fédérale de molester en aucune manière le catholicisme ni de décréter contre lui la moindre persécution. Ortiz Rubio, il est vrai, vient d'être victime d'un coup de ses amis; il a quitté la place. Mais l'un des premiers actes de son successeur, M. Rodriguez, a été de déporter aux Etats-Unis le délégué apostolique Mgr Ruiz y Flores, pour punir le Pape d'avoir osé parler du Mexique. Le temps se maintient!

GIOVANNI HOYOIS.

Le siège de Paris⁽¹⁾

Paris condamné

Le 23 octobre 1870, le préfet de police est allé chez le général Trochu pour lui dire que Paris s'irrite de plus en plus, que la Garde commence d'en avoir assez.

— C'est Tamisier, dit Trochu, qui n'a pas sur elle assez d'influence.

Il faudrait à Trochu un homme qui puisse la tromper par un air froid et préoccupé et qui cependant soit résolu à ne rien faire. Il demande :

— Qui mettre à la place de Tamisier? Vous avez quelqu'un?

— Un marin, général; les marins sont adorés de la population; Paris aime les choses neuves et originales, spirituelles; choisissez un marin, il conduira la garde nationale où vous voudrez, je vous le jure.

Trochu réfléchit avec application :

— J'en connais bien un, dit-il très intelligent, qui nous irait de tous points, mais il est encore plus *clérical* que moi! Puis il parle d'aller planter ses choux quand tout ira bien, dans quelque coin de la France.

C'est à pleurer. Trochu pourtant en reste là, congédie le préfet, ne prend pas de décision, Tamisier ne vaut rien. Cependant on le garde. Tout cela d'ailleurs n'a pas d'importance. Un jour comme il dit tout ira bien (lisez : *Paris sera pris*). Mais Paris commence à l'appeler un entrepreneur de lanternes, et il ajoute que c'est pour cela que Rochefort l'admire tant.

Le 25 octobre Trochu raconte des histoires au conseil, se prétend informé que des travaux sont entrepris par les Prussiens aux approches de Versailles et dans Versailles même pour défendre cette ville à outrance.

— Les Prussiens savent, dit le général que Paris est imprenable, et ils ne se préparent point à le prendre, mais à lui résister : il entre dans mon plan...

Là-dessus tout le monde dresse l'oreille et le général poursuit : — Il entre dans mon plan, messieurs, de ne pas faire de petites attaques. Je sortirai avec cent mille hommes bien formés, trois cent cinquante canons, qui seront prêts plus tôt que je ne l'espérais... Nous laisserons Paris avec soixante-dix mille hommes de troupes, deux cent mille gardes nationaux, et nous entrerons en campagne.

Sa main légère coupe la fumée bleue des cigares. Autour de lui les avocats trouvent cela tout naturel. Et comme la séance vient d'être levée, M. Trochu raconte maintenant qu'aujourd'hui il a fait, — comme presque tous les jours, messieurs, — sa petite promenade démocratique et sociale; il a visité les bastions, et, en sortant de Romainville, il est revenu par Belleville. Des centaines de gamins l'entouraient en criant : « Trochu! Trochu! » Toutes les femmes, tous les hommes sortaient des maisons et l'acclamaient. C'était un enthousiasme indescriptible.

— Messieurs, ajoute le général, on criait aussi beaucoup : Vive le gouvernement de la Défense! Mais, écoutez donc, voici le plus beau. Une femme, grande, à l'air solide et hardi, les bras nus, saisit tout à coup la bride de mon cheval, et me dit, en se tapant la poitrine : « Voilà comme nous sommes *fichus*, mais comptez sur nous ».

Trochu, tournant de tous côtés sa tête d'alouette, pérorait ainsi dans le cercle des avocats. Autour de Paris 200,000 Allemands piochent sous la lune et M. de Moltke sous la lampe étudie ses cartes.

* * *

Donc, le 3 décembre voilà les généraux vivants et vaincus qui méditent dans le bois de Vincennes. Trochu est revenu au Louvre. Les gamins appellent Ducrot : *Ni l'un ni l'autre* parce qu'il n'est revenu ni mort ni victorieux. Et quand un cocher veut blaguer un camarade paresseux, il lui crie : « Va donc, eh Trochu! » Dans les rues on rencontre des hommes des nouvelles compagnies de guerre. Capotes de drap noir vert ou marron; plus de bordure rouge au képi; tout cela plein de courage et ne demandant qu'à marcher; soixante-deux bataillons sont prêts, paraît-il, dont quarante-cinq ont déjà reçu leur équipement complet. Si ces cinquante mille hommes avaient été en ligne le 29 novembre, ils auraient forcé la victoire. Mais le Gouvernement est comme les carabiniers de l'opérette; il arrive toujours trop tard.

* * *

Le 6, Paris reçoit un mauvais coup au creux de l'estomac, M. de Moltke juge utile de nous informer que l'armée de la Loire a été défaite, le 4, près d'Orléans et que cette ville vient d'être réoccupée par les troupes allemandes. Si nous avions quelque doute, M. de Moltke offre de mettre à la disposition d'un de nos officiers un sauf-conduit pour aller et revenir. Le général Trochu remercie et refuse. Et le public approuve Trochu.

M. de Moltke, se dit-il, veut nous décourager? Il en sera pour ses frais. Admettons que la dépêche soit exacte. Ce n'est pas le fait d'y aller voir qui changera rien aux choses. Et les Parisiens, songeant que le monde entier a les yeux fixés sur eux, se mettent une barre de fer dans le dos et jurent de défendre leur ville jusqu'à la mort.

* * *

(1) D'un volume à paraître chez Grasset, à Paris.

Seulement, ils sont de moins en moins satisfaits de leur gouverneur. Le général Ducrot leur a dit à la fin de novembre que l'ennemi avait envoyé sur la Loire « ses plus nombreux et ses meilleurs soldats » ; ils demandent si l'on attendra pour intervenir que Chanzy soit écrasé, que le « cercle de fer » établi autour de la ville soit renforcé? Qu'il n'y ait plus de blé dans les magasins? Et toujours le même propos éclatant de bon sens : « Avons nous tout à perdre en attendant? Pourquoi ne se bat-on pas? »

Ils raisonnent. Le plan primitif du général Trochu était de sortir par le Nord; ce plan, il l'aurait sacrifié aux instances de Gambetta qui avait conçu l'espoir de nous rejoindre par le Sud. En effet, en rapprochant les dates de nos opérations en avant d'Orléans et de notre sortie du 30 novembre, on constate l'apparence d'un accord. Et Champigny pourrait n'avoir été qu'un immense effort pour tendre la main à l'armée de la Loire.

C'est d'ailleurs pourquoi on comprend mal que ce jour-là Trochu n'ait pas poussé à fond. D'autant que toutes les nouvelles de décembre sont mauvaises. Les Prussiens auraient occupé Rouen, menaceraient Bourges, M. de Moltke dirait donc vrai pour Orléans. D'ailleurs, la délégation s'est retirée de Tours à Bordeaux, signe que l'invasion s'étend. Paris reçoit tous ces coups sans mollir. Rien pour le remonter, sinon de temps en temps un télégramme de Gambetta, plein de propos ensoleillés, de bonnes phrases chaudes qui font rêver Paris.

Avec la misère, tout un monde de prêcheteurs et de prêcheteuses, monte d'on ne sait quelles ombres comme la vase du fond d'un étang. La cape espagnole et le gilet rouge se portent dans ces milieux. Les mobiles regardent avec des yeux ronds. Ils parcourent les cantonnements, parlent de fonder des clubs. Les plus grotesques amusent les hommes et filent tôt ou tard sous les huées, mais beaucoup sont singulièrement adroits. Et puis leur travail est si facile. Car les soldats meurent de froid dans les tranchées, aux avant-postes, faute de couvertures et de peaux de mouton. Ils ont des culottes trop minces, des souliers de carton. Les civils ne sont pas moins malheureux; le bois est rare; ni chandelle ni feu; du verglas dans la rue, on grelotte dans l'ombre. Et les mains dans les poches, on bat la semelle autour d'orateurs de carrefour.

Tout va à vau-l'eau. Le génie civil avait entrepris de multiplier les parallèles; on ne les continue pas. Les terrassiers chôment; on se garde bien de les employer; les outils restent là par tas monstrueux, et les ouvrages sont à peine ébauchés. Sur le plateau d'Avron les travaux ne marchent pas. Prétexte : on ne peut travailler, remuer, creuser la terre durcie. A Paris, les chirurgiens se lamentent. Presque tout ce qu'on put ramasser de blessés succombe. La pourriture d'hôpital enlève tout. Ils sont trop serrés; on se met à construire de nouveaux baraquements. Il est bien temps...

* * *

Brusquement, le 21 décembre, à 2 heures du matin, le rappel bat dans tous les quartiers; des silhouettes d'hommes armés surgissent de toutes parts, au cri des portes qui s'ouvrent. Cris, appels, bruits d'armes et ces rassemblements tumultueux chez les marchands de vin, autour d'une misérable lampe tandis que se choquent les verres. Beaucoup de Parisiens se doutaient de la chose, si bien que pas mal ne se sont pas couchés. A peine si on a le temps de manger un morceau, de boire encore un coup, d'y aller d'une embrassade que la colonne passe, précédée des gardes sédentaires qui tiennent à faire un bout de conduite aux camarades. Et sur les flancs, bien entendu, la nuée des femmes et des enfants. Tambours. Clairons. Du vin, encore du vin. La colonne se rompt, se reforme. Un ciel uni comme un miroir. Il fait un froid à tout geler, les oreilles et le nez. Encore du vin. A chaque bistro il faut bien dire bonjour, au revoir. Sait-on jamais! D'autres colonnes passent à la traverse. Profitons-en. Qu'est-ce que c'est? Des chevaux... de la cavalerie, des ambulances (ah! il en faut, parbleu), du train. Et des canons... Bravo!... Ça sera une bonne journée pour l'artillerie, dit un sentencieux qui écoute le roulement, sourit et regarde le ciel. Des femmes porteuses de falots s'en vont regarder, dix, vingt, cinquante hommes à la file, pour reconnaître leur mari, leur garçon, l'embrasser une dernière fois. — Ça n'est pas moi. — Et les rires. Les plaisanteries. A la fin, elles crient le nom qui meurt dans la gouaille. Va voir pêcher à la ligne un amour dans cette foule... L'homme est perdu dans le troupeau.

Vers 6 heures du matin, la tête de colonne s'appuie sur la baricade de l'avenue de Vincennes, en avant des deux monuments

de l'ancienne barrière, et se déploie sur le chemin de fer de Vincennes qui coupe la route en cet endroit. Alors les sédentaires rompent les rangs et serrent les mains des camarades. Simplement, calmement. Sans cris. Déjà des officiers accourent du côté de Vincennes guider les bataillons de marche. Les rangs se reforment. L'armée s'ébranle vers l'ennemi.

* * *

Trochu, le 20 au soir, avait quitté le Louvre pour se mettre à la tête de l'armée. Il avait cherché un effet de surprise. Plus tard on devait raconter que malgré les précautions prises, malgré le soin qu'eut Trochu de remettre à son état-major des ordres cachetés qui n'ont été ouverts que le 21 au matin, l'ennemi avait été informé du mouvement projeté assez à temps pour masser des troupes en grande quantité sur ses positions de nord-est. Ces troupes on ne les vit pas, et comment aurait-on pu les voir? Où M. de Moltke aurait-il pu les prendre? Il avait deux cent mille hommes et devait tenir un périmètre de soixante-dix kilomètres. Non. Il faut proclamer que l'idée de Trochu était juste et que le problème se posait bien ainsi : garder mon intention secrète, garder secret le choix du lieu jusqu'au dernier moment, faire sortir brusquement une masse d'hommes et tout emporter.

Ici, première erreur de Trochu. Au 20 décembre, il dispose de plus de 300 000 hommes, sans compter la garde sédentaire. De toute évidence, il faut faire occuper les forts par les marins, troupe solide, jeter les 100 000 hommes des régiments de marche et les corps francs dans les tranchées et les petits postes, et précipiter 180 000 hommes en six corps d'armée sur un point. Trochu se gardera bien de faire cet effort; il le réduira de moitié.

Seconde erreur : loin de multiplier les difficultés à Champigny (passage de la Marne), loin de chercher le combat sur un point où cette masse ne peut se déployer (Buzenval), il faudra chercher comme champ de bataille une étendue assez vaste : on en voit deux, soit le sud vers Châtillon où l'on a cet avantage de menacer directement Versailles, soit le nord-est où l'on occupe déjà le plateau d'Avron et où toute offensive est permise entre Avron et Saint-Denis. Lors de la bataille de 20 décembre Trochu choisira ce second champ de bataille et il aura raison. Mais alors il faut faire donner toute la masse. Or, il a réduit sa masse d'attaque. C'est alors folie que d'élargir le champ de bataille.

Troisième erreur. Il faut, ayant réuni la masse d'hommes la plus importante que l'on pourra et l'avant amenée sur le champ de bataille le plus facile que l'on ait trouvé, attaquer d'emblée et furieusement, tout finir en quelques heures. Trochu au contraire va lambiner.

* * *

Assurément la troupe qu'il jette hors des remparts n'est pas de premier ordre. La discipline est loin d'être parfaite; beaucoup d'hommes n'ont pas de couvertures; les officiers n'ont pas de cartes ou plutôt on leur a distribué des bords du Rhin qu'ils ont froissés, furieux, mais tout ce monde est plein de courage, on a le droit de compter sur la masse et aussi sur la puissance du feu, — car on a des munitions, — on peut emporter le morceau.

Et puis il fait froid, mais on se bat bien par le froid. L'artillerie roule bien, les difficultés de charroi sont réduites au minimum. L'ennemi n'a pas été averti. Et une série de diversions l'ont retenu, le retiennent vers Buzenval et vers le sud. Que le chef ait la volonté de vaincre, qu'il indique à son armée un but précis et dans ce champ de bataille de quarante kilomètres, le destin peut se décider pour les Français.

Or Trochu va donner un ordre : il va lancer les marins sur le Bourget : il y aura là un combat sanglant, l'enlèvement du village, puis la contre-attaque et on perdra tout. Les marins, dit un mémorialiste, ne se sont pas servis d'une seule cartouche ce jour-là. Il a l'air de trouver cela parfait. Dans l'ensemble, à part ce choc, et quelques autres chocs violents, mais locaux, tout se réduit à un duel d'artillerie.

Pendant toute l'action, l'infanterie est restée à l'abri sur le versant ondulé, en arrière de Drancy, sur la longueur du Bourget à Bondy. Les faisceaux sont formés; les soldats crevés de froid, les marins dans leur couverture qu'ils portent repliée sur la poitrine, battent la semelle désespérément.

Trochu va, vient, examine, se fait acclamer. Il est devant Drancy, à 10 heures, gagne au galop vers la Suiferie, suivi de son

état-major; de là, à environ 1000 mètres du parc, il dirige à ce qu'il dit les opérations. On voit, sur un ordre du général, de l'artillerie arriver, mettre en batterie, tirer. L'ennemi répond. Les heures passent. Un instant le général se trouve sous le feu d'une batterie ennemie tandis qu'il suit à la lunette les évolutions d'une troupe d'infanterie. Impassible, il essuie quelques volées d'obus et continue son chemin au pas. Hé! il est brave, c'est entendu. Mais il ne s'agit pas d'être brave, il s'agit de commander! Toujours le même esprit de vainqueurs d'Arabes, de vieux durs à cuire, de colonels. Il est brave, mais ayant quatre cent quatre-vingt mille hommes dans Paris dont cent cinquante mille sous la main, il ne donne pas un ordre, et l'assaut donné au Bourget mis à part, ne monte pas une attaque. Rien.

A 1 heure, le général s'éloigne, galope derrière on ne sait quelle vague rêverie. La bataille est finie. Un peu plus tard, vers 3 heures, les mobiles et les gardes nationaux qui depuis le matin travaillaient à faire des tranchées entre le Bourget et Drancy cessent leur travail.

* * *

Trochu ne croyait pas à l'armée nationale. Homme de métier il croyait à l'armée de métier. Et l'armée de métier était dans les prisons allemandes. Le Français, le Parisien n'étaient pas de son avis. Ni le faubourg, ni la Garde Nationale, ni la mobile qui tous voulaient la guerre révolutionnaire. Gambetta comprenait ce qu'il y avait à faire. Flourens aussi dans sa folie. Trochu, non. Pas plus que le plus grand nombre des officiers.

La troupe savait bien que vers 4 ou 5 heures, « heure militaire », on les verrait froter les mains, on les entendrait dire : « Allons, la journée est finie... » et ajouter : « Oh! ce que nous en faisons, c'est pour détendre les nerfs des Parisiens ». Au fond, ce Trochu était un bon homme. Il sortait à Champigny le 20 décembre ou à Buzenval parce que Paris n'aurait pas admis que l'on ne sortît pas; il attaquait s'il ne pouvait faire autrement; sinon il faisait quelque bruit avec son canon et il restait là; à quoi bon verser le sang?

Sous les obus

Le 2 janvier 1871, une grande partie des journaux s'élèvent avec violence contre l'inaction du général Trochu. C'est l'instant d'agir, lui dit-on. Déjà le pain a manqué dans certains quartiers et on parle de le rationner. Le vœu de la population est qu'on agisse au plus tôt; il faut en finir par un coup d'audace! Honnêtes duel d'artillerie et petites fusillades, on ne peut pas toujours en rester là.

Les clubs s'agitent beaucoup. Le 3, l'énerverment augmente. On avait annoncé au Gouvernement une manifestation pour la nuit du 2 au 3 ou pour le 3 à l'Hôtel de Ville. Il ne s'est rien produit. Cependant on devine une insensible houle. Le 4, Montreuil et Bondy ont été passablement maltraités et le fort de Nogent, à lui seul, a encaissé douze cents obus. Tout cela dans l'ordre, mais on sent que les Prussiens mijotent quelque chose. Le 2 ils avaient fait sauter la tour aux Anglais sur le plateau de Châtillon, elle devait les gêner. Mais en quoi? Oh! ce Trochu qui ne fait rien! Le murmure de Paris devient grondement.

* * *

Le 5 vers 7 h. 1/2 du matin, les rares Parisiens déjà réveillés se frottaient les mains devant une superbe journée d'hiver sans vent ni neige comme devait dire Guillaume I^{er}. Une petite brume dérobait encore aux yeux les hauteurs de Châtillon. Mais voici qu'elle est traversée soudain de leurs rouges. Bon! c'est Vanves et Issy qui rejoignent. Messieurs les Prussiens commencent tôt. Puis vers 8 heures, c'est Meudon qui crache et déjà les hommes des forts rentrent la tête dans les épaules quand voilè le chuintement dont ils ont l'habitude qui se fait plus lent et plus long. Les obus passent par-dessus les ruines où ils nichent, filent, dépassent, mais oui, le rempart et l'écrasement retentit en pleine ville. Les Prussiens bombardaient Paris. Là-dessus les Parisiens se mettent à courir d'une rue dans l'autre et ceux qui sont au lit jaillissent aux fenêtres... La fourmière s'agite; grouillement d'êtres noirs... Et tout à coup, rue de l'Ulm, rue Gay-Lussac, rue de Lourcine, boulevard Saint-Michel, rue de l'Arbalète, les obus arrivent avec des cris aigus; ils tombent sur le toit, abattent les cheminées, crèvent

les murs; démolissent les mansardes, éclatent sur les trottoirs, crevant dans un étourdissant fracas les vitres des boutiques. Les ardoises dégringolent, les passants fuient; à l'École normale, le plancher de la salle d'ambulance s'effondre; à l'École supérieure de Pharmacie, la fille du jardinier Drevaut a la tête emportée, sa mère est elle-même renversée et ses vêtements prennent feu. Gens qui ne savent pas, ne comprennent pas, se jettent sous l'obus. Un cadavre barre chaque rue.

Au moment où commence le feu, le gouverneur est sur le point d'adresser aux habitants bombardés une proclamation des plus touchante. Cette proclamation a déjà été composée à l'Imprimerie Nationale et tirée en épreuve. Elle doit être affichée le 7 janvier. Le général Trochu y manifeste sa confiance dans la justice divine. Il écrit quelque chose comme ceci :

— Je suis croyant. Si les Prussiens ont commencé le bombardement pendant la neuvaïne consacrée à la patronne de Paris, c'est que Dieu veut leur laisser mettre le comble à leurs forfaits de tirer un châtimement exemplaire...

— Diable, pense M. Jules Favre, cet animal-là va nous couvrir de ridicule.

Et il élève un amical veto. C'est qu'il faut compter avec les faubourgs.

* * *

L'Allemagne, impatiente de voir finir la guerre et profondément irritée de la résistance de cette ville qu'elle nomme avec Guerrazzi le Temple de la Volupté ou encore la Babylone moderne, l'Allemagne a maintes fois, avec énergie, réclamé le bombardement de Paris. Mais on dit que jusqu'à ce jour, la pieuse reine Augusta n'en voulait pas entendre parler. M. de Bismarck a même paraît-il, plusieurs fois répété à des étrangers qu'il ne bombarderait point Paris et laisserait à la famine le soin d'ouvrir à l'armée allemande les portes de la ville assiégée. Et Bismarck était sans doute sincère en disant cela dans le cours d'octobre ou de novembre. Mais cette diablesse de ville tient tout de même trop longtemps.

D'abord les Prussiens ont paru; la Ville s'est mise en état de défense. Ils ont bloqué ce grand corps; Paris n'a pas bronché. Ils l'ont affamé; Paris a serré d'un cran sa ceinture; ils ont laissé entendre : — Nous bombarderons. — Voyons un peu, a répliqué Paris. C'est trop d'entêtement, il faut bombarder. Et puis l'Allemagne ne veut plus attendre. Il y a d'ailleurs une raison militaire à ce qu'on précipite le bombardement; c'est que l'état-major prussien est obligé de masquer l'affaiblissement numérique de l'armée de siège. Dans les premiers jours de janvier, le 1^{er} corps bavarois (von der Thann) réduit, par la campagne d'Orléans, de 30,000 à 5,000 hommes, est venu relever devant Paris le 2^e (Hartmann) fort de 20 à 22,000 hommes envoyé d'urgence au prince Frédéric-Charles. D'autre part, la manœuvre de Bourbaki dans l'Est a forcé M. de Moltke à enlever un corps tout entier, le 2^e (Fransecki) à l'armée de siège pour l'envoyer à Nancy. Ainsi, du 25 décembre au 5 janvier, l'armée de siège s'est affaiblie de 40 à 50,000 hommes. Réduite à moins de 200,000 hommes, elle ne constitue plus qu'un cordon étiré sur soixante-dix kilomètres. La ligne d'investissement ne compte que trois hommes au mètre. C'est la condamnation de Trochu.

* * *

Dans le premier instant, on peut croire que le résultat que cherchaient les Prussiens va être obtenu; sous le bruit incessant tantôt sourd, tantôt déchirant, dans l'attente d'une mort que l'on prévoit affreuse et que l'on attend à chaque coin de rue, l'âme de Paris craque. Ce sont des terreurs et des fuites, et presque une panique où tout un peuple tourne en rond aux cris des femmes et des enfants. Mais les badauds entrent en ligne, et le jeu commence. On avance l'oreille tendue. Au moindre sifflement on se jette sous une porte, on tombe à plat ventre. Et là-dessus un bout de chanson, une parole de défi. Les gamins font mieux! Ils guettent les obus au passage pour se précipiter ensuite sur les débris de fer ou de plomb encore brûlants. On les voit se jeter sur l'explosion. Au troisième obus, c'est un jeu. A midi, c'est un commerce. A 5 heures, place de l'Observatoire, le prix des morceaux d'obus varie de 50 centimes à 2 francs. Traversant une place un témoin entend un de ces gavroches éternels dire à son camarade :

— Je te dis qu'elles tombent de ce côté-ci, les obuses! Tu vois bien les trous, c'est le bon endroit!

En même temps, retentissent d'étonnants discours, à faire crever de rire parfois.

— Au coin de la rue, un obus a coupé un chien en deux.

— Et la pauvre M^{me} Lesuisse, la cantinière du 146^e, dites donc... Tuée dans son lit.

— Les Prussiens sentent qu'ils sont perdus. C'est du désespoir à présent.

Il y a même des gens qui prétendent que ce n'est pas un bombardement sérieux et que les Prussiens veulent seulement nous intimider. D'autres qui affirment qu'ils vont s'en aller.

— Comme ils ne peuvent pas emporter leurs munitions, ils vidant leurs caissons sur nous. C'est un mauvais moment à passer.

A Saint-Etienne-du-Mont, les Parisiens sont venus en masse devant la chaise de sainte Geneviève, patronne de Paris. Ils allument des cierges, prient, songent à Attila. Peut-être Dieu fera-t-il encore une fois un miracle, frappera-t-il Guillaume, enverra-t-il la peste aux Prussiens... Les obus cependant continuent leur œuvre, crevant les toits, écornant les maisons, saccageant les trottoirs, brisant les tombes du cimetière Montparnasse, tombant jusqu'à Auteuil. Sous cette pluie, les bonnes gens de Montrouge, de Montparnasse et du Quartier Latin décampent, tandis que ceux du centre et de la rive droite viennent voir et se font tuer en badaudant.

Les bombardés ont empoigné tout ce qui leur est tombé sous la main, ils ont entassé tout cela sur des haquets et des voitures à bras, et en route. Mais certains, la tête troublée, filent avec, à la main, le premier objet venu : une cage d'oiseau, une pendule en zinc, un bouquet de fleurs artificielles. Tout cela passe les ponts en parlant d'une pluie de fer et de feu, se jette dans les églises, sous les voûtes des marchés couverts. Les caveaux du Panthéon sont en un clin d'œil remplis d'une foule de pauvres et de femmes effrayées, traînant leurs matelats à carreaux bleus, se pressant dans les escaliers, mesurant de l'œil la solidité des voûtes. On réquisitionne aussitôt sur la rive droite les logements des personnes absentes; les meubles sont poussés dans un coin et, allez donc, les réfugiés s'installent. La charité privée fait le reste et M. de Rothschild distribue des vêtements. On se tire de tout, pensent les Parisiens.

Dans cette foule tout de même épouvantée, les histoires les plus navrantes circulent. Une mère en rentrant chez elle n'aurait plus retrouvé que les cadavres de ses deux enfants. Au quatrième étage d'une maison, une famille aurait été broyée, le père, la mère, la nourrice, sauf une petite fille de dix mois qui est restée suspendue dans son berceau à quelques millimètres du précipice ouvert par l'obus.

Le soir du 5, on espère un moment que le bombardement va cesser avec le jour. Mais il continuera toute la nuit. Paris retient son haleine pour écouter. A 9 heures, le long des quais, le silence est extraordinaire. Ni voitures, ni passants. C'est le dégel, le ciel est noir, les rues sont boueuses, humides, glissantes. Dans ce décor, lugubre jusqu'au dramatique, quatre bruits se succèdent à l'oreille des bourgeois attardés : les coups de départ de nos pièces, nets, et que suivent une vibration courte; les sifflements plus ou moins prolongés des obus prussiens qui rayent le ciel déchirent l'air; les éclatements brusques, parfois foudroyants quand ils sont proches et suivis d'une dégringolade de pierres de vitres ou d'ardoises; le martèlement du pavé de Paris qui résonne comme un monstrueux tambour.

* * *

Le soir du 5 janvier, par belles affiches posées un peu partout Trochu a proclamé :

Le bombardement de Paris est commencé.

L'ennemi ne se contente pas de tirer sur nos forts, il lance des projectiles sur nos maisons, il menace nos foyers et nos familles.

Sa violence redoublera la résolution de la cité qui veut combattre et vaincre.

Les défenseurs des forts couverts de feux incessants ne perdent rien de leur calme, et sauront infliger à l'assaillant de terribles représailles.

La population de Paris accepte vaillamment cette nouvelle épreuve. L'ennemi croit l'intimider, il ne fera que rendre son élan plus vigoureux. Elle se montrera digne de l'armée de la Loire qui a fait reculer l'ennemi, de l'armée du Nord qui marche à notre secours.

Vive la France! Vive la République!

Cela n'est pas mal dit et les bonnes gens qui commencent à manquer de pain et ne peuvent pas dépenser leur poudre auront au moins de la bonne prose à se mettre sous la dent. D'ailleurs le peuple se moque des proclamations comme des obus. A mille pas, à cent pas des explosions, sur les boulevards, la population pour peu qu'un rayon de soleil éclaire la rue plonge dans l'insouciance et marche dans la joie.

Les capitulards

Les coups de fusil tirés de la place ont fait une victime; ceux tirés des fenêtres de l'Hôtel de Ville en ont fait vingt-trois; le peuple de Paris ne veut plus entendre parler de ceux-ci. — On a tiré! dit-il, sur une foule désarmée, sur une foule qui demandait à ne pas capituler. Les pauvres gens crient : — Comment! nous avons eu de la peine comme des chiens, nous avons crevé de faim, nous nous sommes fait sept ou huit fois casser la figure pour qu'on nous mitraille, nous, nos femmes, nos enfants, quand on refuse de tuer les Prussiens! Les officiers de la garde nationale sont atterrés. Tirer sur le peuple, on a fait tirer sur le peuple... Et toujours ce bruit que Vinoy n'a voulu que fermer la bouche aux protestataires et qu'il imposera la capitulation à coups de fusil. Les gardes vont et viennent, ne sachant plus quel parti prendre, hésitant entre la trouée et l'assaut à Trochu. Les femmes sont folles de rage. Paris, comme un grand chaudron de sorcière, bout dans la nuit.

Le pire, c'est que trop d'officiers de l'entourage du gouvernement ou du gouverneur trouvent cela fort bon et l'avouent. On cite un capitaine d'état-major qui a dit tout haut dans un café, en se frottant les mains : « Eh! eh! Vinoy n'a pas tardé à faire sa petite affaire! »

Hé oui, la petite affaire dont Paris ne veut pas. Mais les bonapartistes sont les plus heureux des hommes et M. Picard, ministre de l'Intérieur, leur est acquis. Il ne dédaigne pas de monter lui-même la tête aux soldats, aux mobiles, aux gardes nationaux. Le 23, des gardes nationaux de garde dans la cour du ministère de l'Intérieur voient venir à eux M. Picard lui-même qui leur dit : « Messieurs, vous avez appris l'horrible attentat... Vous avez des cartouches, n'est-ce pas?... Vous savez qu'il n'y a plus de vivres que pour huit jours? » Les gardes nationaux tournent le dos, paraît-il à M. Picard. Mais M. Picard est patient; il recommencera. Ce qu'il lui faudrait, c'est que le peuple de Paris se soulève en longs cortèges misérables et défile devant l'Hôtel de Ville en criant : La Paix! La Paix! Mais le peuple de Paris demeure méditatif et sombre et s'il se levait et se mettait à crier, ce serait pour répéter une fois de plus : La Trouée! La Trouée! ce cri terrible qui fait se boucher les oreilles aux capitulards.

* * *

Il n'y a pas que les faubouriens pour penser ainsi. Les marins des forts, les artilleurs, tout ce qui tient depuis des semaines sur ces grands vaisseaux à demi rompus par la tempête des obus que sont les forts, tout ce monde noir et brûlé de poudre, harassé, brisé de faim et d'insomnies, dresse sa fureur sur les ruines sanglantes et fumantes, remplit les sacs de terre, creuse des tranchées nouvelles, lâche une bordée, hisse à nouveau le drapeau abattu et gueule et gueule et gueule qu'on ne capitulera pas.

Le Gouvernement convoque quarante-six colonels ou commandants de la garde nationale. « Tout est fini, leur dit-il. Il n'y a plus qu'une chose à faire : maintenir l'ordre. Le gouvernement compte sur vous. Il faut faire entendre à la garde nationale, avec *finesse* et *habileté* , qu'il n'y a plus de vivres. » En somme, il faut tromper ce brave monde. L'un de ces officiers le colonel Germa, leur jette sa démission par la figure, rentre chez lui comme un fou, court chez tout ce qui ne veut pas capituler, cherche un moyen d'étrangler le Gouvernement.

Des femmes du monde, des bourgeoises se mettent à rêver à quelque acte de folie un peu grand. Seulement Picard et Trochu sont si petits! Etre la Charlotte Corday de M. Picard ou de M. Trochu? Méchant rôle. Et cependant? Le vieux général Tripiet, général du génie, croit qu'on devrait tenter un coup d'audace. Et beaucoup d'officiers, de soldats, de gardes nationaux sont de son avis. Mais le Gouvernement s'y oppose. Comment tenter rien sans d'abord avoir renversé le Gouvernement?

— Renversons-le donc, disent vingt mille conspirateurs surgis de tous les coins de Paris.

Mais ici l'on se heurte à Vinoy qui fait promener des affûts, des canons, des boulets, des obus sur le boulevard. Comme s'il voulait prouver qu'il a de la mitraille à revendre. Ces processions militaires prouvent aussi que l'on se rend sans avoir épuisé les munitions. Mais pas plus que Bazaine à Metz, Trochu ne s'occupe de cela. Les redingotards qui l'entourent en ont assez des bombes et du pain bis. Ils lui font signe : Qu'on en finisse!

Les clubs s'échauffent, tempêtent. On ferme les clubs. Le Réveil de Delescluze et le Combat de Félix Pyat poussent à la révolte. On les supprime. Et le nombre des conseils de guerre est porté de deux à quatre. Vinoy ne regarde plus vers le dehors. Les faubourgs n'ont qu'à bien se tenir.

* * *

Cependant les braves gens qui sont en ligne continuent de se battre. Le feu de nos marins du 7^e secteur a fait sauter une poudrière à Châtillon. Devant Charenton, à Blancmesnil, à Epinay, les Prussiens établissent de nouvelles batteries; ils couvrent Saint-Denis de leurs obus. Le bombardement de Paris continue. Nos pièces rendent coup pour coup. L'ennemi multiplie d'heure en heure ses moyens de défense. Il remue de la terre à Montretout, à Buzenval, à Boispréau, à Meudon, à Bagneux, et devant Nogent. On le voit se mouvoir en grandes masses en arrière de Villiers, à Gonesse, au Bourget et sur la route de Poissy. On dirait qu'il a peur que Paris blessé ne se relève soudain et ne lui saute à la gorge.

Hé! que pourrait faire Paris contre un ennemi qui compte 25,000 hommes dans son artillerie de siège, avec 1,500 canons, parmi lesquels des mortiers monstres qui ont fait leurs preuves devant Strasbourg, des pièces de 96 et de 48 sans parler du petit peuple des pièces de 24 et de 12? Les Prussiens auraient, dit-on, 750,000 charges. De quoi raser la ville.

A l'est les Prussiens ont établi de nouvelles batteries près de Champigny, sur les hauteurs de Villiers et de Brie, afin de bombarder efficacement Vincennes.

Au nord, les pièces qui ont ouvert le feu le 21 janvier au matin dans la région de Saint-Denis ont si bien travaillé que dans la nuit du 24 au 25 les avant-postes prussiens ont pu s'avancer et protéger l'établissement de batteries nouvelles à 1,500 pas des ouvrages de Saint-Denis, batteries qui seront prêtes à tirer le 26 janvier. De toute évidence ils vont attaquer probablement de ce côté, essayer d'enlever un fort ou deux, puis aborder l'enceinte. Mais Vinoy ne regarde pas vers Saint-Denis. Pas plus qu'il ne s'occupe des obus qui continuent de trouer les toits, d'éfondrer les combles, de massacrer les gens de Montrouge. Il espère même peut-être que ces obus feront réfléchir les Parisiens.

* * *

S'il y a quelque chose qui l'inquiète, c'est que le mardi 24, vers 10 heures, des groupes nombreux stationnent sur les boulevards qui se répètent que, depuis hier, le Gouvernement est en pourparlers avec Versailles pour traiter d'un armistice, autant dire de la capitulation; les gens disent que ce n'est pas possible et commencent à huer le Gouvernement. Pas tous, d'ailleurs. Toute une ville bourgeoise parle de famine et de bombardement, n'ose rien demander à Trochu, mais tourne vers lui des regards peureux. L'autre faubourienne et d'esprit militaire, tout animée de vieux souvenirs qui battent de la caisse au fond de son cœur, hurle à la trouée! Patriotisme irréflecti, disent les bonnes gens des quartiers du Centre.

Et les autres :

— La trouée! La trouée!

Un homme dans un groupe dit que tout cela est bien beau mais qu'on va se rendre, qu'il le sait, lui. Aussitôt les coups de poing, les coups de canne pleuvent. Il se dégage et fuit, rue de Richelieu, poursuivi par les cris : « A l'eau, le communex! » Cris d'ailleurs stupides et qui montrent bien le désordre des esprits, car le « communex », comme disent ces « patriotes », ne demandent qu'à courir sus à l'ennemi. A Vaugirard, à Montmartre, la colère tourbillonne. Avenue d'Italie on meurt de faim, mais on gueule : Nous ne capitulerons pas. Les femmes pleurent, crient : « — C'était bien la peine que mon mari, que mon fils se fasse tuer à Buzenval! Quel assassin, ce Trochu!

Le vrai bourgeois passe devant ces groupes en délire sans trop s'arrêter. Il a hâte d'arriver chez lui, de retrouver sa bonne femme,

aux bandeaux bien lisses, sa pendule sous globe, entre les flambeaux et son édreton rouge, et de dire, encore tout essoufflé :

— Laisse-les crier, ya. Il n'y a plus de pain pour huit jours. Et le général Vinoy n'est pas disposé à se laisser marcher sur le pied. L'ambassadeur d'Angleterre a offert ses bons services. Tu penses qu'on a accepté, et il est déjà à Versailles qui négocie. Alors tu vois... Laisse-les crier. Dans deux jours nous aurons la paix.

— Pas trop tôt...!

Épilogue

Quand Paris s'est rendu, les Prussiens donc ont occupé les forts, et du haut du Mont-Valérien se sont mis à contempler la Ville, mais, pour y toucher, on n'y touche pas. Paris mange silencieusement, mêle tendrement sa vie à celle de la France, envoie des députés à Bordeaux. On vit sous le regard des Prussiens, mais on les ignore, et les 480,000 chassespots de la Garde nationale attendent, bien graissés, aux mains de leurs maîtres que l'avenir montre un peu son visage.

C'est le visage même de M. de Bismarck, maître de l'heure. Masque singulièrement dur. M. de Bismarck exige des ruraux qui sont décidés à tout avaler, outre des terres, de l'argent et des gages, quelques humiliations dont la plus grande sera que les Prussiens entreront à Paris. Un simple bruit encore, mais sous lequel la Ville déjà se soulève de fureur. Là-dessus Trochu qui n'est plus rien, mais parle encore, conseille aux Parisiens de jouer un mélodrame. « L'ennemi, écrivait-il, veut pénétrer dans Paris alors qu'il n'a forcé aucun des points de l'enceinte, pris d'assaut aucun des forts détachés, enlevé aucune des lignes extérieures de défense! S'il en est ainsi, que le gouvernement de la cité lui soit remis, pour qu'il ait l'odieux et la responsabilité de cette violence. Que, par une muette et solennelle protestation, les portes soient fermées, et qu'il les ouvre par le canon, auquel Paris désarmé ne répondra pas... »

Le peuple de Paris hausse les épaules. Mais la Garde nationale est hantée par les bruits de désarmement. Il paraît qu'on veut lui prendre ses fusils. Thiers ou Bismarck, elle ne sait pas. Un Comité central composé des Comités de vigilance des vingt arrondissements de Paris appose des affiches, provoque des réunions publiques, de grandes manifestations. C'est ainsi que le 24 février tout Paris défile, crie, chante sur la place de la Bastille. La colonne en demeuré décorée et fleurie, et coiffée du drapeau rouge. Puis le Comité fait élire des délégués par les bataillons, réunit deux fois ces délégués et, le 24 février, au Waux-Hall, leur fait voter la résolution suivante : « La Garde nationale proteste, par l'organe de son Comité central, contre toute tentative de désarmement et déclare qu'elle y résistera au besoin par les armes ». Puis on décide qu'on se battra pour empêcher l'entrée des Prussiens à Paris. Comme on voit, ce n'est pas tout à fait l'idée de Trochu.

Le 26 février, au soir, la foule enlève les pièces de canon du parc d'artillerie installé place Wagram. Ce qu'on veut d'abord c'est les emmener au moins place Royale. Mais les gardes s'attellent aux pièces, et, tant qu'ils y sont, lesissent jusqu'à Montmartre. En montant ils débâtèrent contre le Gouvernement, contre l'Assemblée de ruraux, contre les capitulards, tout cela mêlé à Guillaume et à Bismarck. Ils crient que ça ne se passera pas comme ça. Ils ne savent pas s'ils auront à manger le lendemain ni s'ils pourront payer leurs loyers, mais ils ont des fusils. C'est l'essentiel. Autour d'eux rien ni personne pour les retenir; à peine quelques soldats, une quinzaine de mille hommes. Ils sont les maîtres de Paris. L'esprit de la Commune, patriotisme exacerbé, rage de pauvres gens contre le gouvernement bourgeois de la Défense, mouvement obscur vers un pouvoir ouvrier, les anime déjà. Quand ils sont assez haut dans la côte, ils voient le drapeau de la Révolution, le drapeau rouge flotter sur la colonne de Juillet. Alors ils s'arrêtent un instant et l'acclament, puis reprenant le collier et tirant comme des chevaux, ils rêvent de le faire flotter sur l'Hôtel de Ville.

Dès lors ils vont demeurer aux aguets. Au moindre bruit leurs cœurs battent la charge. Le jour, ils vont rôder à la porte Maillot. La nuit, ils sautent brusquement du lit, en croyant entendre la générale ou le tocsin. Dans la nuit du dimanche 26 au lundi 27, sur la nouvelle de l'entrée des Prussiens, ils arrivent en tempête dans les Champs-Élysées, à 50,000, prêts à défendre l'avenue

contre l'ennemi. Pas un casque à pointe. Ils grognent, boivent un coup, rentrent se coucher. Le 27, le Gouvernement explique qu'il faut prolonger l'armistice de quelques jours et que pour cela : « *La partie de la ville de Paris à l'intérieur de l'enceinte comprise entre la Seine, la rue du Faubourg-Saint-Honoré et l'avenue des Ternes sera occupée par les troupes allemandes dont le nombre ne dépassera pas 30.000 hommes* ».

Les gens du Comité central prennent le pouls de Paris. Paris méprise peut-être, mais demeure indifférent. Il est clair qu'il ne se battra pas pour empêcher l'entrée de quelques Poméraniens dans un quartier chic.

— Bon, disent-ils, eh bien, on videra ce coin-là.

Le mardi 28, une affiche non signée demande le calme. Le Comité central se rallie à l'avis de la majorité et demande à la population du quartier sacrifié de l'évacuer immédiatement. En même temps, on entame la construction de barricades destinées à isoler les Prussiens, ces pestiférés. Le même jour, une foule énorme s'accumule devant l'École militaire et surtout devant la caserne de la Pépinière, essaie sous le prétexte de les entraîner à un grand banquet, place de la Bastille, de débaucher les soldats et les marins. Si les faubourgs s'énervent, la parade prussienne pourrait mal tourner.

Le 29, le temps est froid et sec. Tous les édifices publics, la Bourse même sont fermés. D'un bout à l'autre de Paris, les magasins et les boutiques ont mis leurs volets, avec dessus l'inscription hâtivement tracée à la craie : « : *Fermé pour cause de deuil national* ». Paris suspend volontairement sa vie, cuve sa tristesse et sa fureur. Les bataillons de la Garde sont sous les armes chacun dans son quartier autour des guillets chargés de crêpe. Sur les mairies, à beaucoup de fenêtres, des drapeaux noirs. A la porte Maillot, les Prussiens font leur entrée au son des fifres et des tambours. Ils tournent autour de l'Arc de Triomphe, dont l'arche est barrée par une muraille de sacs de terre, descendent l'avenue entre deux trottoirs vides, et deux rangées de volets clos, s'arrêtent à la Concorde, et, face à eux-mêmes, se mettent à faire la soupe. Dans l'après-midi, la foule s'accumule derrière les barricades, les siffle, les hue et fouette sous leurs yeux une douzaine de femmes, prostituées ou non, qui leur ont parlé ou souri. Le soir, Paris s'endort sans lumières, roulé dans son deuil. Dans la grande cuve noire où la misère se mêle au chagrin et la honte à la fureur, la Commune déjà bouillonne.

PIERRE DOMINIQUE.

Le plan quinquennal a-t-il réussi?

Défenseurs et détracteurs du plan quinquennal poursuivent leurs polémiques : pour les uns le plan a définitivement fait faillite; pour les autres la Russie est à la veille de se suffire à elle-même et de devenir une des grandes puissances industrielles.

S'il peut paraître prématuré de porter, en ce moment, un jugement irrévocable sur le plan quinquennal, on doit reconnaître, dès à présent, que les dirigeants soviétiques ont vu grand. Il fallait l'audace et la volonté inflexible d'un Staline — l'homme d'acier — et son pouvoir illimité pour prétendre doter, en cinq années, la Russie, pays pauvre et arriéré, de l'outillage le plus moderne. Il fallait de l'audace encore pour régler d'avance, pour plusieurs années, tout le cours de l'activité économique d'une nation de cent soixante millions d'hommes.

En établissant le « Plan », le gouvernement soviétique poursuivait le but d'augmenter la production industrielle et agricole de manière à ce que la Russie non seulement rattrapât, mais dépassât les grandes puissances capitalistes : pour atteindre ce but, il fallait doubler la production du pétrole, du charbon, de l'acier, tripler celle des métaux, quadrupler l'équipement mécanique, en un mot multiplier au moins par deux la production totale de l'industrie russe et procéder en même temps à l'industrialisation de l'agriculture en supprimant les exploitations privées. Le financement de ce plan exigeait pour la nation entière

un système d'épargne forcée. En affamant le peuple, de plus grandes quantités de produits pourraient être exportées contre paiement de devises étrangères qui permettraient à leur tour l'acquisition de l'outillage à l'étranger.

Ces projets gigantesques auraient dû être réalisés en cinq années. Quoique ce laps de temps fût manifestement insuffisant, les délais primitifs, dans toutes les branches, ont été constamment abrégés pour atteindre finalement une cadence qui dépasse les possibilités humaines. L'industrialisation complète de la Russie ne pourra certainement pas s'accomplir en cinq années, et encore moins en quatre années — comme Staline l'aurait voulu — malgré la tension terrible et le rythme accéléré qui ont été appliqués partout, souvent avec accompagnement d'un régime de terreur qui menaçait des pires châtimens les saboteurs ou les tièdes. Les techniciens impartiaux sont d'avis que dans l'hypothèse la plus favorable, et en admettant même que le rythme actuel de transformation puisse être maintenu, il faudra, au minimum, une trentaine d'années pour que la Russie soit modernisée d'une manière conforme aux vœux de ses dirigeants. Ce qui est moderne en Russie — et ce que l'on montre aux touristes étrangers — ne représente que des îlots. L'immense masse de la population vit encore dans un état de civilisation très arriérée. Dans beaucoup de domaines, et spécialement en matière de transports, le retard à rattraper est énorme.

Les auteurs du plan se sont certainement rendu compte de la longueur du chemin à parcourir, mais en fixant un délai de courte durée endans lequel le plan devait être réalisé, ils ont eu une conception géniale, car elle permettait de faire miroiter, aux yeux d'un peuple privé de tout confort et souvent même du nécessaire, des perspectives magnifiques. Ouvriers et paysans subissent des privations aiguës, mais ils s'imaginent que la Terre promise est proche. La jeunesse, surtout, est convaincue — du moins jusqu'à présent — que lorsque le plan quinquennal aura été réalisé, ce sera l'âge d'or. Nous nous imaginons mal la mentalité de cette jeunesse communiste qui n'a jamais connu d'autre régime que les Soviets. Pour ces vingt-cinq millions de jeunes hommes et de jeunes filles, le monde bourgeois s'estompe dans un lointain inconnu et l'ancien régime n'est plus, pour les plus âgés d'entre eux, qu'un souvenir bien vague. Cette jeunesse surchauffée par une propagande habile et incessante, à l'école, à l'armée, à l'usine, au club, au théâtre, au cinéma, est convaincue que l'U. R. S. S. deviendra, grâce à la réalisation du « Plan », la nation la plus puissante du monde. La conviction de cette jeunesse ne sera pas aisément ébranlée. Si le plan quinquennal touche à sa fin, si les magasins sont vides, si les estomacs le sont encore plus, il ne faut pas s'en faire! Bien vite on ébauche un second plan quinquennal et celui-ci donnera ce que le premier n'a pu réaliser...

Pour assurer la réussite du « Plan », le gouvernement, utilisant toutes les ressources d'une propagande habile, a créé dans le pays une atmosphère de fièvre et de combat qui rappelle étrangement celle d'un pays en état de guerre. La loi martiale et le rationnement ne manquent d'ailleurs pas au tableau. Tous les regards sont dirigés vers l'avenir qui verra l'aboutissement du plan et on oublie, ainsi, la faim, la misère et les taudis qui servent de logement. De plus, l'activité des producteurs est stimulée sans cesse et le rendement ne peut que s'en ressentir favorablement. Partout des affiches rappellent à la population les buts à atteindre; en regard des graphiques montrent le chemin parcouru et ce qui reste à accomplir. Le « Plan » se transforme en obsession. Une véritable fièvre s'empare de toute la nation : on veut battre les records, abréger les délais fixés par le « Plan » et réaliser les travaux dans le temps le plus court. Si des camarades, dans une branche quelconque de l'activité nationale, témoignent de trop de tiédeur, des équipes dites « de choc », et spécialisées, viennent seconder moralement et matériellement les retardataires. Tous les moyens sont utilisés afin de stimuler l'activité des travailleurs. Dans les locaux officiels on expose parfois des photos, de grandeur naturelle, des meilleurs ouvriers; les usines qui ont réalisé des productions satisfaisantes sont citées à l'ordre du jour; souvent des équipes d'ouvriers se lancent des défis en vue de l'achèvement de leurs tâches respectives en un temps « record ». Parfois on promet aux ouvriers d'élite une paye supplémentaire et aux meilleurs d'entre eux un voyage gratuit en Crimée ou au Caucase si le délai fixé est atteint pour l'achèvement d'un travail. Dans les grandes usines des emblèmes correspondent aux moyennes de production qui ont été réalisées : l'avion, l'auto, la locomotive s'appliquent aux usines qui ont un rendement favorable; aux autres sont desti-

nés l'âne, le chameau et la tortue ! Il n'est pas rare de voir figurer à l'entrée de certaines usines, pendant plusieurs mois, un énorme panneau représentant un âne ou une tortue qui ne sera éloigné que lorsque les travailleurs auront obtenu leur réhabilitation par un labeur plus intense.

Tout cela peut paraître puéril ; néanmoins, si le plan quinquennal n'a pas encore fait de la Russie la première puissance industrielle du monde, il a du moins eu pour effet d'intéresser les travailleurs eux-mêmes aux résultats de leur activité, de les stimuler et de faire naître dans les cœurs l'espoir tenace d'un avenir meilleur.

* * *

En dressant le plan économique qui devait rénover la Russie, les dirigeants soviétiques n'ont été arrêtés par aucune considération d'ordre moral ou matériel. Se préoccupant uniquement de l'intérêt suprême de l'Etat soviétique, ils ont pu tailler en plein drap, sans se soucier des préférences ou des désirs des particuliers et des collectivités, ou même des droits reconnus comme intangibles par tous les peuples civilisés.

Avant d'entamer l'érection d'une usine ou la construction d'un chemin de fer, les maîtres de la Russie pouvaient se placer devant une carte et choisir les endroits qui leur paraissaient les mieux appropriés à chaque entreprise : parfois une ville entière a été érigée comme à la suite d'un coup de baguette magique dans des régions jusqu'alors désertiques ; là où chevauchaient les libres cosaques s'élèvent actuellement les travaux géants du Dniéprostroï. C'est ainsi encore que le Conseil économique suprême a fait choix d'une des régions les plus inaccessibles de la terre pour y organiser un centre industriel gigantesque qui, en cas de guerre, servirait de bastion au communisme. La vallée de l'Oural, encerclée de forêts et de déserts, distante de l'Europe occidentale de près de 3000 kilomètres, constitue une forteresse naturelle incomparable. Là pourront se construire, hors de toute atteinte d'ennemis éventuels, des usines capables d'approvisionner abondamment l'armée rouge en munitions et en approvisionnement de tout genre.

Malgré une situation financière critique, Staline ne s'est jamais laissé effrayer par l'énormité des dépenses qu'entraînait l'exécution du plan. Le rouble étant sans valeur à l'étranger, le financement du « Plan » n'a pu être obtenu qu'au moyen d'exportations massives de matières premières dont le peuple russe avait un cruel besoin, mais dont il a néanmoins été privé. La baisse de tous ces produits sur les marchés mondiaux par suite de la crise a sérieusement modifié les prévisions financières, à tel point que le volume des exportations a dû être augmenté de plus de cinquante pour cent afin d'obtenir la même quantité de devises étrangères. La quote-part destinée à la population a été encore sérieusement restreinte. Grâce à ces mesures, les délégations soviétiques chargées des achats peuvent rechercher, en Allemagne et aux Etats-Unis les machines les plus modernes sans se soucier de leur prix. Les installations les plus coûteuses obtiennent, en général, leur préférence. Aussi les ingénieurs américains reconnaissent-ils volontiers que certaines entreprises, par exemple les usines de construction de tracteurs de Tcheliabinsk, peuvent être comparées aux usines les mieux équipées des Etats-Unis.

Pour assurer la réussite du plan les Soviétiques n'ont pas hésité à faire venir en Russie, à grands frais, de nombreux techniciens étrangers. En 1930, deux mille ingénieurs étrangers, dont mille américains, collaboraient à la réalisation du plan quinquennal. Les ingénieurs américains jouissent d'appointements variant de cinq mille à dix mille dollars. Des ingénieurs de renom ont été attirés en U. R. S. S. : leurs salaires sont royaux ; le colonel américain Cooper, qui a érigé la centrale hydro-électrique du Dniepr (Dniéprostroï), qu'on a récemment inaugurée, dispose d'un wagon spécial qui lui permet de se déplacer confortablement dans toute l'étendue du pays. Les techniciens étrangers peuvent se ravitailler dans des magasins spéciaux où ils se procurent, à des prix modérés, les produits les plus raffinés dont la population indigène a perdu même le souvenir (1). Le gouvernement envisage de doubler et même de tripler les effectifs étrangers. De plus, dans de nombreuses usines pourvues de machines délicates il y a un ouvrier américain dans chaque groupe d'ouvriers russes afin de surveiller la mise en marche des installations ; il en résulte, évidemment,

des frais considérables, mais rien n'arrête les dirigeants de la Russie dans leur volonté de rendre leur pays indépendant des nations capitalistes dans le plus bref délai possible.

Lors de la réalisation du plan de collectivisation agricole, les communistes ont montré au monde que des considérations morales ou simplement humanitaires n'étaient pas de nature à entraver leur marche vers le but qu'ils se sont assigné. Les paysans ont dû entrer de gré ou de force dans les exploitations collectives : plus de cinq cent mille familles de paysans riches ont été brutalement expropriées et ceux d'entre eux qui opposaient la moindre résistance ont été déportés au Turkestan pour travailler à la construction du chemin de fer ou à des travaux d'irrigation ; d'autres ont été expédiés dans les exploitations forestières du Nord. Actuellement la classe des paysans riches est anéantie.

Pour maintenir ses adversaires en respect et empêcher tout sabotage du « Plan », le parti communiste continue à maintenir un véritable régime de terreur. Des milliers d'individus sont arrêtés sous l'inculpation de spéculation, de désorganisation du ravitaillement, d'espionnage économique. Tous ces « crimes » sont passibles de mort. La plupart des prévenus sont condamnés et exécutés sans jugement à la suite d'une simple mesure administrative du Guépéou, qui est encore toujours le pouvoir le plus puissant en Russie.

* * *

Quels sont les résultats de ce plan réalisé au prix de tant d'argent, d'efforts, de larmes et de sang ?

Quantitativement, le plan paraît avoir partiellement réussi. La Russie ne connaît pas le chômage ; partout s'édifient des usines géantes (1), de vastes agglomérations surgissent dans les centres industriels, une activité fiévreuse s'est emparée de tout le pays. Dans les campagnes la collectivisation des exploitations agricoles a été poursuivie à un rythme accéléré qui a permis d'absorber au moins 60 % des fermes privées.

La production industrielle totale atteint actuellement le double de celle de 1913. L'industrie charbonnière, quoique très critiquée, a néanmoins augmenté sa production d'environ 20 %. La Russie produisait en 1913 62 millions de barils de pétrole ; en 1930 elle en a produit 119 millions et à l'heure actuelle la production a plus que doublé par rapport à l'avant-guerre. Dès à présent, l'U. R. S. S. s'est élevée au deuxième rang des pays producteurs. Pour 1933 on prévoit une production de 280 millions de barils. L'industrie pétrolière est certainement la mieux organisée de toutes. Dans d'autres domaines encore le plan a été pleinement réalisé, parfois même dépassé. C'est le cas pour l'industrie des tracteurs, l'industrie électrique, la construction mécanique. On relève cependant de nombreux points faibles ; pour des industries importantes, telles que la sidérurgie, le zinc, le plomb et le cuivre, le pourcentage de réalisation par rapport aux prévisions du plan quinquennal est inférieur à 50 %. Les chemins de fer restent également loin en deçà des chiffres fixés.

Pour prouver la réussite du plan, le gouvernement soviétique fait état de la rapidité avec laquelle les usines s'édifient — souvent dans un délai moindre que celui prévu initialement — ainsi que des chiffres de la production. La situation est beaucoup moins favorable dans le domaine de l'entretien des usines, des prix de revient et de la qualité de la production.

Les communistes ont constaté que s'il est relativement aisé de construire, à coups de millions de dollars, des usines géantes, il est beaucoup plus délicat de faire fonctionner ces entreprises d'une manière satisfaisante. Il ne suffit pas d'acheter des machines aussi coûteuses que perfectionnées, encore faut-il trouver des ouvriers pour les manier convenablement, les ménager, les entretenir et les réparer. La Russie éprouve une grande pénurie de techniciens, car la réalisation du plan quinquennal exige un nombre énorme de ceux-ci. Un exemple : le plan prévoit la construction annuelle de 200,000 automobiles. Si cette production devait se réaliser, il faudrait trouver, tout au moins au début, 200,000 conducteurs-mécaniciens par an ! La main-d'œuvre est abondante, car la population augmente de 3 millions d'unités annuellement, mais elle se compose en général d'ouvriers venant de la campagne et ne possédant aucune notion de mécanique. Un bon technicien ne s'improvise pas et c'est pour ce motif que la Russie demeure

(1) Jusqu'à présent les correspondants étrangers à Moscou jouissaient du même privilège. Il vient de leur être retiré. Cette mesure a provoqué les protestations unanimes de la presse étrangère représentée en Russie.

(1) Les travaux du Dniéprostroï ont occupé à eux seuls 17,000 ouvriers : leur coût s'élève à plus de trois milliards de francs. La production électrique dépassera celle des usines du Niagara.

très arriérée dans les entreprises délicates qui exigent une main-d'œuvre spécialisée : ainsi le nombre des appareils téléphoniques atteint à peine la moitié de celui de la France, alors que la population est quatre fois plus nombreuse. La demande d'ouvriers qualifiés est si grande que les grands trusts industriels entrent souvent en lutte pour se les assurer. Certaines entreprises envoient des agents recruteurs dans tout le pays afin d'attirer les ouvriers qui, outre le billet de chemin de fer, reçoivent une somme supplémentaire pour leurs frais de route.

L'inexpérience de la main-d'œuvre influe défavorablement sur le rendement des usines et sur les prix de revient; il entraîne le mauvais fonctionnement des machines et leur détérioration rapide. La mise hors d'usage des machines par suite de la négligence ou de l'ignorance des ouvriers est un phénomène si fréquent qu'il devient désastreux. Dans certaines usines importantes les dégâts de ce genre affectent parfois jusqu'à 30 % de l'ensemble des installations. Ce pourcentage est parfois même plus élevé. Après une visite à de grands établissements industriels, des ingénieurs français ont émis l'avis que dans quelques années la plupart des machines acquises à grands frais seraient complètement détériorées, tant elles sont mal entretenues.

A force de vouloir doubler les étapes en réalisant une production massive, les directeurs d'usines perdent le souci de la qualité de la production. Le directeur de la plus grande usine de tracteurs de Russie, à Rostoff, reconnaissait à un visiteur étranger que 5 % des tracteurs ne parviennent jamais à fonctionner. Dans certaines industries 30 % des produits fabriqués doivent être mis au rebut par suite de malfaçons. Alors que la durée moyenne d'une machine agricole est de dix ans aux Etats-Unis, sa longévité normale n'est que de deux ans en Russie.

Presque partout on remarque que la technique de la fabrication est encore médiocre et la qualité des objets fabriqués défectueuse. Quantité et rapidité l'emportent sur la qualité. Souvent les résultats de la célérité extraordinaire avec laquelle s'édifient certaines usines sont annihilés par les retards subis dans d'autres branches de l'économie nationale et imputables à des défauts d'organisation : ainsi, à Stalingrad, la construction des usines s'effectua en un minimum de temps : les bâtiments étaient prêts à recevoir les machines en décembre 1929, mais celles-ci n'arrivèrent que quatre mois plus tard!

D'autre par, dans beaucoup d'usines équipées de splendides machines neuves, importées d'Allemagne ou d'Amérique, règne une grande malpropreté et un désordre préjudiciables à la bonne marche de l'entreprise. Rares sont les usines bien tenues.

C'est surtout dans le domaine des transports, où plus que partout ailleurs l'ordre et l'organisation s'imposent, que les imperfections du régime se révèlent. A un certain moment les Soviétiques disposaient dans la mer Noire d'une flotte de six beaux paquebots lancés sur des chantiers allemands. Après trois années de service, un seul navire était encore en parfait état. Les autres auraient tous dû être ramenés en Allemagne pour être soumis à une révision complète. Par suite de la réalisation du plan quinquennal, les chemins de fer doivent faire face avec un matériel insuffisant à un trafic anormal. Les voies ferrées sont insuffisantes : les constructions prévues par le « Plan » n'ont pu être réalisées qu'à concurrence de 60 %. Le mauvais entretien a causé, en 1929, environ 30,000 accidents (1,000 personnes furent tuées et 2,000 gravement blessées). En 1930, le nombre des accidents augmenta de 50 % (le nombre des personnes tuées tripla). La même année, le nombre des locomotives mises hors de service atteignit le quart de l'effectif total. Le nombre de wagons chargés est de loin inférieur à celui qui avait été prévu lors de l'élaboration du plan quinquennal. Si l'on excepte les lignes internationales pourvues de wagons-lits, qui permettent aux touristes étrangers de se déplacer aussi confortablement qu'en Europe, le réseau est dans un état lamentable. L'affluence sur les trains est si grande qu'un Russe doit parfois faire des démarches pendant plusieurs jours afin de s'assurer une place : dans ces conditions, un déplacement ne constitue pas une jouissance!

Dans le domaine agricole, le plan prévoyait la transformation de millions de paysans en ouvriers, la collectivisation des terres et l'industrialisation de l'agriculture en la dotant d'un matériel tout à fait moderne. Cette politique, après avoir englouti des sommes colossales, a laissé de sérieux mécomptes. Le paysan, ayant perdu tout intérêt au travail, réduit son labeur au minimum, de sorte que le blé revient infiniment plus cher qu'autrefois. La bureaucratie, qui ne parvient pas à faire marcher convenablement l'industrie, se montre impuissante dans ses efforts de trans-

formation de l'agriculture. En ce moment, la surface des terres ensemencées a diminué considérablement faute de bras ou de semences; le cheptel a été réduit d'au moins 25 %, car les paysans ont préféré abattre leur bétail plutôt que de le livrer sans indemnité aux nouvelles exploitations collectives. Aucune statistique ne permet de dresser le bilan exact de la collectivisation agricole mais celle-ci a, en tout cas, eu pour résultat de provoquer un réchauffement formidable de toutes les denrées alimentaires, réduire la ration de pain quotidienne dans certaines régions à 200 grammes par jour, et d'affaiblir sérieusement l'approvisionnement des coopératives destinées à assurer l'alimentation de la population.

* * *

La réalisation du plan quinquennal n'a pas amélioré, tout au moins jusqu'à présent, les conditions de vie de la population. Celle-ci ne possède pas encore un des éléments essentiels du bien-être qui consiste, pour tous les peuples civilisés, à pouvoir se procurer, moyennant un travail normal, les produits indispensables à la vie.

La Russie est actuellement un des pays les plus chers du monde. La situation qui s'était légèrement améliorée il y a quelques années, grâce à la politique plus souple pratiquée par le gouvernement, s'est aggravée depuis la réalisation du « Plan ». On ne peut parler de famine, mais la population souffre de sous-alimentation.

Tout d'abord, les produits alimentaires sont en quantité insuffisante : cette pénurie est encore aggravée par la mauvaise organisation du ravitaillement. Le commerce privé est pour ainsi dire anéanti : l'Etat tient en mains 89 % du commerce. Pour tous leurs achats les particuliers doivent s'adresser aux coopératives d'Etat dont le ravitaillement s'effectue par voie administrative à l'aide d'une paperasserie inouïe. Parfois, pendant de longues périodes des coopératives sont complètement dépourvues de certains produits par suite de la négligence de l'administration. Ainsi à Bakou le grand centre de l'industrie du pétrole, les ménagères sont fréquemment obligées, après avoir fait la queue pendant des heures à la porte des coopératives, de retourner chez elles sans avoir obtenu un litre du précieux liquide, alors qu'il s'écoule littéralement de terre dans les environs et que l'on en exporte des tonnages considérables. Partout on voit aux portes des coopératives des files interminables de gens qui attendent pendant des heures en se relayant. On a dit avec raison : « L'ouvrier russe ne travaille qu'une sept heures, mais il passe autant d'heures à attendre devant les coopératives. »

La plupart des produits de consommation courante : aliments, savon, tabac, chaussures, tissus, vêtements, ne sont vendus dans les coopératives que moyennant production d'une carte de rationnement. La carte ne confère d'ailleurs qu'un droit théorique car pour la plupart des articles de première nécessité, le choix est très réduit : beaucoup d'objets sont introuvables. Ceux qu'on trouve dans les magasins d'Etat sont de très mauvaise qualité et coûtent un prix exorbitant.

Dans certaines régions le pain est abondant, mais dans d'autres il a été fortement rationné. Il y a pénurie de tous les autres produits alimentaires : la viande, le lait, le beurre et les œufs font particulièrement défaut. Les pommes de terre sont rares. Les soldats et les policiers possèdent en général d'excellentes paires de bottes : le restant de la population est lamentablement chaussé. Beaucoup de gens entourent leurs pieds de toiles ou de chiffons. Les cigarettes sont très coûteuses et de mauvaise qualité; il n'y a d'ailleurs pas une ville sur quatre qui en soit régulièrement approvisionnée. Les boissons sont difficiles à obtenir : ce n'est que dans quelques grandes villes que l'on peut trouver du vin à des prix prohibitifs. Enfin, beaucoup de touristes étrangers se plaignent de ce que les vivres dans les hôtels et dans les wagons-restaurants ne soient jamais de la fraîcheur voulue par suite des déficiences de l'organisation du ravitaillement.

Autrefois la population pouvait s'adresser au commerce privé pour se procurer les produits qui faisaient défaut dans les coopératives : il fallait, bien entendu, payer très cher, mais on pouvait trouver ce que l'on voulait. Depuis le plan quinquennal cette ultime ressource est supprimée puisque le commerce privé a pratiquement cessé d'exister. Ce n'est que tout récemment que le gouvernement, effrayé par le mécontentement populaire, a permis le rétablissement de certains marchés publics : cette mesure a

d'ailleurs été sabotée par les fonctionnaires soviétiques subalterne, de sorte que son efficacité sera réduite.

La plupart des habitants sont encore logés dans des conditions déplorables. Dans certaines villes la population est entassée d'une manière, inouïe malgré l'effort sérieux des Soviétiques en vue de l'amélioration des logements. Les grands caravansérails édifiés par le nouveau régime sont très bien conçus : ils comprennent des centaines d'appartements à une ou plusieurs pièces (en général, une pièce supplémentaire est accordée pour deux enfants), pourvus de l'eau courante, du chauffage, de l'électricité, d'une cuisine au gaz et d'un appareil de T. S. F. Les occupants disposent, dans l'immeuble, d'un restaurant, d'un cinéma, d'un club, etc. Le

Plan » prévoit la construction de véritables villes modèles dont l'érection est entamée, à Nijni, dans le grand centre métallurgique de Magnitogorsk, au Dnieprostroi. De nombreuses entreprises se chargent de la construction des habitations de leurs ouvriers. Tous ces efforts ne sont encore que fragmentaires et l'armée des mal-logés demeure immense. On constate, d'ailleurs, même dans les bâtiments les plus récents, les traces du manque d'entretien qui est une des caractéristiques du régime : trois robinets sur quatre ne fonctionnent pas; dès qu'un appareil quelconque est détraqué, il est impossible de le remettre en état faute de main-d'œuvre compétente.

Les Soviétiques ont prétendu avoir donné un grand essor aux œuvres sociales à la faveur du plan quinquennal. Les ouvriers jouissent de la journée de sept heures avec une journée de repos par cinq jours ou par semaine, donnant droit à un billet de cinéma gratuit. Chaque année l'ouvrier obtient des vacances payées avec déplacement et séjours gratuits dans une maison de repos organisée par l'Etat ou par l'entreprise qui l'occupe. En cas d'incapacité définitive de travail, l'Etat accorde aux travailleurs une retraite égale à la moitié de leur salaire. Dans les grandes villes existent des universités populaires, des clubs et des maisons de délassement spécialement destinés aux ouvriers. Certains de ces clubs, très vastes, comprennent des salles de lecture, salles de jeu, restaurant, cinéma. Ces innovations, incontestablement intéressantes, sont cependant encore réservées à des privilégiés : à Moscou, les maisons de délassement comportent tout au plus quelques centaines de lits pour une population de quelques millions d'habitants! Il s'agit donc, à vrai dire, d'organisations-modèles isolées qui constituent pour les Soviétiques un admirable moyen de propagande tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger.

Il est vrai qu'une extension de ces institutions de caractère social est prévue au fur et à mesure des possibilités financières : celles-ci paraissent néanmoins devoir être très limitées en égard

aux prix de revient de l'industrie déjà très fortement grevée par suite de l'organisation du travail et de la lourdeur de l'appareil bureaucratique. Le plan n'est parvenu à abaisser les prix de revient que dans une mesure minime. La réalisation des projets sociaux entraînerait des charges telles pour l'industrie que celle-ci ne pourrait supporter longtemps un fardeau aussi écrasant. On peut donc se montrer très sceptique quant aux possibilités d'extension des institutions sociales dont les plans dorment dans les cartons du gouvernement soviétique.

En attendant la réalisation de ces vastes projets, les conditions de travail laissent encore beaucoup à désirer dans de nombreuses industries. Dans les charbonnages du Sud de la Russie le travail est si pénible que les directeurs d'entreprises ne parviennent pas à stabiliser la main-d'œuvre. Dans le Donetz l'effectif ouvrier se renouvelle en entier deux fois par an; des chômeurs de la Ruhr qui avaient été attirés en Russie ont regagné leur pays après une expérience qui leur a laissé des souvenirs amers des conditions du travail au paradis soviétique.

* * *

Jusqu'à présent le plan quinquennal, qui avait pour but final de relever les conditions matérielles du peuple, n'a eu que des résultats négatifs. Tous les témoins impartiaux ont pu constater que depuis cinq années le bien-être a considérablement diminué en Russie et que les habitants éprouvent des privations qui rappellent les plus mauvaises années du régime soviétique.

Le gouvernement soviétique, admirablement informé de l'état des esprits par le réseau d'espionnage le mieux organisé du monde, se rend compte de la gravité de la situation : il a déjà dû donner des satisfactions partielles et il sera vraisemblablement contraint dans l'avenir de ralentir le rythme de l'industrialisation.

Le chemin qui doit mener la Russie au rang des grandes puissances capitalistes est encore long à parcourir : le régime actuel pourra-t-il mener le pays jusqu'à ce stade de développement en maintenant les méthodes qu'il applique actuellement? Cela paraît douteux si l'on tient compte des privations que le peuple russe subit depuis quatre années. Il est encore moins vraisemblable que le régime soviétique parvienne à manier utilement le formidable instrument de production dont il disposera dans un avenir rapproché.

En admettant même que la situation matérielle vienne un jour à s'améliorer, encore faudrait-il plaindre un peuple qui ne connaît plus la douceur de vivre, de l'horizon duquel toute spiritualité a été bannie et pour lequel subsiste comme seule divinité la « machiné », aveugle et impitoyable.

XAVIER RYCKMANS,

Les idées et les faits

Chronique des idées

Le premier successeur de Don Bosco

L'historien de *Don Bosco*, le P. Auffray, écrivain salésien à la plume facile, féconde, élégante, vient de nous donner la biographie de *Don Rua*, premier successeur du fondateur de l'Institut, « saint formé par un saint », dont le procès canonique devant l'Ordinaire en vue de sa béatification fut ouvert le 2 mai 1922, douze ans après sa mort survenue le 6 avril 1910.

La sainteté est héréditaire dans cet Institut spécialisé par la culture de la grâce sanctifiante au cœur de la jeunesse.

Don Rua n'est pas un étranger pour nous, il a visité quatre fois la Belgique où, de Liège l'Institut a rayonné sur Bruxelles, Tournai, Verviers, et, pour notre part, c'est à Liège même que nous eûmes le bonheur de le voir à Notre-Dame-Auxiliatrice, en 1904, et de recueillir de ses lèvres un remerciement délicatement affectueux

adressé en notre personne au prédicateur de circonstance. Une frêle enveloppe matérielle, le minimum requis pour incarner un esprit, le regard brillant d'intelligence et de finesse italienne, la maîtrise surveillée du jésuite mariée à la souriante bonhomie du salésien, l'austérité tempérée de douceur, autour du front ce halo mystérieux précurseur du nimbe ou de l'aurole.

Il n'avait pas ce je ne sais quoi d'irrésistible, de fascinateur qui jetait les enfants dans les bras de Don Bosco et précipitait les foules sur ses pas, mais tout de même, avec un tempérament différent, il avait hérité du manteau du prophète, il était bien le fils de sa paternité spirituelle et l'on peut dire son *alter ego*.

Avec quelle surnaturelle intuition, plantant ses yeux dans les yeux du petit Michel au Patronage de Turin, Don Bosco conçut soudain une immense espérance et devina l'écu auquel il ouvrirait la porte de son avenir en lui faisant apprendre le latin. Sur cet enfant de sa prédilection dont il pressentait la destinée, le saint s'est penché comme Elie sur le fils de la veuve de Sarepta, non pour lui restituer la vie, mais pour l'éveiller, faire éclore les vertus, plus encore par le rayonnement de ses exemples que par ses paroles. A mesure qu'il grandira, l'élève pénétrera plus profondément l'âme du

maître et se l'assimilera; l'enfant, modelé par le père, le reflétera fidèlement dans sa propre nature.

« On n'avait qu'à lire, écrit le P. Auffray, l'enseignement qu'exhalait sa vie. L'abbé Rua — il avait reçu la soutane en 1853 — n'y manquait guère. Comme il nourrissait son regard et son cœur de ses muettes leçons de vertu! A son prie-Dieu ou à l'autel, il le voyait absorbé dans une prière faite d'humilité et de confiance éperdue. Sur la cour, au réfectoire, il le trouvait toujours plein de gaieté et d'allant. Dans les rues, sur les places, dans les voitures publiques, en société, il admirait cet homme qui ne perdait aucune occasion d'entrer en contact avec les âmes pour y jeter le mot de la foi. Dans le train ordinaire de l'existence, il demeurait frappé de son humeur toujours égale comme de sa politesse toujours souriante. De sa chambre, ouverte à tous, il emportait l'impression qu'il était traité comme s'il n'y eût que lui au monde. Quand, au cours d'une promenade, il l'entendait insulté par une bouche haineuse, il observait son visage; aucun pli de colère ne le contractait, et un bon bon sourire de pardon et d'attirance, souvent vainqueur, s'y dessinait... En somme, à quelque minute de la journée qu'il observât ce prêtre, il constatait qu'il ne s'appartenait pas, mais que, dévoré d'une flamme intérieure, il était à toute âme qui, proche ou lointaine, avait besoin de son secours. »

Si haut idéal qu'il eût rêvé, il le trouvait réalisé dans cet admirable apôtre et il ne lui restait qu'à copier le modèle.

C'est lui qui sera le premier jalon de la route montante jusqu'aux cimes, la première pierre de l'édifice qui atteindra des hauteurs surhumaines, il est le premier salésien. Au jour de l'Annonciation du 25 mars 1855, il prononcera ses premiers vœux annuels aux mains de son Père, dans une cérémonie sans éclat à laquelle manquait même « l'humble surplus de la plus humble des cérémonies ».

Dix ans après, ils seront 80, 320 en 1874, quand sera obtenu le Décret d'approbation définitif, 768 à la mort de Don Bosco, en 1888; 3,996 à celle de Don Rua, 7,600 à la mort de Don Albéra, son successeur, et aujourd'hui, sous le Rectorat de Don Pierre Ricaldoni, le quatrième supérieur général, l'armée salésienne n'est pas loin des 10,000.

* * *

Le type salésien a merveilleusement réussi, il s'est répandu par le monde. Pourquoi? Parce qu'il est le religieux éducateur du peuple merveilleusement adapté par la pédagogie de Don Bosco à toutes les exigences de notre société. Le salésien est un oiseleur d'âmes enfantines. Il les capte, il les gagne, il ne peut pas les effaroucher, il les prend dans le filet de sa gaieté, il les charme par sa tendresse, il les élève en liberté, il les laisse s'épanouir, il fait chanter ces oiseaux, il les baigne dans une atmosphère de joie, de lumière. A mille lieues de la police, la surveillance salésienne qui est la vigilance de l'amour. A mille lieues de la discipline purement extérieure, l'autorité salésienne, pétrie de bonté, qui met l'ordre dans le dedans.

Leur méthode où se retrouve la charité de Vincent de Paul, la spontanéité de Philippe Néri, la bonne grâce de François de Sales consiste à faire palpiter dans les cœurs l'allégresse de la grâce sanctifiante. Criez, sautez, faites du tapage, travaillez surtout et d'arrache-pied au métier de votre choix, passionnez-vous pour l'étude, mais, avant tout, par-dessus tout, enfants de Dieu, restez dans ses bras, respirez sur son cœur, buvez l'amour à la source, vivez dans la familiarité divine, gardez intacte la grâce, qu'elle vous soit plus chère que la prune de vos yeux. Pour cela, restez en contact avec la clémence divine par le sacrement de pénitence, avec la force divine par la communion quotidienne, avec le secours divin par la dévotion à l'Auxiliaire.

Don Bosco a créé une grande Ecole de Pédagogie surnaturelle. Don Rua fut son bras droit dans l'accomplissement de son œuvre, pendant vingt ans, dans tous les postes qu'il occupe, les directions qu'il exerce, il se nourrira de la pensée du maître, s'identifiera à lui jusqu'à s'absorber en sa personnalité, mais, pour être cachée comme la lampe sous le boisseau, son action n'en sera pas moins profonde. Par lui la cellule-mère de l'organisme s'est développée, par lui, maître des novices de 1869 à 1875, l'esprit du fondateur imbibera les nouveaux religieux.

Il était impossible à Don Bosco de suffire aux charges écrasantes que l'extension de son œuvre, la multiplication de ses patronages, internats, collèges, écoles professionnelles, la construction d'églises faisaient peser sur ses épaules. Aussi il ne cesse, à partir de 1869,

de se décharger sur son collaborateur de la prédication dominicale, de l'inspection des maisons, du maintien de la discipline, il en arrive au partage du pouvoir, chacun gardant cependant son caractère propre. N'était-il pas providentiel qu'à l'expansive gaieté du fondateur, à sa confiance généreuse dans les hommes, à sa confiance illimitée dans la Providence s'alliât l'inflexible régularité de son coadjuteur, sa prudence consommée, sa sagesse calculatrice?

Il n'est pas moins remarquable qu'une fois le Vicaire général investi, à la mort glorieuse de Don Bosco, de la direction de l'Institut, on vit s'opérer en lui une sorte de changement parce que, l'œuvre une fois bien assise sur ses fondements, la bonté paternelle pouvait librement se faire jour et se manifester à tous sans entraves

* * *

Ce que fut le Rectorat de Don Rua, sa merveilleuse fécondité, le P. Auffray l'expose avec une admiration justement émue. En 1889, la jeune Congrégation s'établit en Suisse, en 1891 en Belgique; la même année pénètre à Oran et en Palestine; en 1892, elle entame l'Amérique par une fondation à Mexico; en 1894, elle entre à Lisbonne; en 1895, s'introduit en Bolivie, en Autriche, à Tunis; en 1896, elle arrive en Egypte, bondit à Capetown, s'installe au Paraguay, aux Etats-Unis; en 1897, elle est en Amérique Centrale, passe en Pologne; en 1903, elle crée un grand établissement à Constantinople. Le champ des missions n'avait cessé de s'élargir. La prédiction du fondateur: « Vous irez en Afrique, vous pénétrerez en Asie », s'accomplissait à la lettre. Et il nous est particulièrement doux de penser que si Mgr Doutreloux, évêque de Liège, obtint de Don Bosco, peu de temps avant sa mort, la promesse d'une fondation à Liège, le cardinal Mercier ne fut pas moins heureux en venant solliciter, au chevet de Don Rua mourant, la promesse d'un évêché de Salésiens pour le Katanga.

L'activité que déploya le premier successeur de Don Bosco est tout simplement prodigieuse. Il maintient toutes les œuvres de son prédécesseur, notamment cette œuvre de la presse si bien comprise par ce grand apôtre moderne, il donne l'impulsion à toutes les branches de cette vaste organisation, il administre, il gouverne, il encourage, il est chef dans toute l'acceptation du mot, il est partout; de 1888 à 1909, pendant ces vingt années de Rectorat, c'est-à-dire entre cinquante et un et septante-deux ans, il a visité dix-huit pays, couvert plus de 100,000 kilomètres.

Le Congrès salésien international de Bologne attesta devant le monde entier l'universalité de l'œuvre de celui qui la commença en ramassant quelques galopins dans la banlieue de Turin.

Don Rua était une haute intelligence servie par une puissante volonté. Il était l'homme supérieur surnaturalisé jusqu'à la moelle. La grâce s'était emparée de cette riche nature, où trônait la raison maîtresse de la sensibilité, et avait greffé sur elle des vertus héroïques. Il a laissé un grand nom, de grands exemples. Il eût fait des miracles, s'il l'avait voulu, disait Don Bosco. Il paraît même qu'il l'a voulu parfois. Espérons qu'il le voudra encore pour faire réussir son procès de béatification.

Heureux Institut qui s'avance à la conquête du monde pour le pacifier sous les auspices de ces deux astres de sainteté, son fondateur et son premier successeur!

J. SCHYRGENS.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits
